

Le 2 mai 1778, Dominique Vivant Denon, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi (comme tel habilité, rétorqua-t-il spirituellement à Voltaire, à entrer partout), quitte Reggio à midi par un temps calme pour rejoindre Messine. Il en repartira près d'un an plus tard, après avoir fait le tour des Merveilles de Sicile.

Le récit de son voyage offre une description cristalline, et parfois malicieuse, de la société sicilienne d'alors, de son apathie« sirocale », du rite des promenades nocturnes à Palerme et des discrètes escapades par lesquelles elles se concluent ; il offre aussi une topologie exacte d'un paysage souvent déserté, construit à même la lave, triste et noir par endroits, vitrifié ou figé sous des neiges de sel ; enfin et surtout, il évoque la traversée d'une contrée jalonnée de reliques et de fragments, de traces et d'inscriptions à demi lisibles, paysage qui s'offre au déchiffrement, mémoire de l'antique où Denon vient chercher les signes miraculeux d'un passé immémorial et pourtant présent.

Texte à la prose admirable, où l'on retrouve toute l'acuité du regard et l'esprit de finesse de Vivant Denon, ce *Voyage en Sicile* n'a curieusement jamais été republié depuis sa première parution en 1788.

Document de couverture :

Jean-Pierre-Laurent Hoüel, *Écueil de basalte au port de la Trizza* (détail).

Musée du Louvre, Paris.

Photo© Réunion des Musées nationaux.

Voyage en Sicile

VOYAGE

EN SICILE,

PAR M. DE NON,

Gentilhomme ordinaire du Roi, et de l'Académie
royale de Peinture et Sculpture.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT L'AINÉ.
M. DCC. LXXXVIII.

Dominique Vivant Denon

Voyage en Sicile

• *L'itinéraire de Monsieur Denon en Sicile* » a été spécialement dessiné par Pascale Laurent pour la présente édition.

Projet graphique : Pier Luigi Cerri.

Document de couverture: Jean-Pierre-Laurent Hoüel (1735-1813), *Ecueil de basalte au bord de la Trizza* (détail), gouache. Musée du Louvre.
RMN.

Le présent texte est celui de l'édition originale publiée en 1788 à Paris par Didot l'Aîné.

© 1993, Éditions Gallimard, pour la présente édition.

Toutes les œuvres reproduites de Hoüel proviennent de la Réunion des Musées Nationaux.

Note de l'Editeur

En 1786, parut le dernier des cinq tomes d'un des monuments de l'art du livre au XVIIIe siècle, le Voyage pittoresque de Naples et de Sicile de Jean-Baptiste Claude Richard, abbé de Saint Non.

Ce dernier avait visité l'Italie du 1er octobre 1759 au 29 septembre 1761 ; il s'estima tenu d'en laisser quelque trace ; ce furent 417 estampes et 125 vignettes, une dépense excessive, qui le mena au bord de la ruine, de plus de dix mille écus (assumée par lui seul après que Jean Benjamin de La Borde, l'initiateur du projet, se fut retiré faute de moyens).

L'ennui est que ce gros œuvre, que l'éternité assigne encore au magistère de Saint-Non, « n'a pas - constate Pierre Rosenberg dans un commentaire récent - été écrit par l'abbé et n'est pas illustré de ses gravures ... » (Saint-Non, Panopticon Italiano, Rome, 1986, 41). « Il fut rédigé, poursuit-il, avant tout par Dominique Vivant Denon qui, déçu de ne pas voir sa place éminente reconnue et avec plus de justice, par l'abbé de Saint-Non, se répandit en paroles désagréables à l'égard de son mécène. »

L'abbé avait pourtant pris quelques précautions : elles revêtaient la forme de plusieurs notes disséminées au fil des volumes ; tome II, page 57: « Nous devons à M. De Non, actuellement conseiller d'ambassade à Naples, ces observations intéressantes ; c'est le voyageur aimable que nous avons cité plusieurs fois dans le cours de cet ouvrage, cet observateur intrépide que nous avons suivi avec tant de curiosité et d'intérêt au milieu des feux du Vésuve ... ». Puis, quelques années plus tard, à l'avant-propos du tome IV : « Le journal qui nous sert de guide a été fait par Monsieur De Non actuellement chargé des Affaires du roi de Naples ; nous lui avons de plus l'obligation d'avoir bien voulu présider aux travaux des dessinateurs qu'il a accompagnés dans tout le voyage de la Calabre et de la Sicile. »

C'était bien peu, jugea le collaborateur ainsi remercié, qui ne se contenta pas de l'insinuer. La démonstration dut porter, et l'abbé se vit contraint d'agrémenter les premières pages du dernier tome de son Voyage de la précision suivante : « Je me félicitais de rencontrer Monsieur De Non, un homme de goût, instruit lui-même dans les arts, disposé à faire le même voyage ; il voulut bien m'offrir de présider aux travaux des dessinateurs, et me promit de décrire ensuite tous les objets qui lui paraîtraient dignes de l'être. Quoique son « journal », rédigé avec la précipitation indispensable en de semblables circonstances, exigeât d'être relu et récrit en entier, qu'il fût infiniment plus approprié aux dessins et aux vues, objet principal de l'Ouvrage, il n'en a pas moins fait la base de mon travail. Comme c'était de la part de M. De Non un service purement gratuit qu'il me rendait, je ne saurais lui en témoigner trop de reconnaissance ; mais il n'en a pas été moins vrai que ses manuscrits, ne pouvant être regardés que comme l'itinéraire d'un voyage entrepris pour moi, à mes frais, et à de très grands frais, ils sont devenus entre mes mains une espèce de propriété que j'ai pu réclamer ... »

Voilà Saint-Non réduit à des procédures dignes de l'instant présent, à un moment où elles ne revêtaient pas trop encore les allures mercantiles qu'on leur connaît. C'est que le rectificatif apporté par Denon, pour n'être pas direct, et proche selon certains de la malhonnêteté¹, n'en fut pas moins cinglant. Ce fut une réponse de littérateur, c'est-à-dire une aimable chaussetrappe.

Augurale, elle aussi, de ce trafic d'influences, de ces habiles jeux d'écriture auxquels nous a accoutumés le « misérable désir de publier » dont parlait déjà une revue anglaise du XIX^e siècle, et dont nous n'avons subi que trop d'effets.

¹ « Que faut-il penser des procédés de l'abbé de Saint-Non à l'égard des membres de l'équipe qui ont travaillé avec beaucoup de zèle au succès de l'ouvrage ? Ils semblent avoir froissé Denon, qui n'y a vu qu'un moyen de minimiser son rôle dans le succès de l'œuvre. Mais cela justifie-t-elle procédé auquel il a lui-même recours ? ... » (I. Amin Ghali, *Vivant Denon ou la conquête du bonheur*, Le Caire, 1986, 71).

Denon avait fait la rencontre, à la cour de Naples, d'un jeune voyageur anglais, richissime et plein d'esprit, qui s'était illustré par le petit succès littéraire d'un voyage en Espagne. L'occasion était trop belle. Denon confia au Britannique gyrovague, Henry Swinburne, les mêmes pages qu'il avait données à l'abbé, pour qu'il les utilise dans la rédaction d'un texte qu'il publierait en propre. En 1785, peu après la parution du tome IV de Saint-Non, parut donc la traduction française (incomplète de son itinéraire sicilien) du Voyage dans les deux Siciles de Swinburne par un anonyme ; elle était assortie d'une note perfide sur le caviardage subi par le texte du pauvre Denon dont on avait retranché un grand nombre de détails charmans ». L'anonyme n'était autre que Monsieur de Laborde, le commanditaire initial du Voyage de Saint-Non, dont l'ambition n'avait pas été à la hauteur des moyens, et qui devait trouver un acide plaisir à diminuer ainsi les succès (empruntés) de l'abbé.

Tenace, Laborde attendit la seconde édition de sa traduction de Swinburne pour la compléter du texte intégral de Denon, qui tenait un volume à part entière. Il s'ensuivit, note une exégète médusée, « que les deux ouvrages, l'anglais et le français de Saint-Non, présentaient des pages en tout point identiques à celles écrites par l'auteur d'un troisième journal, Denon² ».

« Beffa giocata » qui amena Saint-Non à publier une amère réclamation dans le Mercure du 31 décembre 1785, mais qui n'empêcha pas le sinueux attaché d'ambassade à publier son texte singulatim trois ans plus tard, et à le rééditer en 1789.

Étrangement, les mêmes troubles d'attribution, la même atmosphère de « chicane et de scandale » (Amin Ghali, 75) avaient entouré la parution, en 1777, dans les Mélanges littéraires, de quelques pages à l'érotisme lucide, baignant dans une lumière d'aube, signées des seules initiales « M.D.G.O.D.R. ».

² G. Toso Rodinis : *Dominique Vivant Denon*, Florence, 1977,22. Henry Swinburne est souvent cité dans la littérature sur la villa des monstres à Bagheria : voir l'édition de Giovanni Macchia, *Le Prince de Palagonia*, Quai Voltaire, 1987.

Dans M.D., on crut lire « Monsieur Dorat », et Point de lendemain fut inclus par Delalain dans l'édition des oeuvres complètes de ce dernier en 1780, puis repris sous la même attribution, et sous le titre « Les trois infidélités ou l'envieuse par amour », en 1802. Il fallut attendre dix ans pour que Denon fît imprimer vingt-cinq exemplaires du conte sous son nom chez Didot Aîné. L'un de ces exemplaires comptés tomba entre les mains de Balzac, qui n'hésita pas, comme l'on sait, à s'attribuer la paternité du récit après la mort de Denon, en 1829 ; usurpation qu'il eut à corriger quatre ans plus tard.

Lorsqu'il rédige son Voyage en Sicile, Denon a déjà laissé derrière lui le récit lumineux et cynique d'une petite leçon amoureuse ; il a pu assister en silence aux réactions naïves de lecteurs inconscients, et souverainement jouer de l'équivoque : on retrouve dans le Voyage la même précision cristalline, le même art de l'insinuendo que dans le conte libertin. Denon était entré dans la diplomatie en 1772 ; il avait vécu à la cour de Catherine II, avait correspondu secrètement avec Diderot, séduit Vergennes au cours d'un séjour à Stockholm, comme plus tôt Louis XV, provoqué Voltaire lors de son passage à Ferney et eu d'innombrables aventures amoureuses. Il n'en est pas à la moitié de son existence. Mais c'est là matière à un tout autre livre, un livre en soi.

P.M.

Je me suis appuyé, pour rédiger cette note, sur les sources suivantes :

- Ibrahim Amin Ghali, *Vivant Denon ou la conquête du bonheur*, Institut français d'archéologie orientale du Caire, 1988.
- Saint-Non / Fragonard, *Panopticon italiano*, « un diario di viaggio ritrovato, 1759-1767 », édité par Pierre Rosenberg, Ed. de l'Elefante, Rome, 1986.
- Giuliana Toso Rodinis : *Dominique Vivant Denon. I Fiordalisi, Il Berretto Frégio, la Sfinge*, Volume 132, Biblioteca dell « archivium romanicum, tome I, Olschki éditeur, 1977.

- Bruno Neveu : *Le voyage de l'abbé de Saint-Non dans l'Italie du Sud*, Journal des savants, octobre/décembre 1973.
- Hélène Tuzet: *Une querelle littéraire en 1785*, Revue de littérature comparée, juin/septembre 1947.

MESSINE

Nous partîmes le 2 de mai 1778 de Reggio, à midi, par un temps calme ; une heure et demie après nous découvrîmes la tour du phare, à une hauteur que l'on prétend qui fait la moitié du chemin de la traversée. À deux milles de Messine, cette ville se développe de la plus grande manière, par des masses élevées en amphithéâtre sur de grandes bases, ce qui rend tout juste l'idée que l'on se fait de ces villes qu'on trouve dans les fonds des tableaux du Poussin, et de ceux du grand genre de l'histoire. Nous dirigeâmes sur le château de la Lanterne, et passâmes sur la fameuse Charybde sans éprouver la moindre oscillation. L'effet de ce gouffre ne se fait sentir que dans les seuls instants où les courants du nord et du midi, venant à se rencontrer à cette pointe, roulent l'un contre l'autre, soulèvent l'eau, et y occasionnent du tournoiement. Dans le cas où il n'y a pas de vent, la plus petite barque n'y éprouve que du ballotement : mais lorsque les ouragans ajoutent aux courants, les plus gros vaisseaux y sont attirés, et peuvent échouer à la pointe appelée pointe sèche, qui par sa dureté équivaut à un écueil ; ou peuvent être poussés par le courant vers Scylla, sur la côte de Calabre, à dix milles de là, écueil plus dangereux encore, et hors de portée de tout secours. Nous doublâmes donc cette pointe de Charybde avec toute la tranquillité possible, passâmes sous le fort S. Salvador, qui est la clef du port, et allâmes aborder en dehors de la porte royale, après trois heures de traversée, que l'on estime être de douze milles depuis Reggio. Nous découvrîmes de là le plus beau port que la nature ait jamais formé, bordé du plus beau quai que j'aie jamais vu, décoré d'une façade presque uniforme dans toute sa longueur, interrompue par nombre d'arcs qui servent d'entrée à autant de rues qui y aboutissent. Au fond du port est le palais du roi, où habite le gouverneur de la ville, et devant la porte duquel viennent mouiller les bâtiments de la marine royale : tout près est une promenade couverte, la première que j'eusse vue dans le royaume de Naples, où l'on a cependant tant besoin d'ombre. Par cette belle promenade on arrive à une citadelle presque imprenable, impossible à attaquer par mer à cause des courants et de la difficulté de l'ancrage. Rien ne la domine du côté de la terre ; elle commande à la ville et au

port, sur lesquels il semble qu'on ait principalement dirigé les batteries. À la vérité, elle fut bâtie par Charles II, après une révolte des habitants. C'est au-delà de cette citadelle que s'avance cette heureuse langue de terre donnée par la nature comme le désir l'aurait tracée. Par un chemin couvert et un large souterrain fabriqué sous cette jetée, on communique de la citadelle à deux forts : celui de la Lanterne, qui tire sur le canal de la côte de Calabre ; et celui de S. Salvador, qui défend l'entrée du port, et l'empêche de pouvoir être bombardé, le mouillage, hors la portée du canon, étant de plus de deux cents brasses de profondeur, sur des courants impraticables. Une flotte ne peut ni rester en station dans le canal, ni menacer de loin la place. Il semble que jusqu'aux deux gouffres de Charybde et de Scylla aient été commis à la garde de ce superbe port qui contiendrait tous les vaisseaux de l'Europe, et où ils arrivent, comme à Marseille, jusqu'à la porte du négociant qui les charge, où ils trouvent autant de fond qu'ils en veulent, où enfin ils n'auraient pas besoin d'amarrer ni d'ancrer, si le violent *siroco*, le seul vent qui y entre, ne les chassait au large avec danger. Je crus la ville de Messine dans le cas des autres villes de l'Italie, c'est-à-dire d'une apparence imposante, mais sale, pauvre et vilaine en dedans. Celle-ci me surprit une seconde fois. Je trouvai de belles rues, de belles places, de jolies fontaines en marbre, des statues en bronze, équestres et pédestres, de grandes et belles églises, de grands couvents, et des hôtels assez bien bâtis. La population répondait autrefois à tout cela ; mais la peste de 1743 et 1744 la réduisit de cent mille âmes à trente mille. Elle n'a pu se relever de cette perte, ce qui rend les quartiers écartés presque déserts, et les maisons de ces quartiers en ruines.

La peste y fut apportée par un vaisseau barbaresque auquel on vola un ballot au Lazaret. Au lieu de remédier à cela par une plus exacte garde, on a ruiné le commerce en multipliant les difficultés de l'entrée du port aux Levantins, jusqu'à les en éloigner absolument. La principale église, bâtie par le comte Roger, est d'une décoration riche et précieuse, d'un gothique assez bon, à la réserve du couronnement de la façade. L'intérieur est d'une richesse et d'un fini que je n'ai trouvé encore nulle part ; des colonnes antiques de granit soutiennent toutes les voûtes et les charpentes de la nef. Le bénitier, s'il n'est antique, est de la même beauté et du même fini. La chaire à prêcher, en marbre,

sculptée par Caggini, sculpteur sicilien du seizième siècle, fait honneur aux talents de l'artiste et au goût du temps. Le grand autel, en ouvrage de mosaïque revêtu en bronze doré, est d'un fini qui laisse à regretter que cette dépense et ce soin n'aient pas été mieux dirigés, et faits d'après des dessins d'un plus grand style.

L'église saint Nicolas, dans un goût moderne, mérite d'être vue.

Je m'attendois à ne point trouver d'antiquités à Messine, et je ne fus pas trompé dans mon attente. Sa situation si avantageuse a été cause que toutes les nations qui ont eu des prétentions sur la Sicile ont toujours attaqué, renversé ou voulu occuper cette ville, comme le poste sans lequel elles ne pouvaient s'assurer de leur conquête. Elle fut saccagée, trois cent quatre-vingt-dix-neuf ans avant Jésus-Christ, par Imilcon, général des Carthaginois, qui, pour se venger des pertes qu'elle avoit occasionnées à son armée, et de l'expédition qu'elle lui avoit fait manquer, détruisit jusqu'à ses fondements, en brisa les pierres, brûla les bois, et massacra tous les habitants, à la réserve d'un seul qui entreprit de passer en Italie à la nage, et qui y arriva.

Ce Messinien avoit plus fait qu'Hercule, qu'on dit qui aborda en Sicile porté sur les cornes des vaches de Géryon. Ce détroit a six milles, et le passage en est possible par la rapidité des courants, qui, à certaines heures, peuvent porter très rapidement un nageur d'un bord à l'autre. Je retournai le lendemain à cette terrible Charybde, qui, dit Homère, trois fois chaque jour engloutit l'onde, et trois fois la rejette avec un bruit épouvantable. Apparemment qu'elle s'est lassée de ce train-là ; car je la trouvai, comme la veille, très calme et très peu effrayante. J'y remarquai seulement de plus une oscillation assez prononcée, imitant le bouillonnement, à l'endroit de la jonction des deux grands courants. C'est ce qui a fait dire aux anciens que ces gouffres attiroient les passants et les engloutissaient ; et comme ces mêmes courants portent très loin ce qui y est attiré, ils ajoutaient qu'ils rejetoient les navires après les avoir submergés. À cet endroit, et à quelques pas de la rive, la mer devient tout-à-coup si profonde, qu'on ne peut en mesurer la profondeur, et que la sonde au boulet même perd sa direction par la force des courants. Ce sont peut-être bien ces courants qui ont creusé ce gouffre, en soulevant le sable du fond. Une

des particularités de ce gouffre, c'est qu'à la rive la plus proche les cailloux s'enduisent d'un bitume qui les attache de la même manière que le sucre lie les amandes au caramel, à quoi cette production ressemble assez. D'abord molle, elle se durcit à l'air, et par le temps, jusqu'au point d'en pouvoir faire des meules de moulin à grain et à huile, qui souffrent la taille et le poli. Cette espèce de brèche seroit-elle produite d'un limon qui sortiroit du gouffre ? Cela est d'autant plus probable, que cette formation n'existe qu'aux rives les plus prochaines, et qu'en s'en éloignant la pétrification devient sensiblement moins épaisse, moins dure ; qu'elle cesse à très peu de distance de la pointe de Charybde, et ne se retrouve qu'à la rive opposée, où l'eau du courant est directement reportée : mais alors cette incrustation molle n'est propre qu'à faire des moellons à bâtir. J'ai trouvé depuis la même pétrification sur les côtes de Sicile, et j'en ai vu faire le même usage. On a essayé plusieurs fois de faire des cartes des courants du détroit de Messine ; mais ils sont si multipliés, qu'il n'y a que les matelots qui passent leur vie à y pêcher et naviguer qui en connaissent les effets sans pouvoir en rendre raison. Il y a des courants de tous les sens, qui varient selon les mois, le jour de l'année, et l'heure du jour. Ils règnent dans tout le détroit jusqu'au fond du port, et rendent l'ancrage impossible dans tout le milieu du canal.

Pressé par la crainte de la chaleur et du mauvais air que je pouvais trouver dans ma tournée de Sicile, je laissai pour mon retour tout ce qui me restait à voir à Messine, puisque, par sa position et sa température, on n'a jamais à redouter dans cette ville ni le chaud ni le froid, ni aucune intempérie de l'air, qui, toujours rafraîchi par la mer, épuré par les montagnes, agité par les courants, et tempéré par l'ombre et les abris, en fait une des plus saines et des plus agréables habitations du monde entier.

TAORMINE

Nous partîmes pour Catane sur des mules qui nous coûtaient chacune six carlins par jour, accompagnés de deux gardes qui nous en

coûtaient douze. Ils étoient censés nous préserver des bandits ; mais au fait ce n'est guère qu'une imposition établie, qui est devenue un faste nécessaire pour les voyageurs, qui, leur fait-on croire, marchent sans considération et sans secours, s'ils ne sont accompagnés de ces grands matamores, ayant des uniformes avec lesquels ils font à la vérité frémir et obéir tous les paysans dont on a besoin en route. Nous sortîmes de Messine le 8 juin à la pointe du jour. Nous trouvâmes le chemin couvert d'habitations l'espace de cinq milles ; on y faisait la récolte des vers à soie, qui est la principale production du canton. La soie y est superbe, beaucoup plus fine que celle de Calabre, et très estimée de nos négociants, qui la viennent chercher pour nos manufactures de Lyon. La campagne au-delà est pierreuse et sèche, plantée seulement de quelques oliviers, et traversée par nombre de torrents appelés fleuves, si l'on peut appeler ainsi des rigoles qui coulent des rochers dans les orages de l'hiver, et où on ne trouve pas une goutte d'eau pendant neuf mois de l'année. Nous doublâmes le cap *della Scaletta*, qui est un rocher escarpé, sur lequel il y a une tour. On trouve derrière ce rocher le vieux château et le vieux village de ce nom, bâtis chacun sur la pointe d'une roche. C'est à quelques milles de là, à *Fiume di Nisi*, que nous vînmes rafraîchir, à dix-huit milles de Messine.

Quelques coups de tonnerre et quelques gouttes d'eau, que nous devions sans doute aux approches de l'Etna, abattirent la poussière qui nous avoit fort incommodés le matin. Notre caravane étoit composée de trois gardes, dont étoit un barigel (ce qui revient à lieutenant de maréchaussée), c'étoit le chef ; deux autres gardes armés ; un conducteur et directeur des bagages, aussi en uniforme ; un volant à pied qui les servoit ; MM. Renard et Després, architectes, et Châtelet, peintre ; mon valet de chambre, cuisinier, barbier et intendant ; et moi, qui terminais la marche : ce qui, avec les mules, formoit une troupe de dix-neuf êtres vivants ; marche très imposante, faite pour effrayer tous les villages où nous rafraîchissions, et auxquels je suis sûr que notre barigel, chargé de la nourriture, imposait celle de nos chevaux, quoique nous la payassions fort cher. Nous en partîmes à vingt heures, c'est-à-dire à quatre heures avant la nuit, pour nous rendre à Taormine, qui n'est qu'à douze milles de *Fiume di Nisi*. Tout le pays, jusqu'au cap S. Alessio, est sec, triste et pauvre ; mais à ce cap il devient

pittoresque. Le château d'Alessio, bâti sur une roche suspendue sur la mer, est très singulier et très important par sa position ; il termine une chaîne de montagnes, et ferme le chemin de la marine de manière que cinquante hommes y arrêteraient une armée. Forfa est bâtie sur la crête de cette même chaîne, et ajoute au tableau qu'offre le vieux château d'Alessio, où il y a quelques canons, mais point de murs qui puissent les appuyer. Nous gravâmes ce défilé ; au revers nous découvriâmes le beau pays qui devance Taormine, avec les profils des montagnes qui sont au-delà. Nous nous acheminâmes ensuite vers un village près du fleuve Lettoyano, d'où on découvre les ruines du théâtre de Taormine, et une partie de la ville moderne, assise sur une plate-forme entourée de rochers escarpés. Sans doute le chemin antique est perdu, ou son sol bouleversé n'en laisse aucune trace ; car depuis la petite baie, qui est la marine de Taormine, jusqu'à la ville, on gravit périlleusement par un sentier presque perpendiculaire. Nous arrivâmes à la nuit, et nous n'eûmes le temps de rien voir de curieux, que le gouverneur, et le couvent des capucins, où il nous logea. Nous soupâmes au réfectoire avec le gardien, qui voulut bien nous faire l'honneur de partager le souper de voyageur que nous avions apporté, et boire avec nous le vin de Syracuse que notre gouverneur nous avoit envoyé, dès qu'il avoit su que j'avais l'honneur d'être de la maison du roi. Le lendemain matin je le trouvai à son palais, bâti par les rois d'Aragon, et où Jean d'Aragon, défait par les François, vint se renfermer, comme il le témoigna lui-même par cette inscription que l'on trouve encore à la tour :

EST-MIEHI-I-LOIV REFVGII

Nous allâmes de là trouver l'antiquaire du pays, D. Ignatio Cartella, si savant, disoit notre gouverneur, si savant ... que le roi l'avait fait cicéron, et qui en conséquence nous instruisait si méthodiquement, que le soleil de midi nous trouva à la première antiquité, et chassa heureusement notre savant, qui nous laissa aller seuls au théâtre, l'une des ruines les plus intéressantes et les mieux conservées : il semble que la nature ait voulu donner là le plan, le trait, l'élévation et la situation du plus parfait des théâtres, et qu'on n'ait fait que l'achever et le façonner à l'usage de la nation qui l'a décoré. L'anse de la montagne avoit donné la portion de cercle ; on n'a fait que tailler les gradins dans la roche, et les surmonter d'une fabrique en *mattoni*, qui formait une

galerie extérieure et une inférieure, qui couronnaient l'édifice. L'avant-scène était formée par deux roches escarpées, entre lesquelles étoit posé le *proscenium*, sur une terrasse aussi donnée par la nature ; car les Grecs n'avaient pas, ainsi que nous, le sot orgueil de vaincre la nature en décorant les lieux qui s'y refusaient le plus ; mais choisissant des situations heureuses, ils ajoutaient aux faveurs du hasard, et faisaient des choses sublimes avec les mêmes dépenses avec lesquelles nous en faisons de médiocres. C'est bien là le cas du théâtre de Taormine, le plus beau certainement qui se soit conservé de l'antiquité. Quoique son diamètre soit très considérable, et qu'il soit sans galerie souterraine, il est sonore au point qu'on entend de toutes ses parties le moindre son articulé ; et dans quelque lieu qu'on le frappe, il résonne comme un instrument. On n'est pas moins émerveillé des beautés de sa situation que de celles de son local. Derrière le *proscenium*, il y avoit une galerie couverte et deux terrasses en amphithéâtre, d'où l'on découvroit le plus beau, le plus grand et le plus sublime tableau qu'il soit possible de voir : premièrement, trois rochers élancés, qui semblent servir de rempart à la ville, bâtie principalement sur une plateforme, et descendant en amphithéâtre jusqu'à la mer ; une large baie au-delà de laquelle coule le fleuve Alcantara, autrefois *l'Onobla*, qui baignoit les murailles de Naxus ; plus loin toutes les riches campagnes qui couvrent le mont Etna, les grands bois qui le ceignent dans sa moyenne région, les neiges perpétuelles qui couvrent la plus haute, enfin son sommet se perdant dans les nues ou vomissant un torrent de fumée ; et par opposition la plaine riante de Léontium, qui s'avance dans la mer par différents caps qui forment autant de plans, celui de Catane, d'Augusta, enfin jusqu'à celui où est bâtie Syracuse, qui se perd dans la vapeur : voilà quelle étoit la vue de la galerie du théâtre, et ce qui servoit de toile de fond pour ceux qui étoient placés sur les gradins supérieurs. Le côté par lequel on entroit n'étoit pas moins imposant, on découvrait toute la côte de la Sicile, les montagnes qui la bordent, celles de la Calabre, la pointe de l'Italie, qui, dans cet endroit, ressemble à une isle, et la mer allant en se rétrécissant jusqu'au phare de Messine. On peut imaginer si, avec le motif qui nous faisoit voyager, la jouissance d'un tel spectacle devoit nous plaire ; aussi étions-nous tous occupés, et tous dans le ravissement. Du théâtre, dont nous ne pouvions nous arracher, nous revînmes aux capucins. Près de

leur porte nous trouvâmes un aqueduc antique, sur lequel, à deux reprises, on en a élevé de modernes qui couvrent ou masquent les anciens, et empêchent de pouvoir s'en rendre un compte exact. Tout ce que nous pûmes voir, c'est qu'il y arrivoit des eaux de plusieurs côtés, et qu'à l'endroit où elles se joignaient le canal étoit de grandeur à y passer le corps d'un homme. Plus haut, d'autres aqueducs apportaient apparemment de l'eau dans cinq piscines très vastes, dont la première, encore parfaitement conservée, donne le plan et la coupe des quatre autres qui suivent, adossées contre la montagne, et dont on ne voit que les ruines. Ces piscines étoient, quoique moins grandes, absolument dans le goût de celle de Baies, appelée piscine admirable, et avoient pu en être les modèles. Ces édifices étoient des quarrés longs, avec des arcs portés sur des piliers. Il y avoit une ouverture pour y apporter les eaux, une autre pour écouler le trop plein, un escalier pour y descendre, une écluse pour les vider absolument et en ôter le limon. L'eau de toutes ces piscines se rendoit à une naumachie qui étoit au milieu de la ville, et dont on trouve les vestiges de tout un côté de son élévation. Elle étoit décorée par plusieurs grandes arches et des niches quarrées dans l'épaisseur de chaque pilier. Le tout étoit en *mattoni*, peut-être revêtu. Je trouvai sur les briques les empreintes ordinaires, avec des caractères que je crus grecs ; mais ils étoient si effacés, qu'il ne me fut pas possible de les transcrire. Quelques autres vestiges que nous trouvâmes dans l'intérieur des maisons voisines, nous donnèrent le côté parallèle de l'édifice, et par conséquent sa largeur ; mais nous ne pûmes trouver les arrachements des murs qui pouvaient en fixer la longueur. Le bassin est maintenant rempli de terre et planté d'orangers, et la partie des spectateurs est une terrasse de jardin, couverte d'une vigne en treillage. Les rues de la ville moderne, les cours, les maisons, sont partout coupées d'arrachements de murs antiques, de conduites d'eau, de pavés en mosaïque. J'en trouvai une dans une rue, d'un genre que je n'avois pas encore vu : c'étoit des cailloux de toutes grandeurs et de toutes couleurs, liés d'un mastic si fort qu'on a pu scier le bloc et en polir la tranche, ce qui a produit un pavé aussi brillant que solide, et qui a la beauté des brèches les plus précieuses. Les églises n'ont rien de remarquable, sinon la collection des marbres du pays, qui sont plus nombreux et plus abondants que beaux et brillants par leurs couleurs. Le couvent des dominicains est un grand cloître en colonnes de marbre, dont l'ordre simple contraste à merveille avec les deux

montagnes qui le dominant, sur la pointe desquelles sont posés le château de Taormine et le village de la Mola, qui est une principauté. Je trouvai, dans l'église qui est sur la place, plusieurs fragments de marbre, que l'on a découverts en creusant les fondations d'une maison près de ce couvent, avec ces inscriptions grecques :

ΟΔΑΜΟΣ ΤΟΝ ΤΑΙΡΟΜΕΝΙΪ'ΑΝ
ΟΑΥ'ΜΙΤΙΝ ΟΑΥΠΠΙΟΣ ΜΕΣΤΟΝ
ΝΙΚΑΣΑΝΤΑ ΠΥΘΙΑ ΚΕΑΗΤΙ
ΤΕΑΕΙΟΙ.

Expliquées ainsi dans le pays :

« Populus Taormeni Olympium Olympü filium plenum victorero in pythiis equo veloci perficit. »

Une autre aussi sur du marbre, avec ces mots :

ΤΑΙΟΣ ΚΑΑΥΔΙΟΣ
ΜΑΡΚΟΥ ΥΙΟΣ ΜΑΡΚΑΕΛΛΟΣ
r

« Caius Claudius Marci F. Marcellus gymnasiarca. »

On trouve encore près de la porte de Messine une fabrique antique qui sert la maison, et n'a rien de particulier ; mais hors de la porte il y a nombre de tombeaux sans autre fabrique, ce qui peut faire croire que ce quartier étoit consacré aux sépultures. Le premier que l'on rencontre est si parfaitement détruit, qu'il est impossible d'en décrire la forme. On trouve cependant deux parties circulaires avec l'incrustation du marbre blanc dont il étoit revêtu ; une autre partie droite, également revêtue en marbre, avec des panneaux et moulures presque insensibles, et deux troncs de colonnes en *mattoni* ; mais tout cela si enterré et si effacé, qu'il ne nous fut pas possible de démêler l'antique d'avec les murs modernes qu'on a élevés sur le même sol pour faire le repos d'une promenade. Tout à côté est un autre grand tombeau ou un petit temple, construit en grosses pierres de taille, posées à sec, et élevées sur trois gradins qui régnoient au pourtour : ou en a fait une

église. Ce tombeau avoit sept toises de long, sur quatre toises deux pieds de large. Il seroit difficile de décider si ce monument, d'une belle construction, étoit de fabrique grecque ou romaine. Tout près de là il y en a d'autres qui ne sont pas si magnifiques, élevés aussi sur trois gradins. Leur forme est un quarré de quatorze pieds ; l'extérieur revêtu en stuc, avec un pilastre aux angles ; l'intérieur décoré, à la manière des Romains, de niches à déposer les cendres, parmi lesquelles il y en a une pour le chef de la famille. Tous ces tombeaux sont habités par des paysans qui y logent avec leurs enfants et leurs troupeaux.

Ces monuments sont certainement du temps des Romains, c'est-à-dire postérieurs à César, qui, ayant chassé les habitants de Taormenum, y plaça une colonie romaine. L'origine de cette ville se perd dans la nuit des temps. On sait qu'elle fut considérablement augmentée lorsque Denys, dans la quatre-vingt-quatorzième olympiade, quatre cent trois ans avant Jésus-Christ, ayant pris et détruit Naxus, les habitants vinrent s'y établir.

La campagne, du côté du midi, est jonchée de fabriques, sans formes à la vérité, mais qui montrent l'ancienne grandeur de la ville et son plan.

Enfin cette superbe ville, détruite comme les autres par les Sarrasins, fortifiée par les Normands, est réduite à trois mille pauvres habitants que trente-six mille francs de gabelles mettent chaque année à la mendicité. Nous en partîmes le surlendemain de notre arrivée, à quatre heures après midi. Nous arrivâmes, à deux milles au-dessus, à un môle formé par une lave qui auroit formé un excellent port si elle se fût prolongée dans la forme qu'elle avoit prise. Cette lave terrible, dont l'époque est perdue, se trouve à vingt-cinq milles de la bouche de l'Etna, c'est-à-dire à plus de huit lieues du centre de ce volcan.

À quelque distance de là on trouve le fleuve Cantara, autrefois *Onobla*, sur le bord duquel étoit bâtie la ville de Naxus. Elle fut fondée par les Chalcidiens de l'Eubée, qui abordèrent en cette contrée et en chassèrent les habitants l'an du monde 3284, sept cent vingt ans avant Jésus-Christ. Elle peut donc être regardée comme la première ville grecque de la Sicile, et aussi comme une des plus anciennement

et des plus entièrement détruites³. Ce qui auroit pu rester de ses ruines auroit été recouvert de la même lave dont je viens de parler, qui occupe tout le pays, et qui est d'une nature si compacte, que le temps n'a pu encore la dénaturer ni changer sa couleur, qui est presque noire. Nous marchâmes dans les cendres jusqu'à Giari, où nous vînmes coucher. Plus on s'approche de l'Etna, plus le pays devient riche et couvert de productions. La plaine la plus basse est couverte de champs immenses de lin et de chanvre, arrosés par des ruisseaux ; ce qui y produit le mauvais air, le premier que nous eussions rencontré. Après cela viennent les vignes, les mûriers et les arbres fruitiers. Tout semble y croître à l'envi ; c'est l'image de l'âge d'or ; et je me persuadai plus que jamais que pour le bonheur d'un pays il y falloit un volcan. Je commençai à juger de l'élévation de l'Etna par la comparaison que j'en fis avec le Vésuve, qui est moitié moins éloigné de Naples que nous ne l'étions de l'Etna ; et cependant celui-ci nous paroissoit déjà sur notre tête. Étant aussi près qu'il étoit possible que nous en fussions dans notre route, nous résolûmes d'y monter de ce côté, et de descendre de l'autre, afin de faire moins de chemin, et de connaître mieux la montagne : nous prîmes donc pour guide, à Giari, celui qui a coutume d'aller chercher la neige pour l'usage de la ville.

LE MONT ETNA

Nous nous mîmes en route le matin du 11 juin ; il étoit tombé de la neige dans la nuit, qui avoit couvert tout le sommet. Quoique nous sussions que cette neige fondroit dans la journée, cela ne nous arrêta point. Nous montâmes pendant trois heures : et nous retrouvâmes dans cette traversée le printemps déjà perdu pour la plaine, les plus délicieuses campagnes, des bosquets de bois feuillés, et de la verdure la plus fraîche ; une nature jeune, riante, riche, vivace, et abondante. Les champs élysées et l'enfer des Grecs semblent avoir été imaginés ou copiés d'après l'Etna. Il faut être également poète et peintre pour le décrire. Les habitations éparses ressemblent à ces paysages de

³ Par Denys le Tyran, qui en rasa les maisons et les murailles, et donna son territoire aux Syracusains.

Boûcher, où il a entassé sans confusion toutes les richesses de la nature : c'est l'école des peintres du genre aimable comme du genre terrible. Enfin, tout ce que la nature a de grand, tout ce qu'elle a d'aimable, tout ce qu'elle a de terrible, peut se comparer à l'Etna, et l'Etna ne peut se comparer à rien. Nous rafraîchîmes dans un cabaret, où nous fîmes nos provisions pour le soir, et nous nous remîmes en chemin. Après deux heures nous quittâmes la région des vignes : les arbres grandirent, et nous trouvâmes les restes d'une vieille forêt de châtaigniers d'une grosseur monstrueuse, qui atteste la prodigieuse fertilité des cendres volcaniques. Ces colosses, posés presque à cru sur la lave, s'y accrochent en attachant leurs racines tortueuses à ces blocs immobiles, et y restent immuables et éternels comme eux. On est encore plus dans le cas de s'émerveiller quelques moments après, lorsqu'on arrive au *Centum cavalli*, ou les Sept frères, qui est un seul châtaignier vieux comme le monde ; le cœur s'en est ouvert, il n'y reste que la couronne de l'aubier divisée en sept souches déchirées, qui portent encore des branches énormes. J'ai fait à plusieurs reprises le tour de la totalité du tronc, et j'ai toujours trouvé qu'il falloit soixante et seize pas pour arriver à l'endroit d'où on étoit parti, vingt-cinq pas dans un de ses plus grands diamètres, et seize dans le plus petit. Le chanoine Recupero m'a dit depuis, que, malgré l'état de vétusté de cet arbre, il n'avoit point encore cessé de grossir, tant la nature du terrain est vivace ; qu'il en a voit déchaussé le tronc à la profondeur de deux pieds, et mesuré anciennement la circonférence ; et que, dans ses dernières observations, il avoit trouvé de l'accroissement dans la grosseur. J'y ai vu moi-même ce que je n'ai jamais vu à d'autres arbres, de tendres branches sortir du coeur même de la vieille souche, dans la partie opposée à l'aubier, au centre de la partie la plus dure et la moins susceptible de laisser échapper un bouton et circuler la sève. L'ensemble de cet arbre est si monstrueux, qu'il présente plutôt l'aspect d'un bosquet que le produit d'une seule et même végétation. En examinant avec réflexion, on voit que sept souches aussi grosses n'auroient pu être produites si près l'une de l'autre. D'ailleurs les déchirures sont si exactement en opposition les unes aux autres, et tellement tendantes au même centre, qu'il ne peut rester aucun doute que ce ne soit qu'un seul arbre. En calculant le temps qu'il a fallu à cet arbre pour arriver à une telle grosseur, et en y ajoutant celui qu'il a fallu pour le dégrader, et celui depuis lequel on le connoît tel qu'il est

à présent, cette production végétale comptera bien des siècles ; et si elle n'ajoute rien aux archives de l'Etna, elle dérange au moins beaucoup celles de la durée connue de la vie des châtaigniers. Il faut dire aussi que ces colosses sont les productions du concours de bien des circonstances qui leur sont propres, telles que l'exposition, les vents, la région ; car plus au bas de la montagne le même arbre devient long et mince, et semble être d'une autre espèce. Il faut dire que la nature du châtaignier est telle, que le cœur se durcit, s'ossifie et meurt, et que l'aubier et l'écorce survivent et s'accroissent à une telle force, qu'ils produisent et soutiennent les plus grosses branches sans le secours du trope ; car bien que le branchage de celui-ci ne réponde point à la grosseur de sa souche, cependant il a encore soixante et dix-huit pas de diamètre dans sa plus grande extension. On a bâti dans le centre une méchante cabane de sept pas de longueur sur huit de large et autant de hauteur. Si, au lieu de cette cabane, on y eût fabriqué un autel simple dans le genre antique, rien n'auroit été plus auguste, et n'eût plus ressemblé à un temple de druides : la sévérité du site et la vétusté de l'arbre inspirent cette terreur que nous avons de leurs mystérieux sacrifices. On peut dire que cette production nous retrace cette nature gigantesque dont les poètes nous peignent la taille des Cyclopes qui habitoient l'Etna. Mais si la nature humaine a dégénéré de cette dimension extravagante, la race des habitants de cette montagne s'est encore conservée d'une proportion très grande ; et si alors la nature n'accordoit qu'un oeil aux Cyclopes, il semble que la race actuelle soit encore plus mal traitée, car presque tous les vieillards y sont aveugles, et les hommes faits ont les paupières éraillées, rouges et douloureuses. C'est peut-être à l'air volcanisé ou à la cendre volatile et corrosive qui leur déchire perpétuellement les fibres de cet organe délicat, qu'il faut en attribuer la cause. Cette même poussière s'attache à leur peau, s'y colle par la transpiration, et leur donne à tous la couleur des forgerons. Au reste ils ne sont rien moins que sauvages, et ont l'aménité et la gaieté que donne l'abondance. La pluie nous prit à *Centum cavalli*. Nous fûmes obligés d'enfoncer la porte de la cabane, et de nous y loger. Le *siroco* ayant rassemblé tous les nuages de la plaine, en couvrit la montagne et la fit disparaître à nos yeux. Nous espérâmes que la pluie, tombant en abondance, nous rendroit la cime plus pure, la plaine plus dégagée de vapeurs, et que le lendemain, au lever du soleil, nous jouirions

pleinement de ce coup-d'oeil que nous allions chercher ; et nous continuâmes notre route par le mauvais temps. Effectivement, lorsque nous eûmes marché deux heures, le vent changea, et nous vîmes avec joie les masses énormes de nuages tomber de collines en collines jusques bien loin sous nos pieds. Nous avions déjà passé la région qui produit les grains et les arbres fruitiers ; les châtaigniers disparurent, et cédèrent le terrain aux chênes, et bientôt ceux-ci aux sapins et aux bouleaux. La montagne se découvrait et se montrait toujours plus grande à mesure que nous en approchions. Nous touchions presque à la neige perpétuelle, qu'elle étoit encore plus haute que n'est le Vésuve depuis le niveau de la mer jusqu'à son sommet. Il n'y avoit plus de vapeur sur notre tête que la colonne de fumée qui sortoit de la terrible bouche, et nous marchions avec courage, lorsque le perfide *siroco* reprit avec plus de violence, et roula de nouveau sur nous des torrents de brouillards. Nous arrivâmes ainsi à tâtons à Cazote, cabane sans portes ni fenêtres, qui ne nous offroit pour chaises et pour lit que des laves aiguës et déchirantes. Nous avons quitté les fleurs et les rossignols, et nous étions retournés à l'hiver. Nous étions mouillés ; notre premier soin fut de faire couper un arbre, et de faire un si grand feu, que nous enflammâmes les deux misérables traverses qui soutenoient la couverture de la plus triste de toutes les habitations. L'eau nous manquoit ; nous fûmes obligés de boire de l'eau-de-vie et de manger du fromage, en nous boucanant à la fumée du bois vert. Nous passâmes ainsi la nuit sur nos manteaux, sortant à chaque instant pour consulter les astres, et savoir s'il nous seroit possible de nous mettre en route, espérant toujours pouvoir arriver, au point du jour, à la région glacée. Notre désir et notre impatience nous firent tout braver ; et, quoique le temps fût défavorable, nous pensâmes que le matin pourroit le changer : nous nous mîmes en route. Nous fîmes quelques milles à travers des torrents de lave et les débris des sapins renversés, des cendres âpres et tranchantes, des scories noires et ferrugineuses, mêlées seulement de points blancs et vitrifiés ; nous montâmes et tournâmes plusieurs *montagnuoles*, plus ou moins anciennes, plus ou moins élevées, mais toujours de la même forme et de la même nature ; nous ne rencontrâmes d'êtres vivants que des troupeaux de chèvres, aussi sauvages que celles de Polyphème, et condamnées à un éternel hiver.

Les nues ayant de nouveau ramené la nuit, nous fûmes obligés de retourner à notre triste gîte. Nous y attendîmes encore jusqu'à la moitié du jour ; mais le temps empirant à chaque instant, nos provisions manquant, nous fûmes obligés de lever le siège de la montagne, que les brouillards s'obstinaient à défendre. Nous remontâmes à cheval par une obscurité si parfaite, que nous avions peine à nous apercevoir et à nous suivre. Nous cheminions au flanc de la montagne, pour nous rendre à *Tre Castagne*. Tout ce que je pus observer pendant trois heures de marche, c'est que le chemin n'étoit pas aussi difficile ni aussi dur que la veille, et que nous foulions des cendres plus ou moins fermes, alternativement rousses, grises, noires, et de couleur de rouille. Nous entendions gronder le tonnerre. Son bruit fut sourd pour nous, tant que nous fûmes au-dessus ou dans l'orage même, mais lorsque, continuant de descendre, nous nous trouvâmes à notre tour pressés par le nuage, nous entendîmes le tonnerre dans son plus grand effet, reproduit par l'écho de chaque vallée qui en prolongeait la redondance. C'était l'effet d'un feu roulant, rehaussé de l'éclat de la bombe. Le brouillard s'étoit changé en grésil, puis en une pluie qui me rappella les pluies de Naples ; car, depuis mon départ de cette ville, je n'en avois pas reçu une seule goutte, et j'aurois cru, sans l'Etna, que hors de cette ville il ne pleuvait point en Italie. Quelques instants après, dans le moment où nous étions le plus mouillés, je découvris la mer et son rivage, où il faisoit le plus beau soleil. J'eus ce désespérant spectacle jusqu'à *Tre Castagne*, où la pluie nous accompagna.

Tre Castagne est un gros village de trois mille âmes, bâti sur un très ancien volcan entouré d'autres plus considérables, et presque tous cultivés jusqu'à leur sommité, ou couverts des plus beaux bois de châtaigniers. Nous logeâmes chez les capucins, où, sur la paille et des draps blancs ; nous nous remîmes des fatigues de notre malheureuse expédition. Nous partîmes ensuite, en regardant la montagne et calculant les frais de fatigue qu'il faudrait pour recommencer l'opération que nous venions de manquer ; car je crois qu'on peut mettre le plaisir de cette curiosité, vu la peine extrême de la satisfaire, au nombre de ces plaisirs qui sont meilleurs à avoir pris qu'à prendre.

CATANE

Nous descendîmes encore douze milles pour arriver à Catane, que l'on aperçoit de trois milles, située sur le bord de la mer, sur la pente d'un cratère aussi ancien que le monde, et enveloppée de deux laves qui font frémir du sort qu'elle a éprouvé à plusieurs reprises, et des dangers plus grands encore que cette ville a courus il y a à-peu-près un siècle. Il a fallu l'abondance de son territoire pour donner à ses habitants le courage, ou, pour mieux dire, l'obstination de bâtir et rebâtir dans une situation qui ne reçoit aucun avantage de la mer ; qui est sans rivière, sans fortifications, naturellement ouverte à tous les maux de la nature, et toujours menacée des mêmes malheurs qui l'ont déjà tant de fois effrayée, endommagée, ou détruite. Elle étoit déjà une ville lorsque les Tyriens, attirés par le commerce qu'ils avaient commencé à faire avec les habitants, parvinrent à s'y établir et à en chasser les naturels. Ceux-ci en avaient été déjà chassés par les Sicules, peuples venus d'Italie, lorsque les Chalcidiens en dépossédèrent les Siciliens, et s'y établirent sept ans après la fondation de Syracuse. Alcibiade dans la suite la surprit, lors de l'expédition des Athéniens en Sicile, et du siège que Nicias fit de Syracuse. L'armée s'étant présentée devant les murs, Alcibiade demanda à entrer seul, et à parler au peuple assemblé au petit théâtre. Il n'y fut pas plutôt arrivé, qu'avidés d'entendre et de voir cet homme extraordinaire, les gardes quittèrent leurs postes pour y accourir, et furent bientôt remplacés par les Athéniens, qui s'emparèrent des portes et se rendirent maîtres de la ville. Après le départ des Athéniens, Arcésilas, général des Catanois, la livra à Denys, qui rasa ses murailles, envoya ses habitants à Syracuse, et donna son territoire aux Campaniens. Prise dans la première guerre punique par Valérius Messala, l'an de Rome 489⁴, et devenue colonie romaine, elle suivit dans la suite des siècles le sort de la Sicile, fut dévastée par les Sarrasins, puis par les Normands, plus destructeurs encore. Devenue le partage du comte Roger, il en rétrécit l'enceinte pour la rendre plus forte. Elle fut depuis ravagée par Frédéric II, autre dévastateur de l'Italie. Il y bâtit, aux dépens des monuments grecs, le château qui existe encore, et qui, dans l'année

⁴ Parmi les butins qu'il y fit, il en emporta une horloge, instrument inconnu jusqu'alors à Rome, qui fut placée sur une colonne auprès de la tribune aux harangues

1669, fut enveloppé d'une lave terrible qui l'éloigna du rivage, en en formant un nouveau bien avant dans la mer. Vingt-quatre années après elle fut renversée par un tremblement de terre, qui écrasa dix-neuf mille des habitants, et la réduisit au seul château que la lave avoit assuré, à quelques murs de la grande église, et à ce qui restoit des fabriques antiques, dont les bases solides n'avoient pu être dérangées, et qui conservaient trop peu d'élévation pour pouvoir être renversées. Les habitants, de retour, se logèrent quelques années dans de méchantes cabanes, jusqu'à ce que, dans ce siècle-ci, elle fut définitivement rebâtie comme on la voit à présent, sur un plan régulier, avec des rues droites, longues et larges, mais disposées de manière qu'au milieu du jour cette ville brûlante est sans ombre et presque impraticable. On a à regretter que les grandes dépenses de ses riches habitants n'aient pas été dirigées avec plus de goût ; car si, au lieu des vastes palais et des grandes églises d'une architecture fatiguée et contournée, on y eût bâti d'un genre noble et simple, Catane eût été une des plus magnifiques villes du royaume de Naples. La place du marché n'est pas cependant sans mérite ; c'est un quarré coupé aux angles, décoré d'arcs portés sur des colonnes de marbre. La grande place possède deux fragments antiques, fort heureusement groupés : c'est un morceau d'obélisque de granit d'Égypte, avec des caractères. On l'a élevé sur le dos d'un éléphant de lave, symbole antique de Catane. Je crois ce morceau du moyen âge. Il a été établi à l'imitation de la fontaine qui est à Rome, vis-à-vis la Minerve, sur le dessin du cavalier Bernin, qui en avoit, dit-on, trouvé le modèle sur une médaille antique. On n'a pas fait un aussi bel usage d'un grand nombre de colonnes superbes qui ont été prises au théâtre antique, et que l'on a adaptées à la façade de la principale église, bâtie d'abord par Roger, et rétablie sur les mêmes ruines depuis le tremblement de terre. Je trouvai contre le mur, dans une des sacristies, un grand tableau fait dans le temps, représentant avec exactitude le chemin de la lave de 1669, avec la vue de la ville telle qu'elle étoit alors.

C'est sous cette église, et devant son portail, qu'étoient les thermes de la ville antique. Le prince de Biscaris, le seigneur le plus noblement honnête, eut la bonté de me faire voir cette excavation qu'il a fait faire à ses frais, ainsi que celle de l'amphithéâtre, qui, avec une dépense d'autant plus louable qu'elle trouvoit moins d'admirateurs, a

courageusement rendu à la Catane moderne la gloire de son ancienne splendeur. Une étude réfléchie et de savantes dissertations lui ont fourni les moyens de rendre à la lumière et aux yeux de l'entendement tout ce qui reste encore dans la nuit des atterrissements et de la destruction. Ce prince respectable, qu'on peut vanter sans amour-propre, puisqu'il suffit d'approcher de lui pour avoir à s'en louer, nous accorda ses bontés avec une complaisance et une patience inaltérables. Il satisfit à nos questions comme si c'eût été l'obliger que d'écouter ses instructions. Ce qu'il a fait excaver des thermes, quoique considérable, n'est qu'une petite partie de ce grand édifice, et consiste dans une galerie extérieure, deux portes d'entrée, un péristyle intérieur qui distribuait peut-être dans des appartements de bains, et qui est composé de portiques portés sur des piliers avec des voûtes à plein cintre, enduites d'un stuc composé de cendres de lave, sur lesquelles étoient modelées des figures posant sur des rainceaux d'arabesques. On voit encore la manière dont le travail étoit fait, comment les figures étoient tracées sur l'enduit avant d'y ajouter le relief, et comment les premières masses étoient posées en grosses matières pareilles au premier enduit, avant de recevoir la couverture sur laquelle on perfectionnait l'ouvrage. Il est difficile de juger de la noblesse et de l'élégance de cette fabrique, l'eau, qui s'échappe sans doute des anciens conduits, ayant empêché de fouiller jusqu'à son ancien sol. On voit, dans l'épaisseur des murs d'anciens aqueducs, une décharge des eaux de la partie supérieure ; dans celle-ci, les chambranles et les couvertes de pierres auxquelles étoient attachées les portes. L'eau de ces thermes sert encore à faire tourner deux moulins. Les fondations de l'église, et celles des maisons particulières, ont arrêté les recherches du prince. Il eut la bonté de nous conduire de là aux fouilles de l'amphithéâtre, qui sont bien plus considérables, et font voir combien ce monument étoit immense, et le soin avec lequel il avoit été fait : sa destruction est attribuée aux princes normands. Ce que l'on voit aujourd'hui n'est plus qu'un squelette, dont on a ôté jusqu'aux *mattoni*, et dont on n'a laissé que les grosses masses en lave que l'on n'a pu enlever, et la construction en moellon de même matière, que l'on n'a pas jugée en valoir la peine. Ces débris consistent en de gros pilastres carrés, dont une corniche qui en fait le chapiteau, composé régulièrement de quatre grosses pierres égales de lave, portait les arcs qui formaient la galerie extérieure : une seconde galerie, sur laquelle

étoit portée la rampe des gradins, distribuait, par des escaliers, dans les corridors supérieurs et dans les vomitoires. Une rue basse isolait cet édifice du terrain élevé de la montagne qui l'avoisinoit ; et un tremblement de terre l'ayant apparemment ébranlé, comme on croit le remarquer au dérangement des assises des pierres, on avoit adapté aux pilastres des piliers de maçonnerie qui coupaient la saillie de la corniche, et portoient des arcs qui allaient, en traversant la rue, poser sur le mur de revêtement fait contre la montagne. Il y a lieu de croire qu'en même temps on s'étoit servi de ces arcs-boutants pour communiquer de la rue haute aux couloirs supérieurs de l'édifice. On y trouve encore, comme à Nismes, les pierres percées aux endroits où passait la charpente qui portait les toiles dont on couvrait l'amphithéâtre. La construction n'en est pas à pierres sèches ; mais la lave grossière et spongieuse est liée par un ciment qui est demeuré aussi dur et aussi indestructible qu'elle. Ce monument dépouillé, qui se trouvoit engagé dans les murs de la ville barbare, n'étoit plus qu'un objet hideux que l'on avoit fait disparaître en l'ensevelissant sous un monceau de décombres ; ce n'est qu'en nivelant, lors de la dernière construction, qu'on en a découvert les ruines. On en trouve encore la trace sur le sol de la place publique, dans l'arrachement d'un mur circulaire qui portait la voûte de la plus basse des galeries intérieures, de sorte que le sol actuel de la place n'est plus qu'à la hauteur de cinq gradins du niveau de l'arène. Les mêmes inconvénients qui ont arrêté les déblaiements des thermes ont mis des bornes à la curiosité et aux généreuses recherches du prince. Il nous conduisit de là au théâtre, plus maltraité encore, parce qu'il étoit plus maltraitable par les richesses immenses qu'il renfermoit. Ce qui en reste, et que le prince a fait aussi fouiller, prouve qu'il étoit grand comme celui de Taormine, de la même forme, et revêtu avec une magnificence inimaginable pour notre pays et pour notre temps. Quelques gradins conservés par hasard, et un corridor qui prend depuis l'entrée qui étoit parallèle et attenante à la scène jusques et plus loin que la moitié de la circonférence, donnent la proportion juste de sa grandeur, et la forme des maisons bâties sur les murs de la galerie supérieure donne encore l'aspect de son intérieur et de la courbe de sa portion de cercle. Les gradins, de deux pieds de foulée, avoient, outre les vomitoires qui les coupaient verticalement, des repos en trottoirs, d'espace en espace, le tout revêtu de marbre blanc de deux pouces d'épaisseur. La scène,

dont il n'existe plus rien, étoit décorée de grandes colonnes de granit qui sont maintenant à la façade de la grande église, portées sur des piédestaux d'un seul morceau de marbre blanc : on en voit un dans la cour du prince. La cour du *museum* du même prince est encore remplie de divers fragments en marbre des chapiteaux, bases, frises et corniches de ce théâtre, et toute la ville jonchée de fûts de colonnes de granit de moyenne grandeur, qui soutenaient la galerie supérieure de ce magnifique édifice.

Attenant à ce grand théâtre, il y en avoit un autre qui y communiquait par un escalier, et qui servait ou pour les répétitions, ou pour jouer à couvert ; ou plutôt c'étoit un lieu propre à faire de la musique, comme sont chez nous les salles de concert. On a trouvé la même chose à Pompéïa. Mais l'un est encore sous la cendre, et celui-ci trop embarrassé pour juger parfaitement de la forme intérieure de cette espèce d'édifice. Tout près de là est une chapelle en rotonde : c'est aussi un édifice antique, et qui probablement appartenait à des thermes. Le *forum* lui étoit attenant, ainsi que les prisons, dont il ne reste rien ; mais elles avoient été reconnues avant la dernière réédification de la ville, à peine maintenant achevée.

Au couvent des bénédictins étoient des thermes magnifiques, revêtus en marbre, décorés de figures, et pavés en mosaïque. Il en existe des fragments considérables dans le palais du prince. Un morceau de cette mosaïque, qui étoit à une des portes avec une inscription latine, fait croire que cette construction étoit romaine. Un autre en compartiment de marbre de Grèce sert de pavé au cabinet de jour de la princesse.

La différence du style de ces deux morceaux me fit soupçonner qu'ils n'étoient pas du même temps : je fis part de mes soupçons au prince, qui me dit qu'il avoit remarqué dans la construction, lors de la fouille, des revêtissemens qui en recouvraient d'autres dans de certains endroits, ce qui annonçoit une restauration. Cette mosaïque avec cette inscription latine en lettres mal formées, ainsi que deux autres fragments que j'ai vus au *museum* des moines, représente par de mauvaises figures les mois de l'année ; et le nom du mois qui est écrit semble prouver que cette restauration est du temps du bas-empire. Ce

jugement ne peut malheureusement plus être mis en preuve, parce qu'on a été obligé de recouvrir ces vestiges à mesure qu'on en faisoit les fouilles pour achever d'exécuter le plan de cet immense couvent. On a perdu à cela un nymphée, dont il ne reste que le plan dont le prince est possesseur. Tout près de ce couvent et des murs de la ville antique, on a trouvé les fragments d'un fameux temple de Cérès, un nymphée, le gymnase, et une naumachie qui étoit près du château, dont on voyoit des vestiges avant que la lave de 1669 les eût couverts, et dont on trouve encore dans la même lave deux arcades de l'aqueduc.

Tant d'édifices publics de tous les genres, rapprochés dans un si petit espace, en laissent très peu aux maisons particulières ; ce qui peut faire conclure que cette ville a été décorée à plusieurs temps, ou, comme je l'ai déjà pu remarquer à Pompéïa, que les maisons particulières étoient infiniment petites en comparaison des édifices publics, ou que l'ancienne Catane étoit plus décorée que grande, et par conséquent beaucoup plus riche que peuplée. Elle tient encore un peu de tout cela ; car quoiqu'on en fasse monter la population actuelle à soixante mille personnes, on ne trouve dans les rues que couvents, églises et palais, séparés par quelques maisons particulières.

La situation bien reconnue de tous les édifices antiques me fit naître l'envie d'en assurer les espaces en les marquant sur la carte moderne, et les tirant de dessous les maisons qui les couvrent : de cette opération il en résulte la possibilité de rétablir une carte antique.

Il est difficile d'assigner l'époque de cette splendeur de Catane. Serait-ce depuis l'arrivée des Grecs jusqu'au temps d'Hiéron 1er, frère de Gélon, qui en chassa les habitants, et qui, les ayant remplacés par des Péloponnésiens et des Syracusains, la fit appeler *Etna*, et se glorifia d'en être le fondateur ? Elle portoit encore ce nom lorsqu'ayant donné du secours aux révoltés de Syracuse, Denys, pour s'en venger, rasa ses murailles, et donna de nouveau son territoire aux Campaniens. Puis après la mort de ce tyran, les habitants de Catane, ayant chassé à leur tour les Campaniens, rendirent à la ville son ancien nom. C'est cette mutation, et les médailles frappées dans ces divers temps, qui ont fait croire qu'Hiéron, ou Denys, avoit bâti une ville d'Etna qui a été placée au hasard dans toutes les géographies, sans cependant qu'on ait

jamais pu savoir sa véritable situation, ni qu'on ait trouvé aucuns vestiges qui aient pu faire soupçonner son existence. Serait-ce pendant la longue paix dont jouit la Sicile sous le règne d'Hiéron II, ou après la quatrième guerre punique, lorsque les Romains, ayant détruit les destructeurs de cette isle, en restèrent les tranquilles possesseurs ? La grande quantité d'inscriptions latines trouvées dans les différents édifices, les thermes, l'amphithéâtre, le gymnase et la naumachie, dont l'usage n'étoit connu que des Romains, pourroient faire pencher pour cette dernière époque, dont l'espace se prolonge jusqu'aux incursions des barbares, qui commencèrent par casser les statues, piller les bronzes, et fondre les métaux pour les emporter. Ensuite les Normands, qui, barbarement catholiques, dépouillèrent pieusement les beaux temples des marbres qui les revêtaient, pour en édifier de vilaines églises, la ruine de leurs édifices dans les guerres occasionnées par la dispute de ce beau pays et par les prétentions de tous les princes de l'Europe, les forteresses faites à la hâte de ces débris déjà dénaturés, enfin la retaille tant répétée de ces beaux revêtissemens et de ces belles masses en marbre qui sont maintenant réduites à si peu de chose, sont autant de causes qui auraient rendu problématiques ces antiques magnificences quoique décrites par l'histoire, si, dans le bouleversement total, le désordre même n'en eût pas sauvé quelques échantillons en les enfouissant, et si le goût des arts perpétué dans de certains individus ne dérobaient pas chaque jour ces précieux fragments aux injures du temps et de l'ignorance. Voilà l'obligation que Catane a au prince de Biscaris, qui a non seulement fait découvrir tout ce qu'il étoit possible des anciens monuments, mais qui a rassemblé avec autant de goût que de magnificence une collection ou *museum* que j'ai mis trois jours à voir, et qu'il faudrait un volume pour décrire. Il y a rassemblé tout ce que Catane et la Sicile produisent de plus curieux en antiquités, comme vestiges d'architecture, ornemens de mosaïque, matériaux à bâtir à la manière des Romains et des Grecs ; sculptures, dont un seul torse colossal, trouvé à Catane, peut être mis à côté de tout ce que l'on connaît de plus beau ; une collection de vases en terre cuite, la plus précieuse qui existe par le nombre, et par les formes et la pureté des figures qui y sont représentées ; une autre de bronzes ; l'histoire naturelle des productions marines, comme plantes, coquillages et poissons, et des productions de la terre, comme minéraux, végétaux, matières

volcaniques, marbres, pierres précieuses, et animaux : le tout arrangé dans un ordre qui montre à la fois la science, le soin et le goût. On voit aussi une suite d'armes, armures, et costumes singuliers. Le prince a fait dessiner presque tout cela, avec le projet de le faire graver, en y joignant une histoire de la Sicile. Cet ouvrage, aussi savant que curieux, est attendu avec d'autant plus d'impatience, que personne n'est plus en état que lui de faire parfaitement connaître ce royaume intéressant. Malgré le projet très avancé du prince, son excessive complaisance nous a laissés copier nombre de choses dont tout autre qu'une âme aussi noble que la sienne nous aurait envié jusqu'à la vue.

Nous dessinâmes aussi au *museum* des bénédictins, dont le vaisseau est magnifique, mais dont il faut débrouiller les beautés avant de pouvoir les décrire. On y trouve, à travers nombre d'inutilités, des ustensiles en bronze, de la beauté et de la pureté de ceux du cabinet de Portici ; des vases de terre de très belle forme, ainsi que des lampes très curieuses. L'histoire naturelle, encore mal en ordre, offre aussi des morceaux précieux. Enfin l'on reconnaît à tout moment, dans cette collection comme dans toutes celles des moines, cet instinct de la fourmi qui ramasse et entasse sans choix et avec la même ardeur le grain de bled et le morceau de bois inutile : instinct heureux, qui a commencé les premiers cabinets, et nous a conservé les trésors de l'antiquité dans tous les genres.

Il faut entendre dans cet immense couvent l'orgue ; l'un des plus beaux qui existent, et qui vient d'être fabriqué par un prêtre napolitain du plus grand mérite dans ce genre. Tous les jeux et tous les instruments à anche et à corde y sont imités jusqu'à l'illusion. L'un des jeux rend l'écho d'une manière si aérienne, que l'on suit le son dans les lointains, et qu'il se perd dans l'espace.

Cet ingénieux prêtre a fait des clavecins qui ne lui font pas moins d'honneur ; l'un, entre autres, dont les sautereaux viennent marteler la corde avec tant de vivacité, qu'ils lui font rendre un son aussi fort, aussi brillant, que le pincement de la plume, sans en avoir le glapisement, et laissent au musicien la facilité du *forte* ou *piano*, par le plus ou moins de force à battre sur la touche. Ce clavecin est susceptible de plusieurs jeux, et particulièrement de celui de la harpe

qui est parfait ; il a encore l'avantage, en fatiguant moins la corde, de ne lui faire presque jamais perdre son accord. Une invention non moins heureuse, c'est, par l'augmentation ou la soustraction d'une hausse, de pouvoir baisser ou hausser le ton de tout le diapason à la fois, et ôter ainsi l'inconvénient qu'a cet instrument de contraindre les voix à chanter à son ton.

Je vis ensuite le jardin, que l'on peut dire bâti sur la lave. Les allées en sont pavées en mosaïque de briques émaillées, et les plates-bandes bordées en pierres de taille. Ce genre de jardin ressemble assez à des plateaux de dessert, et étale plus de magnificence qu'il ne donne d'agrément. On voit au bout de ce jardin le chemin de la lave de 1669, qui, après avoir comblé un marais qui bordoit les murailles de la ville, fit, par la pression de son poids, une ouverture par laquelle il en entra assez pour renverser trois cents maisons et enterrer une partie de la construction de l'ancien couvent.

Pendant que nous attendions que l'Etna se découvrit, je fis une petite excursion du côté d'Iaci, au port où Homère fait aborder Ulysse, et qui porte encore le nom de *Porto d'Ulisse*. Homère avoit choisi un bien vilain endroit pour faire arriver son héros, ou bien la lave dont il est enveloppé a bien changé sa forme. Virgile a été plus heureux dans la description qu'il a faite du débarquement d'Énée à la côte des Cyclopes. Il semble qu'il l'ait décrit d'après nature, et ce passage de son poème est le tableau des *scogli d'Iaci*, près le château d'Iaci. Ces écueils, qui ont cent pieds d'élévation au-dessus de la mer, et qui en ont peut-être autant d'escarpement sous son niveau, sont des laves dans toute leur hauteur. Il est aussi impossible d'expliquer que de concevoir comment ces masses se sont isolées et ont laissé entre elles des gouffres d'une profondeur qui en fait paroître l'eau noire comme de l'encre, quoiqu'elle soit plus limpide là que je ne l'ai vue ailleurs. Il faisoit un calme parfait, et nous fîmes le tour de chacun de ces écueils. Le principal est traversé horizontalement d'une lave grise qui est venue recouvrir la noire dont les autres sont formées. Il y a lieu de croire que cette énorme lave est sortie d'un volcan dont on reconnoît le cratère sur le bord de la mer. Mais quelle cause peut-on imaginer avoir pu l'isoler, à moins que quelques secousses épouvantables n'aient fait ébouler le fond sablonneux sur lequel cette masse avoit coulé, ne

l'aient séparée de la rive, et n'en aient formé ces écueils. Leurs tranches irrégulières pourroient venir à l'appui de cette opinion. Dans une de ces isles il y a une couche gercée verticalement et parallèlement, comme on nous décrit la chaussée des Géants en Islande. Nous trouvâmes, au-dessus de la principale, des ruines de construction, une conserve d'eau et une grotte, qui sont probablement les restes d'un château bâti, comme celui d'Iaci, sur un rocher de même matière.

Nous revînmes à Catane. Le temps s'étoit éclairci ; la montagne s'était découverte. Le chanoine Recupero, mon conseil et mon guide, me dit que le moment étoit arrivé de recommencer mon voyage.

ETNA

Je sortis donc de Catane le 22 juin à huit heures du matin. Un vent de nord-est très foible laissoit s'élever du cratère de la montagne une fumée transparente qui se découpait sur le ciel, et, en s'ondulant comme une flamme de vaisseau, allait disparaître dans l'espace à plus de vingt lieues en mer. Nous marchions pleins de courage et d'espoir. Cependant à peine avions nous fait six milles, qu'il se forma perpendiculairement au cratère un petit nuage. Ce point immobile commença à m'inquiéter. Nous arrivâmes à Nicolosi, village considérable pour la population, mais qui me parut malheureux avec l'aspect triste que portent toujours les constructions en lave. Ce fut là que nous prîmes Blasi, ce fameux cicéron de l'Etna que le chanoine m'avait recommandé, et que l'on connaît sous la dénomination du Cyclope. Le pays que nous parcourûmes de Catane à Nicolosi, qui a douze milles d'espace, ne me parut ni aussi beau ni aussi fertile que celui que j'avois trouvé dans la même région de la montagne en partant de Giari. Ce n'est plus cette richesse, cette abondance de l'âge d'or, qui couvre de fleurs et de fruits ces antiques désastres. Ici, trop

nouveaux encore, on voit à découvert les funestes effets du volcan. Ce n'est presque partout que laves, scories, cendres, destructions, renversements, et quelques terrasses où la fertilité fait voir encore de quel prix étoit le terrain qu'elles ont couvert. C'est à un mille au-delà de Nicolosi qu'on trouve la montagne appelée *Monte-Rosso*, d'où est sortie la lave de 1669, qui arriva jusqu'à Catane et en fit la circonvallation. Ce volcan s'est ouvert fort près d'un autre très ancien qui a la même élévation, et qui est maintenant couvert de végétations. Le *Monte-Rosso*, bien qu'il ait plus d'un siècle, semble avoir cessé d'hier son éruption. Son cratère est encore de la couleur du ciment, et tous ses environs couverts d'une cendre si cuite, qu'elle en est presque vitrifiée, et si abondante, qu'un espace de deux milles de diamètre que ce volcan a couvert de cette cendre est resté jusqu'à présent sans la moindre végétation ; de sorte que cette traversée donne l'image de l'idée effrayante que l'on a des déserts sablonneux de l'Arabie. La couleur triste de cette cendre grise, et les formes amollies et rondes de toutes les sinuosités du terrain, présentent à l'œil un accord de ton si tranquille, que le moindre objet s'y découpe, et que d'un demi-mille on y aperçoit un papillon. Après Nicolosi on trouve un hospice appelé *S. Nicolo dell' Arena*, jadis une infirmerie ou lieu de plaisance où venoient se rétablir les moines malades du couvent des bénédictins. Plus au couchant et plus haut encore que cet hospice, les Normands leur avoient donné un désert où ils avaient établi d'abord leur première habitation ; le feu de l'Etna les en chassa, ils se réfugièrent à l'hospice actuel. D'autres désastres les contraignirent à abandonner cette seconde retraite : ils vinrent alors bâtir un grand couvent au milieu de Catane, qui, détruit encore par le dernier tremblement de terre qui ruina cette ville, les obligea à bâtir le couvent qui existe. Et enfin, de désastres en désastres, ils sont réduits à habiter un palais immense qui seroit un monument respectable si le goût présidait quelquefois au choix que les moines font des artistes qu'ils emploient. Au reste nous trouvâmes à *S. Nicolo dell' Arena* toute la frugalité des antiques cénobites, c'est-à-dire quatre oeufs pour huit que nous étions. Nous en partîmes à quatre heures après midi. Le vent avoit changé du côté du couchant, l'atmosphère s'étoit épaissie ; notre nuage, qui semblait s'enfler de la fumée de l'Etna, était devenu très grand, avec la forme concave d'un bouclier qui couvroit tout le sommet de la montagne.

Je commençais déjà à m'attrister. Nous traversâmes la forêt qui sert de cordon à la montagne, et qui semble une ligne de démarcation d'une région à une autre. Je ne trouvai plus ici ces châtaigniers que j'avois vus de l'autre côté ; mais de gros chênes tortueux et des frênes remplaçaient les bouleaux et les sapins. Diverses laves ont renversé cette forêt en nombre d'endroits. C'est là plus qu'ailleurs qu'on peut juger des caprices de la marche de ces torrents de feu : dans des endroits ils ont renversé des arbres monstrueux, et en ont ménagé de fort petits en les isolant sans les toucher; dans d'autres endroits ils ont enflammé un arbre à cinquante pas, et tout à côté en ont conservé un autre en frôlant son écorce. Ces phénomènes peuvent s'expliquer par la nature de la lave, qui, dès qu'elle s'éloigne de la bouche du volcan, se charge de scories, espèce de bitume qui, d'une nature plus légère, surnage : se boursouffle d'air, se refroidit, se brise par le mouvement de la liqueur du dessous qui continue à couler et à charrier avec bruit cette écorce refroidie qui s'amoncèle dans des endroits et change la direction du courant, ou qui, versée de côté, avoisine les arbres ou les maisons sans les enflammer, comme auroit fait la vraie matière de la lave, qui, plus lourde, plus fluide, et conservant un degré de chaleur extrême, se creuse un lit, et va quelquefois porter l'incendie bien avant de manifester sa présence.

Après avoir traversé la hauteur de la forêt, qui est de sept milles, nous arrivâmes à la grotte des chèvres, formée de la croûte d'une soufflure de scories. Il ne faut pas que l'imagination s'échauffe et en fasse l'ancre de Polyphème, car elle ne ressemble pas plus à cela que notre conducteur ne ressemble à un Cyclope. Rien n'est si chétif que cette retraite ; à peine peut-elle contenir six personnes. Elle est si basse, qu'on ne peut s'y tenir debout.

Le vent étoit devenu fort, et fraîchit encore au soleil couchant. Malgré l'humeur qu'il donnoit à notre cicéron, je n'en sentois pas la conséquence ; et tout enchantés de voir qu'il emportait les nuages, nous soupâmes très gaiement, et attendîmes avec impatience l'heure de notre départ à côté du brasier et dans la fumée d'un grand feu que nous avions allumé des arbres que nous avions abattus. Nous pressions notre conducteur, qui nous fit mettre de nouveau en route à onze heures du soir, et une heure trop tôt. Le vent devenoit toujours plus

fort, et ne nous permit pas longtemps de marcher avec nos flambeaux : nous nous trouvâmes alors dans la nuit la plus obscure, obligés de nous suivre de fort près, et de nous appeler aussitôt que le sentier devenoit tortueux. L'un de nous laissa tomber son manteau qu'il nous fut impossible de retrouver : un autre pensa perdre son cheval pour en être descendu un instant. Voilà comme nous gravâmes huit milles de chemin, qui, à la vérité, n'est ni dur ni raboteux, mais rempli de sinuosités, et coupé de ravins périlleux que notre conducteur nous faisait éviter d'une manière miraculeuse. Nous avons déjà passé plusieurs bancs de neiges éternelles, et le froid étoit très vif lorsque nous arrivâmes à la plate-forme, ce terrible cratère antique qui a trois milles de diamètre. C'est dans ce diamètre qu'il s'est formé trois montagnes ou volcans, et c'est de la bouche de celui du milieu, plus élevé que les autres, que s'exhalent perpétuellement les vapeurs de ce feu éternel. Je n'oublierai de ma vie l'impression que me fit éprouver l'approche de ce lieu imposant, qui semble proscrit pour les humains, et absolument dévoué aux divinités infernales. Là tout est étranger à la nature : nulle végétation ; nul mouvement d'aucun être vivant n'y trouble le silence effrayant de la nuit ; tout est mort, ou plutôt rien encore n'a commencé de vivre ; rien n'y est combiné, c'est le chaos des éléments. Un air éthéré qui presse, étonne l'existence, et en fait connaître une qui avertit l'homme qu'il est hors de la région où ses organes l'enchaînent. On sent l'impression de sa témérité ; on croit entrer dans le laboratoire de la nature pour lui dérober ses secrets ; on éprouve le frémissement de l'attentat tout en s'enorgueillissant de son courage. Cette plaine enfin me parut un sanctuaire, et la lueur qui nous servait de fanal, le feu principe, qui, plus ancien que le monde, lui a donné le mouvement. Les vapeurs enflammées qui étoient lancées du cratère étoient la seule lueur qui éclairait d'une manière mystérieuse cet immense espace. Lorsque nous fûmes au milieu de la plate-forme, le feu se changea en un torrent de fumée. La lune, se levant alors, colora ce lieu, et en changea l'aspect d'une manière absolument différente, mais non moins terrible ; il nous sembla préparé pour les mystères ténébreux d'Hécate. Le jour étoit encore trop loin ; nos chevaux, qui entraient dans la cendre jusqu'à mi-jambe, ne pouvaient plus ni marcher ni respirer ; le froid augmentait toujours. Nous nous arrêtâmes contre une grosse pierre de lave, seul objet saillant qui paroissoit sur cette plaine. Nous allâmes nous abriter contre elle en

nous enterrant dans le sable et nous entassant pour nous échauffer : nous bûmes de l'eau-de-vie dont l'effet fut de nous endormir; ce qui aurait pu nous devenir funeste, si on nous eût laissés faire. Après une heure de repos, nous nous remîmes en route : le crépuscule argenté nous annonçait le jour ; l'obscurité n'existoit plus pour nous, que toute la terre était encore dans l'ombre. Nous avons quitté nos chevaux ; le vent plus fort encore était devenu un ouragan. Arrivés au pied de la dernière montagne, notre Cyclope nous avertit que l'entreprise de la monter serait inutile : mais je voulais voir, et je gravissais déjà lorsqu'il cherchait encore à nous en empêcher. Nous avons tous le même courage, et il fallut bien que notre guide nous suivît tout en marmottant des observations que nous n'entendions pas, et que nous ne voulions pas écouter. Autant le reste de la montagne est aisé à monter, autant cette partie est difficile et presque impraticable. Ce n'est qu'un monceau de scories lancées du cratère, calcinées au point qu'elles sont sans poids, qu'elles s'enfoncent, s'éboulent sous les pieds, les déchirent de leurs angles tranchants, et laissent à peine gagner quelques pouces en s'aidant de ses mains pour éviter de tomber et de se blesser dans la chute. Nous n'avions pas ce seul obstacle à combattre, un sable volatil déchire les paupières. Mêlé dans la fumée, il est lancé par le vent et porté souvent en Calabre ; et même, dans de grandes éruptions, on en a vu tomber à Malte. La fumée, qui augmentait toujours, commençait aussi à nous opprimer. À trois cents toises du sommet elle nous arrêta tout court, et pensa nous suffoquer : nous fûmes obligés de nous jeter à terre, et de redescendre ensuite bien vite cinquante toises dans un endroit où, nous étant arrêtés, nous respirâmes quelques moments. Nous tentâmes une seconde épreuve en tournant la montagne pour arriver à la crête, du côté du vent. Mais en prenant à peine le revers, nous trouvâmes le vent si fort que le poids de notre corps ne lui offrait plus assez d'opposition : nous ne pouvions lever une jambe sans être menacés d'être renversés et précipités. Le soleil allait se lever, et nous allions perdre l'objet de notre curiosité en luttant en vain contre un obstacle insurmontable. Nous revînmes donc sous le vent; et malgré l'abri et la fumée chaude qui nous couvrait, nous tremblions de froid, et nous étions abymés d'une fumée sulfureuse et puante. Ce fut à travers cette vapeur épaisse que nous vîmes assez mal lever le soleil, sans distinguer aucun objet de ce côté ; mais lorsqu'il fut à quelque élévation, nous découvrîmes très bien du

côté du couchant l'ombre portée de l'Etna qui tenoit encore toute cette partie de la Sicile dans l'obscurité. Le soleil en s'élevant rapprochait l'ombre, et nous découvrait par degrés une étendue de vue que l'Etna seul dans le monde peut donner par son excessive élévation et par sa position isolée, les autres montagnes de cette élévation étant toujours attachées à une longue chaîne, et leur vue offusquée par des secondaires qui les entourent et en cachent la base jusqu'au-delà de la portée de la vue. Les rives de l'isle ne semblent en tout que la base de la montagne. Nous crûmes voir Malte, que nous ne distinguâmes que parce que nous savions où elle étoit ; mais nous vîmes très distinctement depuis les montagnes de Palerme jusqu'à Iaci, c'est-à-dire le mont Éryx, Trapani, toute la côte du midi et la mer à un très grand éloignement, le cap Pachyn, Syracuse, Augusta, le lac de Lentini, la riche plaine de Léontium, et le sommet des montagnes qui ressemblent à des ondulations. Du côté de l'Adriatique nous vîmes une étendue de mer immense, mais aucun objet distinct, et rien de l'Italie ni des isles de Lipari que la fumée nous cachoit. Malgré notre envie de dessiner, nos organes s'y refusèrent, et je crois qu'en tout temps cela est au-dessus de la force humaine. Cependant il seroit bien intéressant de pouvoir peindre ce lointain qui n'a point de bornes, et ce rapprochement de tant d'objets ; la vue à vol d'oiseau de cette innombrable quantité de volcans qui ressemblent à de petites buttes d'une forme variée, plus ou moins chargées de productions à proportion de l'ancienneté de leur éruption; ces laves immenses qui du sommet ont coulé jusqu'à la mer, et dont la forme congelée ressemble encore à des torrents.

D'objets en objets nos regards se portèrent sur nous, et nous fûmes effrayés de la décomposition de nos figures, tant nous étions tous méconnaissables. Nous redescendîmes avec autant de difficultés que de périls cette dernière montée, bien convaincus qu'il y a peu de personnes qui la tentent ; ce qui nous fut confirmé par le Cyclope, qui étoit aussi fatigué que nous, et qui nous dit qu'on avoit coutume de rester à la tour du philosophe, que nous n'avions pu voir à cause de la nuit, et où nos chevaux étoient allés nous attendre. Cette fameuse tour, l'objet des dissertations de tant de monde, que la tradition vulgaire attribue à Empédocle, qui, voulant analyser ce grand phénomène, s'étoit bâti là un observatoire, n'est maintenant qu'un morceau de

fabrique informe, que les sables mouvants de la plate-forme couvrent et découvrent alternativement et par tourbillon. Lorsque nous la vîmes, elle étoit à deux pieds au-dessus du sol : mais ce qui étoit apparent étoit si morcelé, qu'il nous fut impossible de rien trouver de son plan. Tout ce que nous pûmes découvrir, c'est que sa forme extérieure étoit quarrée, et que l'intérieure étoit ovale. Tout cela ne pouvoit pas donner de grands éclaircissements sur ce que pouvoit avoir été cet édifice. Les uns croient que c'étoit une tour de garde; mais cette idée n'est pas recevable, puisque de toute l'année elle n'eût été habitable que trois mois, que de ces trois mois on n'eût été dans le cas d'y faire apercevoir des signaux que quinze jours au plus, et enfin que l'habitation eût été presque toujours impraticable à cause du froid et de la difficulté d'y transporter des provisions et d'y entretenir du feu. Si c'étoit un tombeau, la fantaisie eût été étrange. Ce qui paroît plus naturel, c'est que ce fut un observatoire à pouvoir, à l'abri, poser quelques instruments. Nous observâmes que la fabrique étoit à la manière romaine, c'est-à-dire construite alternativement d'un lit de *mattoni* et d'un autre en moellon ; qu'elle étoit revêtue de marbre blanc, dont nous trouvâmes et prîmes quelques morceaux⁵.

Cette magnificence si peu utile aux arts, et si peu du goût d'un philosophe, le souvenir du voyage de l'empereur Adrien, qui au retour de l'Égypte voulut voir lever le soleil sur l'Etna, me firent penser que ce fut peut-être pour lui qu'on éleva cet hospice. Rien ne se refuse à cette idée. En 877 de Rome, 123 de Jésus-Christ, du temps de cet empereur, le cratère n'étoit peut-être qu'à cette hauteur, quoiqu'il faille marcher maintenant un mille et demi de plus pour y arriver, et qu'il ait cent toises de plus d'élévation. Nous nous déterminâmes à quitter ce tombeau du redoutable Encelade, et remontâmes nos chevaux qui trembloient de tous leurs membres. Nous traversâmes tout le pays que nous avons parcouru dans l'obscurité, qui n'est que cendres et laves sans ponce, car l'Etna n'en jette presque point. Je dévorais des yeux ce paysage, comme un grand spectacle nouveau qu'on ne doit voir qu'une fois. Malgré la fatigue de nos chevaux, le chemin est si sûr, si doux et si rapide, que nous fûmes bientôt arrivés à la grotte. Ici ma curiosité ayant cessé, je commençai à sentir la fatigue. Nous mangeâmes sans

⁵ Il existe encore à Catane un grand panneau, sur lequel il y a une petite moulure.

appétit le reste de nos provisions ; et j'étois si accablé lorsque je remontai à cheval, que je dormis presque toute la route jusqu'à Catane, où nous arrivâmes à trois heures après midi, par une chaleur aussi forte que le froid avoit été vif en haut. Ce contraste en douze heures est si extraordinaire, qu'il laisse toujours l'impression d'un rêve à ceux qui l'éprouvent.

CATANE

Nous recommençâmes à visiter les antiquités de Catane. Nous vîmes, dans le jardin des religieux réformés de l'ordre de S. François, deux tombeaux, dont un carré, d'une construction très massive, et qui, à juger par l'épaisseur des murs, devoit porter une pyramide. La fabrique de *mattoni* et de pierres, l'intérieur décoré de niches, lui donnent l'air d'une fabrique romaine. Cette ruine sans forme ne nous parut pas mériter d'être dessinée ; mais dans le même jardin il y en a une autre de forme ronde, de même fabrique que l'autre, mais mieux conservée, revêtue encore en stuc, et décorée de pilastres de peu de relief et d'une petite corniche. Des cyprès qui l'entourent lui donnent encore tout le caractère de son antique usage. Nous en prîmes un dessin tout-à-fait pittoresque. L'intérieur de ce tombeau est carré avec des niches : au-dessus est une plate-forme ronde, sur laquelle il y avoit peut-être une statue ou une urne cinéraire. Tout ce quartier, qui étoit hors de la ville, étoit consacré aux tombeaux ; et dès que l'on fouille ou travaille la terre aux environs, on trouve des vestiges de sépultures, mais absolument détruites.

Il y a dans le même couvent un puits qui est au milieu du cloître, où on voit un morceau de sculpture en arabesque de Caggini, sculpteur sicilien qui vivoit dans le quinzième siècle. Ce morceau a toute la beauté, le fini, et l'élégance de l'antique en ce genre. Je vis aussi dans une chapelle de l'église un buste en marbre d'un évêque de la famille de Paderno, du même auteur, qui prouve que cet artiste étoit du plus grand mérite en plusieurs genres. Nous allâmes voir de là la fouille d'un puits où l'on a été chercher l'eau sous la lave de 1669, à quarante

pieds de profondeur. Cette fouille est aussi curieuse que pittoresque ; elle découvre les anciens murs de la ville. On a été rechercher une source que l'on savoit qui couloit au pied de cette muraille : on l'y a effectivement retrouvée, coulant encore sur le sable et sur une lave plus ancienne. Tout près de là on trouve encore dans une cour une excavation faite par le prince de Biscaris d'un bain et de l'étuve d'une maison particulière.

Je crois qu'on pourroit facilement faire le partage des antiquités de Catane, et assigner à chaque temps ce qui lui appartient, en donnant aux Grecs le temple de Cérès, le grand théâtre et le petit : cela s'accorde avec l'histoire de ce temps, qui parle de ces trois monuments, et qui dit qu'Alcibiade, lors de son expédition, harangua le peuple dans le petit théâtre ; ce qui prouve qu'il y en avoit deux. Il faut donner l'amphithéâtre, la naumachie, le gymnase et le grand aqueduc, à la colonie romaine, puisque l'on sait que ces monuments étoient plus à l'usage des Romains, que suivant les coutumes et le goût des Grecs, qui ne les ont connus qu'après la conquête des premiers, et que d'ailleurs la fabrique en pierres et en *mattoni* est de style romain. Les thermes agrandis, décorés et restaurés pendant une longue suite de siècles, sont du temps de l'empire grec, dont on reconnoît le travail et le style dans les mosaïques trouvées près du couvent des bénédictins.

Après ce partage on sera moins étonné du rapprochement de ce nombre de grands édifices dans une ville qui n'a jamais été aussi considérable qu'elle l'est actuellement ; et qui, si elle suit la même progression de population dont elle s'est accrue depuis le tremblement de terre de 1673, deviendra avant un siècle la plus grande et la plus riche ville de la Sicile. Il resta seize mille personnes du tremblement de terre : il n'y a que soixante ans que l'on a recommencé à bâtir, et l'on compte déjà soixante et six mille âmes, une université, une académie, des manufactures, des richesses, du commerce, sans port ni grands chemins.

ENNA, OU CASTRO GIOVANI

La fête de sainte Rosalie à Palerme ne nous laissant pas le temps de voir Syracuse, Malte, et la côte du midi, avant le 10 juillet qu'elle commence, nous changeâmes notre marche, et nous résolûmes de voir d'abord l'intérieur de l'isle, que nous ne devions voir qu'après la tournée. Nous quittâmes donc Catane avec le projet d'y revenir, et dirigeâmes notre marche par *Paterno, Centorbi, Castro Giovani, Ter mini* et *Palerme*. Nos premiers guides, qui ne connoissoient pas cette route, et qui savoient d'ailleurs que nous devions les laisser à Palerme, nous prévinrent de vitesse, et nous laissèrent à Catane. Nous en reprîmes d'autres plus instruits. Nous ne prîmes qu'un *cambieri* au lieu de deux. C'étoit déjà une sottise de moins, et encore une de trop ; car ces gens coûtent le prix de deux chevaux et ne sont d'aucune utilité ; mais ce fut cette fois une imposition, celui-ci étant le maître des chevaux, qu'il nous eût refusés sans cette condition. Nous sortîmes de Catane à cinq heures du matin ; et cheminant entre la base de l'Etna et la plaine de Lentini, nous trouvâmes d'abord à six milles, au petit village de *Misterbianco*, bâti sur la lave, les ruines d'un bain fouillé encore par le prince de Biscaris, qui, ne bornant pas ses recherches à la seule Catane, a fouillé et fait dessiner tout ce qui pouvoit servir à l'histoire des environs de l'Etna. Ces bains étoient, suivant toute apparence, ceux d'une *villa*, ou maison de campagne ; car on ne sait point qu'il ait existé une ville en cet endroit, et c'est d'ailleurs le seul monument conservé en ce lieu. Ce qui en reste consiste en quelques chambres de différentes formes, toutes petites, mais non dénuées de magnificence ; car j'y retrouvai, à plusieurs endroits, des restes de revêtement en marbre. Le tout tenoit à un plus grand édifice, dont on aperçoit encore quelques arrachements de murs et une conserve d'eau qui fournissait sans doute l'eau aux bains. En tout cette ruine est d'une construction médiocre, en lave mêlée de quelques *mattoni*. À gauche du chemin nous trouvâmes un aqueduc que l'on dit qui conduisait l'eau de Paderno à Catane ; et tout aux environs on voit des pierres percées de trous ronds, qui servoient de conduits à l'aqueduc. À deux milles de là on laisse *La Motta* à gauche, et on traverse *Malepasso*, village absolument ruiné, soit par le tremblement de terre, soit par le mauvais air qui y règne presque toute l'année. Effectivement rien n'a plus l'air de la peste que ce village délabré, où il existe nombre de fabriques noires, de la couleur de la lave, des rues

tracées, et pas un toit ni un habitant : c'est là que vint finir la seconde branche de la lave de l'éruption de 1669. À quatre milles plus loin est *Paterno*, l'antique *Hybla major*, ruiné par les Sarrasins, qui y bâtirent un château sur un ancien cratère. Les Normands édifièrent de nouveau sur les fondations de ce château renversé. On aperçoit encore les deux espèces de fabrique. Ce château sert maintenant d'une vaste prison à quelques prisonniers, entre lesquels on nous lâcha par une petite porte, en nous recommandant de prendre garde à nos armes. Nous parcourûmes bien vite cette triste demeure. Les habitants, qui avoient d'abord bâti aux environs de cette tour, ont quitté cette situation incommode pour reprendre l'ancien site de la ville antique, qui, d'après les ruines éparses, occupoit un vaste terrain. L'abondance et la variété des eaux l'avaient apparemment rendue célèbre, et y avoient fait bâtir cette quantité de bains, dont on aperçoit encore les ruines si effacées qu'il ne nous fut pas possible d'en tirer un seul plan intéressant. Au couchant de la ville, on trouve, dans l'espace d'un demi-mille, trois sources d'eau de qualité différente : une d'eau douce très considérable, qui arrose et fructifie tout le vallon ; une d'eau salée, qui donne le sel marin par l'action du soleil sur la surface du terrain sur lequel elle se répand ; et une troisième d'eau ferrugineuse, de la source de laquelle il sort tant d'air qu'elle semble bouillir, quoiqu'elle soit froide. Cette dernière eau, qui étoit d'un grand usage pour les maladies de la peau, dépose une rouille très abondante sur le sable sur lequel elle coule, et sur les herbes qu'elle mouille. Les revêtements en marbre, dont on trouve encore des fragments dans les ruines de ces bains, attestent leur ancienne magnificence et l'usage qu'on en faisoit autrefois. Maintenant toutes ces eaux se mêlent, se perdent, et donnent le mauvais air à *Paterno*, dont la population est cependant encore de dix à douze mille âmes. Je trouvai, sur une des pierres du mur de l'église de Saint Thomas d'Aquin, cette inscription grecque, gravée sur la lave, qui seroit assez intéressante si elle eût été trouvée entière :

ΕΠΙ ΔΙΟΝΥΣΙΟΥ ΙΙ
ΔΙΛΟ ΚΡΑΤΗΣΚΟΙΙΙ
ΑΙΤΕΜΙΤΙΕΥ

Le reste est rompu. Ce fragment s'explique ainsi :

« Sub Dionysia fuit Policrates et sub Artemisio. »

Après avoir dîné à la taverne, nous partîmes pour *Aderno*. À dix milles plus loin le chemin se continue, en bordant la base de l'Etna, à travers la lave, dans un pays assez désert, planté d'oliviers. Nous traversâmes d'abord *gli Greci*, qui est un grand village à deux milles d'*Aderno*, l'antique *Hadranum*. Nous arrivâmes à cette dernière un moment avant la nuit. Avant d'entrer dans la ville, nous aperçûmes dans les champs, à droite du chemin, une ruine d'une fabrique médiocre, qui feroit presque douter de son antiquité, si dans ces cantons on n'en trouvait beaucoup de ce genre pour la construction. Il est à croire que c'est un tombeau. L'arrivée d'*Aderno* annonce une grande ville par la grandeur et la magnificence des fabriques, qui sont presque toutes églises ou couvents. Il y a un grand château bâti par les Normands, d'un style assez pittoresque. Nous couchâmes aux capucins, où un chanoine, aussi obligeant qu'instruit de l'histoire de son pays, vint nous proposer de nous faire voir le lendemain les antiquités éparses et perdues dans les campagnes des environs de la ville actuelle. Il nous mena d'abord au temple de Mars, hors de la ville ancienne et moderne. Ce temple, dédié dans le temps du christianisme à S. Jean, puis abandonné par superstition, est ruiné par le temps ; mais cependant pas assez pour qu'on n'en distingue très bien le plan, la construction, et même les décorations, qui étaient simples et d'un bon style. La fabrique étoit en lave, mêlée de *mattoni*, sans doute revêtue de stuc. On y voit devant la porte l'âtre d'un péristyle surmonté d'un fronton ; mais il n'existe point de débris de colonne. Près de là on trouve les ruines d'un grand tombeau carré, élevé sur des gradins, avec une voûte souterraine. Ce monument est si ruiné et si couvert de lierre, que ce n'est plus maintenant qu'une touffe de verdure. Nous allâmes de là chercher le temple fameux d'*Adrano* ; nous trouvâmes un fragment d'une grande construction, que l'on croit être la base de ce temple renversé par une lave. Effectivement cette ruine a été comblée et submergée par cette terrible matière qui a poussé et dérangé les assises d'une partie de ce qui en reste, quoique les pierres en fussent énormes et posées en retraite en sens opposé au courant de ce fluide.

Ce fut ce temple qui donna le nom à la ville bâtie par Denys dans la quatrième année de la 94^e olympiade, 400 ans avant J.-C. lorsqu'il eut

détruit les fortifications de Catane et donné son territoire aux Campaniens. Dans la suite elle servit de retraite aux Cataniens, qui y envoyaient leurs femmes et leurs enfants lorsque l'ennemi approchait de leurs murailles. Elle se flatte d'être cette prétendue Etna bâtie par Denys, et se fonde sur quelques médailles trouvées à *Aderno* avec cette dénomination. Elles étaient du nombre de celles qui furent frappées par les Campaniens, lorsque Denys leur donna Catane, en changeant son nom en celui d'Etna, qu'elle porta jusqu'au temps de Timoléon, qui y rétablit les véritables habitants, 339 ans avant Jésus-Christ, la deuxième année de la 110^e olympiade. Au-delà du temple, nous trouvâmes les murs de la ville. Ces murs antiques, bâtis à la manière grecque, sont revêtus de pierres énormes de lave posées à sec. L'épaisseur en est de huit pieds et demi. On en suit la trace presque sans interruption jusqu'aux murs opposés ; ce qui donne la grandeur de la ville antique, qui n'étoit pas considérable. Il coulait autrefois sous ces murs une petite rivière, qui, absorbée dans sa source par la grande lave qui entra dans la ville, en a formé apparemment cette foule de sources jaillissantes que l'on rencontre partout aux environs ; ce qui fertilise le territoire, très abondant en fruits, en mûriers, et en toute espèce de jardinage. La ville actuelle, malgré le grand nombre de monastères, a encore dix mille habitants. La principale église est d'un assez beau plan, avec des colonnes de lave qui sont d'un très bel effet.

On y a trouvé des vases étrusques et des monnoies. Mais le prince de Biscaris a tout épuisé. J'en trouvai une seule qu'on ne voulut ni me vendre ni me donner ; elle a voit sur une face un crabe, et au revers un aigle qui terrasse un lapin, avec cette légende grecque ΑΔΠΑΝΙΟΝ. Il y en a d'autres avec la tête d'Apollon, et au revers une lyre, avec la même légende. Nous partîmes d'*Aderno* à cinq heures, et descendîmes cinq milles. Nous arrivâmes enfin au pied de l'Etna, au fleuve *Regalbuto*, que l'on traverse sur un pont de plus de cinq cents pas, surmonté d'un aqueduc qui rassemble toutes les eaux d'*Aderno*, et va les porter d'une terrasse à une autre, en traversant le vallon à plus de cent vingt pieds au-dessus du niveau du fleuve. Cet aqueduc a vingt-neuf grandes arches et quarante-sept petites. Cette dépense royale est encore due à la magnificence du prince de Biscaris, qui, en donnant un pont au public, s'est créé un fief qui manquoit d'eau et restoit en friche ; au lieu que maintenant il est couvert des plus belles moissons et de

rivières abondantes. Nous laissâmes *Carcaci* à droite, et nous allâmes passer un autre fleuve qui va se joindre au *Regalbuto*, à peu de distance au-dessous du pont. C'est là que l'on cesse de fouler les laves, et que l'on commence à trouver d'autres pierres, et à gravir en sens opposé à l'Etna.

Nous montâmes perpendiculairement par le plus périlleux chemin pour arriver à *Centorbi*, l'ancienne *Centuripae*, ville dont Cicéron fait mention dans ses oraisons contre Verrès. Cette ville, posée sur cinq pointes de rocher, a pour plan la figure d'une étoile de mer. Jamais ville ne fut plus incommode à aborder et à habiter. Elle fut cependant très peuplée du temps des Romains ; mais de son ancienne splendeur elle ne conserve que quelques tristes ruines ; ses longs fauxbourgs terminés en pointe sont arides et dépeuplés ; elle est isolée, sans commerce, sans argent, et sans chemins. Notre arrivée y fit un grand événement. Nous allâmes descendre aux augustins réformés, grand couvent aussi dépeuplé que la ville. À peine étions-nous entrés dans la cour, que je fus entouré de toute la noblesse du pays, qui, peu accoutumée à un visage nouveau, et à entendre parler un autre langage que le sicilien, ne savoit pas quelle langue je parlois. On me demanda si j'étois Italien ; et quand nous eûmes dit que nous étions François, cela parut inouï : une question n'attendoit pas une autre. On étoit obligé d'entrer par détachement dans la cellule où l'on m'avoit logé, trop petite pour contenir le nombre des curieux, qui n'abandonnèrent le corridor qu'après avoir pris heure pour le lendemain. Je me dérobai à l'audience en sortant au point du jour. Nous descendîmes d'abord dans le vallon au couchant de la ville, où nous trouvâmes de très grandes ruines de thermes bâtis en beaux *mattoni*, et revêtus en marbre à la manière des Romains, absolument dans le style des fabriques de Baies. Il en reste cinq grands arcs faisant niches, que l'on reconnoît avoir été décorées de piédestaux et de figures. On trouve encore quelques restes du revêtement en marbre, avec l'arrachement des murs qui formoient les salles détruites par les eaux, qui ont formé un ravin et emporté la construction jusqu'à la fondation. Voilà tout ce que nous trouvâmes de vraiment considérable. Le reste consiste en quelques morceaux de fabrique de nulle conséquence, sans style et sans caractère. Un pan de mur avec des arcs-boutants soutenoit sans doute un chemin par lequel on pouvoit autrefois passer d'un angle de

la ville à un autre, sans être obligé, comme aujourd'hui, de repasser toujours au centre. Nous trouvâmes, dans une cave bien fabriquée en beaux *mattoni*, des niches à cuvette dans la partie latérale, construites en taille, dont nous ne pûmes jamais deviner l'usage. Il y a à l'orient une vieille ruine d'un mauvais château qu'on appelle le château de Conradin. Frédéric, son grand-père, dans le commencement du treizième siècle, avoit détruit Centorbi, en la démolissant jusqu'aux fondements ; apparemment qu'elle avoit été rebâtie avec ce château, puisqu'en 1268, après la défaite de Conradin, Conrad Capece ayant voulu se faire roi de Sicile, et se voyant abandonné des Siciliens, qui s'étoient déclarés pour Charles d'Anjou, se renferma dans ce château. Montfort, qui l'avoit forcé de se rendre, lui fit crever les yeux, le fit pendre ensuite, et de nouveau détruisit la ville. C'est peut-être à cause de cette histoire que cette ruine est appelée château de Conradin, par corruption et ressemblance avec le nom de Conrad.

Centorbi est la ville où il s'est trouvé le plus de monnoies d'or et d'argent, de pierres gravées de toute espèce, de vases, idoles, urnes cinéraires, etc. Une partie des richesses du *museum* du prince de Biscaris vient de Centorbi.

La population de cette ancienne grande ville est réduite maintenant à trois mille êtres assez pauvres. Le territoire, planté en grande partie en vignes, produit d'assez mauvais vin ; et il y a des rochers mous d'un grès mal formé, mêlé de tuf marin jusqu'au-dessus de la montagne. J'ai vu, dans une des places de la ville, le sol formé de concrétions marines, mêlées de coquillages. En creusant, on trouve sous la terre végétale le tuf avec les concrétions, ensuite le grès dont je viens de parler, plus bas des scories et des laves, et puis de nouveau le grès ; et si l'on creusoit encore plus avant, on retrouverait sans doute la lave qui forme la base de la montagne. Quel bouleversement dans le globe annonce cet ordre de matières ! Quelle antiquité il donne au volcan qui a produit cette lave, qui a pu être recouverte de concrétions marines à six cents pieds au-dessus du niveau actuel de la mer !

Nous descendîmes de Centorbi par un chemin aussi périlleux que celui par lequel nous étions montés. Nous traversâmes un vaste pays déjà jauni par le soleil, sans arbres, et où les montagnes, dont on

apperçoit au loin les cimes multipliées, ressemblent aux vagues de la mer agitée. À neuf milles nous trouvâmes le superbe village de *Regalbuto*, posé sur une colline, et qui a l'air aussi opulent qu'il présente un coup d'œil pittoresque. Ici la campagne change et devient feuillée, couverte et abondante en toutes sortes de productions jusqu'à *S. Filippo d'Argiro*, autrefois *Agyre*, patrie du célèbre historien Diodore de Sicile. Cette ville est bâtie sur une pointe de rocher en pain de sucre ; elle domine son territoire, qui, selon l'histoire, le disputait à celui de Syracuse pour l'étendue et la richesse. Nous y arrivâmes si tard que les rochers nous parurent des maisons. Une illumination que l'on faisoit pour la fête de saint Pierre nous fit prendre toutes les habitations pour des palais; de sorte qu'elle se présenta à nous dans son ancienne splendeur, telle que Diodore nous apprend qu'elle étoit lorsque Timoléon, après avoir chassé tous les tyrans de la Sicile, en augmenta la population. Devenue riche par son commerce, les habitants qui vinrent l'occuper l'embellirent de monuments superbes : on y construisit un théâtre presque aussi considérable que celui de Syracuse, et on y éleva de magnifiques tombeaux en forme de pyramides. Cependant, dans cette superbe ville, qui, au moment que nous y arrivâmes, retentissoit de toutes parts de feux d'artifice et de pétards en l'honneur du S. Sacrement, nous aurions couché dans la rue, sans la charité des franciscains, notre quotidienne ressource. La nuit acheva d'emporter l'illusion, et le lendemain nos chétifs franciscains nous parurent presque les plus huppés de la ville.

Nous gravâmes à travers des maisons, car on ne peut pas appeler rues les sentiers tortueux et escarpés qui en tiennent lieu, et par lesquels nous montâmes jusqu'au-dessus de la montagne, où il ne reste que les grands murs d'un château bâti par les Sarrasins. Nous cherchâmes le temple d'Hercule, et le lac qu'il fit creuser par Iolas, son gendre. On nous montra le lieu où il existoit : c'est un emplacement bas entre les franciscains et la ville, qui porte encore aujourd'hui le nom de *Lago d'Ercole*. L'histoire rapporte que les anciens Agyriens se coupèrent les cheveux pour les sacrifier à Hercule, en reconnoissance de l'eau dont manquoit Agyre, et que ce héros leur donna au moyen de ce lac. Soit par tradition, soit pour leur plus grande commodité, les Agyriens modernes se coupent les cheveux presque ras, et n'en conservent que deux houppes aux tempes. Il seroit étrange qu'ils eussent conservé cet usage depuis près de trois mille ans qu'ils en

firent le sacrifice, consigné dans le revers des médailles du temps, qui ont pour empreinte un génie qui coupe les cheveux d'un Agyrien, et de l'autre côté la tête d'Hercule.

Au reste, si la surface est si dépouillée, l'abondance et la richesse de l'ancienne Agyre se trouvent encore dans le sein de son territoire, qui abonderoit en tout s'il étoit cultivé, et qui enrichiroit encore ses habitants s'ils avoient des débouchés pour débiter leurs productions. Outre celles que la Sicile offre ailleurs, le territoire de cette ville en a qui lui sont propres, telles que le safran, qui y vient sauvage, et qui, cultivé, y est de première qualité et du plus haut prix. Il y existe aussi une terre glaise qui est si onctueuse, que le peuple s'en sert en guise de savon ; elle en fait l'effet et dégraisse parfaitement. La terre fouillée n'y seroit pas plus ingrate en antiquités : les paysans, en la travaillant, y trouvent nombre de camées et de pierres gravées. Je fis connaissance avec *D. Pietro Minco*, prévôt de la collégiale, qui en a fait une collection, dans laquelle il y en a de la première beauté ; entre autres une sardoine gravée en creux, représentant un faune jouant avec une chèvre, travaillée d'un style et d'un fini aussi beau que tout ce que j'ai jamais vu de plus parfait en ce genre. Il a aussi des vases grecs trouvés dans des sépultures à l'ancienne manière des Grecs, où les corps étoient ensevelis et non brûlés. Il me donna d'une essence congelée par le temps, et ressemblant à du savon, résidu peut-être de l'huile naturelle que l'on mettoit dans de petits vases à côté des corps ; des amandes trouvées de même, et conservées avec la consistance du charbon, ainsi que celles de Pompéïa. Ce docte chanoine, le seul peut-être à Agyre qui se soit avisé de savoir quelque chose, me fit voir sa bibliothèque, à laquelle il avoit ajouté pour cinquante mille francs des meilleurs livres de toutes les langues. Il eut la bonté de me promettre quelques notes sur son pays, et de faire des fouilles pour les rendre intéressantes. Il m'envoya une bouteille de vin grec, qu'il me dit avoir fait de son crû d'après une méthode donnée par Hésiode. Ce vin étoit très bon, quoique très vif encore, et ne ressembloit en rien au vin du pays ; tant il est vrai que la méthode fait beaucoup à la qualité du vin, ce qui pourroit servir de leçon aux Italiens.

Avant de quitter Agyre, je retournai encore sur l'emplacement du lac : j'observai le terrain avec une nouvelle attention, et je trouvai quelques

arrachements de murs, à l'arrasement des fondations, bâtis en grandes pierres de taille. Je découvris sous la poussière un espace plan et quelques vestiges de mosaïque ; ce qui annonçoit un grand édifice. Près de là, je fus conduit chez un vieux abbé qui, en fouillant son jardin, avoit trouvé un piédestal avec cette inscription grecque, ΔΙΟΔΩΩΟΣ ΠΟΛΛΙΠΝΙΟΥ, et plusieurs tombeaux avec des vases de terre, et des corps entiers : ce qui indiquerait que ce lieu étoit hors de la ville, que ces vestiges que je venois de trouver pouvoient être un temple, et que ce temple, vu sa situation proche le lac d'Hercule, pouvoit être celui que les habitants *d'Agyrium* avoient élevé à ce héros. Au reste tout cela n'est que conjectures, élevées sur des bases bien détruites ; mais d'antiquités de trois mille ans il faut tirer ce que l'on peut. On me montra des maisons bâties sur les fondations des anciens murs, et la forme que ces murs donnoient à la ville, qui se trouvoit enfermée et bornée à la base de l'escarpement de la montagne, et par conséquent toujours bâtie d'une manière incommode. Ce furent les Sicanien, venus d'Espagne en Sicile, qui fondèrent *Agyrium*. Tourmentés dans leurs possessions par les Lestrigons et les Cyclopes, peuples gigantesques et farouches, ils furent obligés d'abandonner les riches plaines de Lentini, et de se retrancher sur des positions difficiles, ce qui leur fit sans doute choisir celle d'Argyre : et voilà comme la faiblesse, dans différents siècles, a porté presque toutes les villes sur le sommet des montagnes, où le seul approvisionnement est déjà une fatigue, un emploi de temps, d'hommes, d'animaux, et un des principes de la négligence et de la misère qui rend l'intérieur d'une partie des villes de l'Italie si sale et si négligé. Tous les châteaux des Sarrasins, que l'on voit de même perchés sur des pointes escarpées, ont eu le même principe dans leur fondation. Ce torrent de barbares qui ravageait l'Europe ne pouvoit l'occuper : toujours en état de guerre, ils furent obligés de bâtir à la hâte des forteresses ; et ne pouvant y laisser de grosses garnisons, ils placèrent leurs châteaux de manière que peu d'hommes pussent les garder, et qu'ils pussent commander au pays, qu'ils ne pouvoient défendre que par la crainte des descentes et l'effroi des sorties imprévues.

Dans l'examen que nous fîmes des églises, nous ne trouvâmes qu'un tableau dans la cathédrale, que nous jugeâmes du Perugin pour le

précieux du faire et le caractère des têtes, mais d'une touche plus facile et plus large que ce peintre n'avoit coutume de faire.

Nous partîmes à quatre heures après midi, et nous nous rendîmes, par un beau pays et un assez beau chemin, à *Leonforte*, à dix milles *d'Argiro*. *Leonforte* est un des plus grands et des plus beaux bourgs de la Sicile, bâti sur une colline, au fond de laquelle il y a une abondance de productions qui décore et enrichit ce canton. Nous logeâmes à la capucinière, aussi peuplée que le bourg. Il faut voir dans l'église de ce couvent un superbe tableau de Morealese. Ce peintre, peu connu hors de la Sicile, peut être mis à côté des plus grands peintres de l'Italie par la fierté du dessin, le large du pinceau, la force de l'expression, la pureté des détails, et le grand des draperies. Il seroit peut-être préférable à l'Espagnolet, à la manière duquel il ressemblerait le plus s'il avoit eu le coloris de ce dernier.

La population de *Leonforte*, quoique bâti seulement dans le dernier siècle, est déjà de douze mille âmes. La beauté de son territoire me sembloit un avant-goût des délicieuses campagnes que j'allois trouver aux approches d'Enna, et me fit hâter mon départ.

CASTRO GIOVANI, OU ENNA

Nous nous *mêmes* en route au jour. Après six milles de chemin nous commençâmes à monter, et montâmes encore six autres milles pour atteindre à la hauteur de *Castro Giovani*, l'antique Enna, la plus ancienne ville connue de la Sicile, la capitale du royaume de Cérès, cette reine mise si justement au rang des immortels pour avoir donné aux hommes l'art du labourage ; ville dont l'origine se perd dans la nuit des siècles, célèbre dans l'histoire des temps héroïques, dont les campagnes, nous dit cette histoire, étoient si délicieuses, que Diane et Minerve venoient chaque année les habiter pendant six mois. Des eaux abondantes formaient des lacs tranquilles, dont les bords rafraîchis étoient toujours émaillés des fleurs délicates des prairies, où Pluton vint ravir Proserpine au milieu des nymphes occupées à former

des guirlandes. Ce pays, que les descriptions des poètes ont rendu magique pour l'imagination, me parut si triste, que je crus d'abord que la partie délicieuse étoit celle que la ville me cachoit. *Castro Giovani* est élevé sur une plate-forme escarpée : des maisons posées sur des rochers creusés en forme de grotte, d'où on a tiré les matériaux pour l'édifice, et qui lui succèdent lorsque le temps l'a détruit, offrent un aspect hideux en dehors ; en dedans ce ne sont que rues dépeuplées, de tristes et pauvres habitants, et quelques maisons désertes. J'étais recommandé à un abbé, qui nous logea dans le couvent des ci-devant jésuites. J'espérais trouver les antiquités que l'on m'avoit annoncées, et que l'on me certifiait sur le lieu même. On me parloit du palais de Cérès, de son temple : je brûlois de voir ces constructions, et de prendre une idée de l'architecture de ce temps. Nous courûmes donc au château, et nous trouvâmes de grands vieux murs à créneaux, de hautes tours quarrées, des portes cintrées, en un mot un château des Normands, ou tout au plus des Sarrasins ; château au reste qu'ils ont très bien placé, puisqu'étant au centre de l'isle, et dans une situation très élevée, il en découvre et commande une grande partie. La guerre des esclaves, où un tas de bandits sans armes tint longtemps contre les armées romaines, atteste l'avantage de la situation de ce château, qui est très grand et très bien bâti. Pour profiter doublement de cette situation, et défendre l'approche de ses murailles, on a taillé dans le rocher, au pied de ces mêmes murailles, les pierres dont on s'est servi pour le bâtir ; ce qui a fait de nouvelles fortifications, en isolant, pour ainsi dire, et coupant à pic le rocher sur lequel il est posé. Ce château étoit attaché à un second rocher par un mur détruit, que l'on nous assurait être antique, mais qui est du même temps et de la même fabrique que l'enceinte de la fortification. Il est vrai que s'il n'y a pas de temple sur ce second rocher, il n'y a jamais eu de place qui en appelât mieux un ; qu'il y est tracé par le plan du rocher même ; et l'oeil du dessinateur l'y voit quoiqu'il n'y existe pas. Mais comme nous cherchions la vérité, nous fûmes obligés de regretter de ne l'y avoir pas trouvé. Nous revînmes tristement, en convenant cependant qu'il étoit bien difficile qu'une fabrique quelconque pût résister au temps qui s'est écoulé depuis la fille de Saturne jusqu'à nous : mais, comme M. Guillaume de *l'Avocat Patelin*, au moins, disions-nous, nous trouverons ce lac, cette grotte de Pluton, cette prairie délicieuse ; les monuments se ruinent, mais la nature est plus constante dans ses

formes et dans ses productions. On nous assuroit la grotte, on nous garantissait le lac.

Nous partîmes pleins d'espoir de dessiner d'après nature un sujet si souvent fait d'imagination. Nous descendîmes l'espace de trois milles, sans voir changer la nature. Je commençois à trouver que Proserpine étoit allée se faire enlever trop loin pour ne la pas soupçonner d'avoir été du complot. Nous vîmes d'abord une grande et fastidieuse vallée. Nous entrâmes ensuite dans une autre plus petite, où nous ne trouvâmes pour toute fontaine que quelques petits ruisseaux bourbeux, et enfin le lac encore nommé le lac de Proserpine, qui est un grand marais de quatre milles de tour, sans bocages, sans prairies, sans ombre, sans rives fleuries, sans plage à poser le pied d'une nymphe, mais ayant des bords tristes et arides, des joncs marécageux, des crapauds énormes, un air empesté qui en rend les approches dangereuses, et le repos mortel ; pour toute grotte, de petits trous quarrés de huit à dix pieds de profondeur, excavations faites pour tirer des pierres à bâtir quelques casins des environs. Nous fûmes désolés en voyant que l'imagination des poètes avoit tout fait, et que la nature ne se prêtoit à rien. Nous rentrâmes fort contristés de nos recherches, et il ne me restoit plus qu'un petit dédommagement à espérer. On m'avoit promis des médailles et des vases grecs ; j'allai chez celui que j'en croyois l'heureux possesseur : mais il ne me montra qu'une monnoie espagnole de Philippe II, et un vieux plat sur lequel il y avoit un écusson d'armes peint en émail. Je m'émerveillais des connaissances des habitants d'Enna. Dans la conversation notre antiquaire nous parla de la poudre à canon dont on faisoit usage avant l'incarnation ; et un moment après, se rapprochant des temps modernes, il me demanda malignement si Louis XIV aimoit encore les femmes depuis ce coup de couteau qu'il avoit reçu. J'essayai s'il seroit plus heureux en réponses qu'en questions. Je lui demandai le principe de la dépopulation de *Castro Giovani*, qui, dans le meilleur air possible, dans l'espace d'un siècle, selon son calcul, avoit été réduit de soixante à douze mille habitants ; il me répondit que c'étoit le découragement. De tels raisonnements, le bruit du branle de toutes les cloches, et d'un feu roulant et perpétuel de six ou sept cents boîtes que l'on tiroit ce jour-là, et que l'on rechargeait à mesure qu'elles étoient

tirées, nous chassèrent bientôt de cette Enna jadis si délicieuse, et qui n'est plus absolument que *Castro Giovani*⁶.

TERMINI

Nous descendîmes par un chemin qui est plutôt un précipice qu'une route, du côté de *Calatascibetta*, bourg bâti sur une autre pointe de rocher, très voisine de celle de *Castro Giovani*, mais dont la descente et la montée obligent à faire trois milles de chemin. *Calatascibetta* me parut très pauvre et très triste. Après avoir passé son territoire, nous entrâmes dans un désert inculte, où est une montagne de très beau talc blanc ; ensuite nous traversâmes un ruisseau d'une eau saumâtre; puis nous trouvâmes un petit lac d'une eau noire et salée, ensuite une montagne entière de sel gemme que l'on exploite à découvert, comme une carrière de pierre. Le jeu de la mine partage en quartiers les lits de sel, séparés d'une glaise fine et détrempee. Le sel a la blancheur du marbre de Paros. Nous en choisîmes des morceaux qui avoient la transparence du crystal brut. On en trouve aussi des parties qui ont une teinte de violet, comme la prime d'améthyste. La ferme de cette mine royale doit rapporter peu de chose ; nous n'y trouvâmes pas de gardes, et la charge de quarante-cinq livres se vend dix-huit sous. Lorsqu'il est pilé, il est d'une blancheur éblouissante, mais d'une âcreté un peu corrosive. Il y a, à côté de cette carrière, des sources qui déposent une efflorescence qui ressemble à la neige. Je ne sais si c'est le voisinage et l'exhalaison de ces terres salées, ou la hauteur du terrain, qui rafraîchissait l'air, ou les deux raisons ensemble ; mais je me trouvais dans un nouveau climat, non seulement pour l'impression du moment,

⁶ On m'assura cependant qu'il y existoit un moine instruit; mais il étoit assez malade pour ne pouvoir recevoir personne. Je lui fis demander l'étymologie du second nom de la ville, et comment il avoit succédé au premier. Il me répondit que *banni* ou *janni*, en langue arabe, vouloir dire fontaine; que l'abondance des fontaines de la ville avoit apparemment fait dire *Castrum banni*, ou ville des fontaines, et que, par corruption de langage, on avoit dit *Castro Giovani*. Cette étymologie est d'autant plus vraisemblable, que, *Castro Giovani* étant au point de centre le plus élevé de la Sicile (après l'Etna qui en est très éloigné), il est presque miraculeux d'y trouver cette abondance d'eau qui sort du rocher de toutes parts, et même de la partie la plus élevée. Je fis dire au moine combien j'avois regretté de n'avoir pu le voir, et il me fit assurer qu'il m'enverroit à Catane tout ce qu'il avoit de notes sur son pays.

mais pour les productions, qui y étoient retardées d'un mois. Le bled y étoit vert encore, tandis qu'il étoit recueilli depuis longtemps partout ailleurs. À quelques milles de là nous arrivâmes à *Alimena*, après avoir fait dix-huit milles dans cette journée. *Alimena* est un gros village fort bien bâti, et presque tout neuf. Nous allâmes, comme de coutume, coucher à la capucinière, qui est très belle. Le cloître, sans être riche, est d'un style tout à fait agréable. Ce pays manque si absolument de bois, qu'on est obligé d'y chauffer le four avec de la paille. Nous en partîmes avant le jour ; et bien que nous fussions au 2 de juillet et au trente-huitième degré de latitude, nous y eûmes assez froid pour nous en plaindre. Nous entrâmes de nouveau dans les déserts les plus tristes, où l'histoire naturelle et l'étude des richesses intérieures de ce sol pourraient dédommager de la monotonie de sa superficie, qui n'est couverte que de chardons et de gazons sauvages. Je crus y apercevoir une grande variété dans la nature des terres et le principe de plusieurs minéraux et de différents marbres. Nous fîmes dix-huit milles sans trouver une maison ni un paysage supportable jusqu'à *Calatavuturo*, où le pays devient aussi grand et aussi sublime qu'il avoit été maussade jusques là. Montagnes escarpées, rochers suspendus, aperçus de mer, grands vallons, vieux châteaux bâtis comme dans les contes des fées ; tout y est grand, tout y est mystérieux et magnifique : on ne compose pas mieux. Il semble que Salvator Rose ait arrangé tout cela, ou qu'il y soit venu peindre ses tableaux.

Calatavuturo n'a pour lui que ses dehors imposants, car du reste c'est un pauvre village. Nous en sortîmes pour faire les dix-huit milles qui nous restaient pour arriver à *Termini*, et achever la traversée des monts *Nebrodes*. Après avoir circulé dans des vallées difficiles, les montagnes s'écartent, la vallée s'aplatit et s'élargit, et amène jusqu'à la mer par une pente imperceptible : un petit fleuve circule dans cette plaine, et, en la partageant, s'avance tout doucement vers la mer, en se répandant sur la plus belle plage. Jamais il n'y eut de plus belle situation pour y bâtir une ville. J'y désirois Himère, que je n'y cherchai point cette fois, trompé par la carte de M. d'Anville, qui place cette ville au-delà de *Termini*, du côté de Palerme.

A peine eûmes-nous tourné le mont Termini, que le climat et la nature changèrent tout à la fois. C'est ici véritablement le lieu chéri des nymphes, le séjour des divinités des fontaines, qui y sont aussi abondantes que brillantes ; elles sortent de tous côtés ; il semble que chaque roche couvre une source. Le soleil et l'eau tapissent la terre d'une parure aussi riche que belle. A trois milles de là, Termini s'avance en demi-cercle dans la mer. Nous logeâmes dans une auberge, car on trouve une auberge à Termini. Notre première sortie fut pour aller voir les bains fameux que les nymphes, en faveur de Minerve, firent sortir du rocher pour baigner et délasser Hercule. Nous n'y trouvâmes ni nymphes, ni Hercule, mais de pauvres paralytiques, auxquels on donnoit des douches avec de l'eau brûlante d'une source très abondante. Il seroit bien difficile d'assigner l'antiquité de ce qui reste des bains de Termini. Le genre de la fabrique n'est pas assez parfait pour que l'on puisse penser que ce soit un ouvrage des Romains, et moins encore des Grecs. Sans être absolument d'un mauvais genre, ils sont sans aucune espèce de magnificence. Le plan de ce qui subsiste est une galerie voûtée en demi-cercle, dont la partie du fond est la source où l'on a fait une étuve. C'est de dessous le pavé de cette étuve que sort la vapeur de l'eau chaude, qui s'écoule de droite et de gauche dans les deux galeries. Il est à croire qu'autrefois cette galerie faisoit le cercle entier, que l'eau venoit se réunir au milieu dans un bassin où elle n'étoit plus qu'une eau tiède.

Nous allâmes de là à la principale église, qui n'est pas encore achevée. Cette église se bâtit sur les débris d'un palais antique : on assure que c'étoit le palais de *Stenius*, proconsul. On voit attaché au mur de l'hôtel de ville un fragment de figure consulaire, que l'on dit être celle de ce magistrat. On a défiguré ce morceau, en y ajoutant une mauvaise tête et de plus mauvaises mains. On trouve dans le même hôtel un buste de femme aussi antique, aussi tronqué, et d'un très beau travail, trouvé aussi dans la même fouille. On en a fait la femme de *Stenius*, quoique rien n'annonce que cette figure soit un portrait. On voit encore sous le portail de l'hôtel de ville beaucoup de fragments d'inscriptions de différents temps des Romains, des Sarrasins, des Arabes, et des empereurs grecs. L'on a incrusté ces fragments au hasard dans le mur, avec une tablette de marbre, sur laquelle on a sculpté l'empreinte des médailles de l'ancienne Himère. La première

représente un coq avec cette inscription, HIMEPION ; et au revers une peau assez mal prononcée, que l'on peut croire être celle d'un lion : la seconde, un coq avec cette inscription, HIMERA ; et au revers un crabe : la troisième, un coq ; et au revers une poule : la quatrième, une tête d'Hercule coiffée de la peau de lion ; au revers les trois Grâces avec cette inscription, OCPMITAN : une cinquième, un triomphe à deux chevaux, avec cette inscription, HIMEPATON ; au revers une femme qui offre un sacrifice : la sixième et dernière, une tête d'Hercule avec la peau de lion ; au revers une figure de femme tenant une corne d'abondance, avec cette inscription verticale,

OOP
TAN

On a aussi attaché à la façade du même édifice deux autels ou piédestaux. Sur celui à droite est cette inscription en grands caractères :

DIVO
COMMODO
AVG
D D
P P.

et de l'autre côté est l'autel tronqué, avec cette inscription :

ANTIAE MFCLEO
PATRAE SACERDO
EX VOLUNTATE POT
DD IMPENSAPUT
REMISSA CUJUS
DICATIONE PIE
SINGUL DECUE
ONUM FILIS
DECURIONI
OVINI DEN
DATI SUNT.

Nous trouvâmes, dans le cloître du couvent de S. Dominique, le pied tronqué d'une statue colossale, avec un brodequin brodé. Ce genre de brodequin n'étant pas de costume antique, je le crois du temps des empereurs grecs, où le fini recherché avoit succédé aux grandes formes.

On nous indiqua la maison d'un vieil abbé nommé *Lao Scossa*, qui, en creusant les fondations d'une maison, a trouvé celles d'un temple que l'on a baptisé d'Hercule, à cause d'une massue en marbre déterrée avec des chapiteaux et des troncs de colonnes cannelées.

On croit que la ville de Terrini fut bâtie par les Carthaginois après qu'ils eurent détruit Himera, et qu'elle devint un de leurs ports dans la Sicile. Quelques habitants nous ayant confirmé que nous avions passé sur le territoire d'Himère, et que cette ville étoit où nous l'avions soupçonnée, nous y retournâmes aussitôt, et nous y retrouvâmes effectivement très distinctement le local décrit par l'histoire, la plage où Amilcar fit tirer à terre ses vaisseaux de ligne, la place du camp des troupes de terre, posées en face des murailles de la ville, et s'étendant sur la colline qui la dominait. Je courus à pied et à cheval toute la plaine, et je ne reconnus l'emplacement d'Himère qu'à quelques fragments de *mattoni* épars sur la superficie de la terre, qui maintenant est labourée, et produit du bled et du riz en abondance. La seule fabrique que je trouvai sur le territoire, et qui semble avoir échappé à la rage et à la vengeance carthaginoise, consiste en quelques voûtes rompues, des arrachements de gros murs qui appartenaient à un édifice très considérable, adossé contre la montagne, dont l'éboulement a conservé quelques parties en écrasant le reste et couvrant le tout. L'épaisseur des murs, la forme des voûtes, et surtout un surenduit de stalactite que l'on voit en quelques parties, peuvent faire croire que ces fragments sont les restes de bains ou d'une conserve d'eau qui la recevoit de la montagne et la distribuait dans la ville. Au reste cette fabrique, construite de toutes sortes de matériaux, n'a aucun des caractères des édifices grecs.

L'histoire nous dit qu'Amilcar, à la tête de trois cents mille hommes, avoit débarqué à Panorme, aujourd'hui Palerme ; qu'ayant amené ses troupes devant Himère, il tira ses vaisseaux à terre, les environna d'un fossé revêtu d'une palissade qu'il avoit confiée à la garde des

Phéniciens, et avoit posé son camp sur la colline ; que Gelon, chef des Syracusains, à la sollicitation de Théron son beau-père, roi d'Agrigente, étoit venu au secours d'Himère; qu'ayant intercepté les couriers qui annonçaient à Amilcar l'arrivée de la cavalerie que ce général attendait des Selinontins, il y envoya la sienne à la place, avec ordre d'assassiner Amilcar trompé, et de mettre le feu aux vaisseaux, dont cette ruse leur ouvroit l'enceinte.

Ce projet eut tout le succès que Gelon en attendait ; cent cinquante mille Carthaginois furent massacrés, et le reste fut pris. L'histoire fournit peu de batailles aussi considérables et gagnées aussi complètement, et la nature peu de site aussi magnifique pour en faire le tableau. On pourrait aussi y représenter la vengeance d'Annibal, petit-fils d'Amilcar, qui, soixante et dix ans ensuite, après avoir détruit Himère jusqu'aux fondations, fit amener six mille prisonniers qui avoient échappé au carnage, et les immola aux mânes de son grand-père, au lieu même où il avoit été tué. Nous quittâmes le territoire d'Himère, patrie de Stésichore, l'inventeur de la poésie bucolique, et le lieu où, pour la première fois, on avoit représenté la comédie ennoblie par le célèbre Épicharme.

VOYAGE À PALERME

Nous partîmes de Termini au soleil levant, et cheminâmes, par la plus agréable route du monde, jusqu'à *la Bagaria*, village à quatorze milles de Termini. Les seigneurs palermitains ont cherché à vaincre la nature aride du terroir de *la Bagaria*, et, par de grandes dépenses en édifices et en jardins, en ont fait un lieu plus magnifique qu'agréable. Il faut cependant en excepter la maison et le jardin du prince *Volguenera*, dont l'aspect est très intéressant, et qui seroit un lieu délicieux si les détails eussent été traités avec le même goût que l'ensemble. C'est vis-à-vis de cette jolie *villa* que se trouve celle du prince *Palagonia*, que sa passion pour les monstruosité a rendu malheureusement célèbre. Effectivement rien n'est plus extravagant que la manière dont il a surchargé de figures monstrueuses les murs,

les avenues, les façades, les intérieurs, et jusqu'à la chapelle de sa maison, sans goût dans sa manière ; il semble qu'il ait voulu se ruiner à amasser et à entasser dans cette habitation toutes les ordures les plus abominables. On croit entrer dans le palais de Coaculix, et on n'en emporte en sortant qu'un sentiment de pitié pour la personne du maître, qui cependant, dit-on, est un homme fort estimable. Heureusement que la confusion des objets les fait oublier à mesure qu'on les voit, et qu'on ne conserve qu'une idée vague de cet amas fait sans motif, et aussi difficile à décrire que désagréable à revoir en dessin comme en réalité.

Abandonnant au plus vite cette collection dégoûtante, nous partîmes pour Palerme, qui est à huit milles de là, et où on arrive par une large route sablée comme un jardin.

PALERME

La ville de Palerme ne se présente pas de ce côté avec tous ses avantages. Bâtie sur un terrain qui n'a de mouvement que celui de s'affaisser dans son centre, les édifices, à la vue extérieure, s'y détruisent les uns par les autres ; et son territoire, qui n'est qu'une plate-forme d'un niveau presque parfait, dispaeroit absolument par l'effet des montagnes à pic qui le bordent, et qui semblent toucher aux murailles de la ville.

Entièrement différente de ce qu'elle fut autrefois, on ne trouve plus de l'antique Panorme que la place, qui est la même, séparée d'abord en trois parties. Celle du milieu, la plus ancienne, fut appelée par les Grecs Panorme, *totus Portus*, port de toutes les nations. Elle formoit une presqu'isle faite d'un côté par la mer, qui s'avance fort avant dans les terres par un canal allant de l'orient au couchant, et qui baigne les murs de la ville. Au nord la rivière *d'Orethe* coule dans la même direction, et la borde au midi. Au-delà de la rivière on avoit bâti un fauxbourg appelé *Neapolis*, ou nouvelle ville. Ce fut cette partie que les Romains entourèrent de palissades, lorsque, dans la première

guerre punique, ils la prirent sur les Carthaginois (l'an de Rome 500). Dès qu'ils se furent emparés d'une tour qui fermoit l'entrée du port de la vieille ville, Panorme se rendit à discrétion. De l'autre côté de la vieille ville étoit un autre quartier, dont il existe et dont on voit encore les fondations, sur lesquelles sont bâties les murailles modernes. Par cette disposition la ville antique avoit un port intérieur, qui, par le canal et le lit de la rivière, recevoit les vaisseaux de ce temps jusques dans son centre, et presque tout à l'entour des murailles de la vieille ville. Le temps, les tremblements de terre, et les éboulements, ont commencé à combler ces deux canaux, qui seroient devenus inutiles par les nouvelles constructions de nos bâtimens. La rivière a changé de cours, s'est éloignée de la ville, et on a achevé de combler son lit, ainsi que le canal qui lui étoit parallèle, pour y construire des bâtimens, qui, plus bas que les autres, laissent distinguer encore, par la sinuosité des rues qui les traversent, l'ancien sol d'avec le nouveau ; il n'est resté de l'ancien port qu'une petite baie à tenir des barques siciliennes et quelques vaisseaux, que l'on n'oseroit y laisser en hiver à cause des vents du nord, qui les amèneroient à terre. Cette baie, ainsi que Palerme, se trouve au fond d'un grand golfe, formé au levant par le cap *Zofarano* et la montagne de *Catalfano*, et au couchant par le mont *Ereta*, aujourd'hui le mont *Pellegrino*. C'est sous ce mont que l'on a jetté un môle qui donne à Palerme un abri sûr à des vaisseaux de toutes grandeurs. Le territoire de la ville, qui se trouve derrière, ne laisse pas d'être considérable, très abondant par la nature du terrain, et fertilisé encore par une grande quantité de sources qui y font croître merveilleusement des arbres qui y donnent de l'ombre et de la fraîcheur. De tout temps ce pays fut planté d'arbres. Tite Live rapporte que les Romains firent d'autant plus facilement la palissade dont ils entourèrent le quartier de *Neapolis*, que le pays étoit couvert de bois. Aujourd'hui il l'est de jardins et de *villa*, qui sont d'autant plus délicieux qu'ils contrastent très agréablement avec les fonds majestueux de la mer, ou les montagnes escarpées et arides qui les avoisinent.

Plus on voit Palerme, plus il s'embellit par les détails ; de belles rues, de grandes et belles places, des fontaines publiques, et des fontaines particulières jusqu'au quatrième étage de chaque maison ; des églises superbes et des promenades charmantes, un bon air ; une

grande population, et cependant une propreté qu'on ne trouve dans aucune autre ville du royaume ; un commerce assez considérable, quoiqu'il ne soit pas au douzième de ce qu'il pourrait être ; une grande quantité de maisons nobles, riches, fastueuses ; un climat chaud, des passions vives, des femmes agréables, et des mœurs de Sybarites. On peut juger si avec tout cela le séjour en doit être préféré à celui des autres villes du royaume. Nous y arrivâmes le 2 juillet, dix jours avant la fameuse fête de sainte Rosalie, ancienne citoyenne de Palerme, que l'on s'est avisé d'aller déterrer dans une grotte du mont *Pellegrino*, au milieu des sépultures et des ossements gigantesques des Sarrasins enterrés dans le même lieu. On l'a apportée heureusement à Palerme, où elle ne cesse de faire annuellement et journallement nombre de miracles ; et le plus grand sans doute est de mettre en mouvement cinq jours de l'année un des plus graves peuples de l'Europe.

Nous visitâmes d'abord la mère église, *la matrice* ; car c'est ainsi qu'on nomme les cathédrales en Italie. L'extérieur de celle-ci est un des beaux monuments qui nous restent du douzième siècle, pour le style en ce genre et le fini des détails, qui sont à l'infini. Elle est parfaitement conservée, et donne à la place un air asiatique que je n'ai trouvé nulle part, sinon à celle de Bruxelles. Elle fut bâtie par Gauthier, archevêque de Palerme, sous le règne de Guillaume II. L'intérieur ne répond pas à l'extérieur : quoique le plan en soit assez beau, la décoration en est d'un mixte qui ne fait aucun plaisir ; chaque pilier, composé de quatre colonnes courtes et accouplées, porte un arc gigantesque, surmonté d'un grand attique, terminé par une charpente. Mais au reste cet intérieur, qui menace ruine, va être refait sans y gagner beaucoup : l'emploi des mêmes colonnes, qui a peut-être déjà gâté la première ordonnance, gâtera encore la seconde. Elles sont trop courtes pour entrer dans la principale décoration d'un grand édifice, et gêneront toujours tous les projets. Cependant, comme elles sont de granit, et d'un grand prix dans l'imagination des Palermitains, ils en veulent voir l'emploi, et viennent d'adopter pour la reconstruction un projet où elles feront le même tort qu'elles ont déjà fait dans la première fabrique. C'est à droite du chœur que sont les tombeaux de quatre empereurs : ils sont d'une rare beauté par la matière et presque par le style, ce qui souvent les a fait croire antiques. Ils sont tous quatre de porphyre rouge, et trois sont faits chacun d'un même bloc,

d'une forme qui tient à celle du fameux tombeau d'Agrippa qui étoit à la Rotonde, et qui est maintenant à saint Jean de Latran à Rome. La grandeur et la beauté de ces morceaux de porphyre ont fait croire que ces princes avoient délogé quelques héros romains, ainsi que le pape Corsini délogea Agrippa. Mais qui empêcherait que dans les onzième et douzième siècles, où le faste des sépultures étoit revenu en usage, ces princes n'eussent rapporté des croisades, ou fait revenir par les flottes qu'ils y envoyèrent, ces blocs taillés en orient, et que la ressemblance de la matière ne les eût déterminés à faire d'infidèles copies du fameux tombeau d'Agrippa ? Le mauvais goût de la corniche, la différence du fini, et le mauvais style des sculptures, décèlent le siècle où ils ont été faits. Le quatrième tombeau d'ailleurs, ainsi que les colonnes qui portent le fronton qui couvre les deux autres, et qui sont aussi de porphyre et du même porphyre, est fait d'un goût qui vient à l'appui de cette opinion. Malgré la dépense du transport et celle du travail de ces sarcophages, il est donc à croire qu'ils ne sont pas plus anciens que les princes qu'ils renferment. Le tombeau du roi Boëmond, que j'ai vu à *Canosa*, fait du même temps et dans les mêmes circonstances, atteste encore combien ces princes s'occupaient de l'embellissement de leurs sépultures.

Tout près de là est l'autel du saint Sacrement, dont le tabernacle est en lapis d'un grand prix ; la sculpture du chœur est de Caggini, moins habile dans l'exécution des figures que dans les bas-reliefs en arabesque, qui sont d'une variété et d'un goût exquis. Nous courûmes les autres églises qui sont sans nombre, et presque généralement belles, principalement celle de saint Joseph, aussi riche que superbe. Ses colonnes sont d'un marbre gris du pays ; elles ont soixante pieds de hauteur d'un seul morceau. Ce marbre, très commun à Palerme ainsi que le marbre rouge, décore presque tous les édifices de cette ville. L'oratoire de saint Philippe est un ouvrage absolument moderne, et d'un goût très agréable ; la chapelle du Christ, dans l'église supérieure du même monastère, est une riche collection de pierres précieuses. Plusieurs de ces belles églises sont gâtées par le revêtement en marqueterie en marbre, surabondance de richesses qui papillotent, fatiguent la vue, et nuisent au bon goût, qui est toujours simple. L'église de la maison professe des jésuites en est un exemple. Il y a dans cette église, dans la seconde chapelle à droite,

deux tableaux de Morealese, qui sont de la plus grande beauté. Ce peintre, qui a fait à lui tout seul l'école sicilienne, a peint tout ce qu'il y a de beau à Palerme et aux environs. Cet habile homme s'étoit formé d'abord dans la manière de l'Espagnolet ; puis ayant connu dans ses voyages le célèbre Van-Dyck, il chercha le genre gracieux de ce peintre, et unit au genre vigoureux du premier la grâce et la belle vérité du second ; ce qui fait que ses tableaux du second temps sont supérieurs aux premiers, et en font un des premiers peintres de l'Italie. Sa fille peignoit aussi fort bien. Il existe beaucoup de tableaux commencés par elle, et terminés par son père, qui ne sont pas les moins agréables de ce peintre.

J'avois nombre de lettres de recommandation, mais en une seule journée j'appris qu'il n'en falloit qu'une bonne pour obtenir des Palermitains tout ce qu'un étranger peut désirer de la société. J'étois recommandé au prince de *Pietre Percia*, qui voulut que sa maison fût la mienne, et qui l'exigea. Plus en état que personne de m'instruire de tout ce que je pouvois désirer d'apprendre de son pays, il se chargea de satisfaire à toutes mes curiosités, ne me quitta plus, et me fit partager tous les plaisirs d'une ville où on les connoît et où l'on sait en jouir. Il me conduisit à la société générale, qui est une espèce de *club* entretenu magnifiquement et à très peu de frais par la noblesse masculine et féminine, qui contribue, et par ce moyen jouit dans ce lieu de la décente liberté que les honnêtes gens prennent chez eux, sans avoir l'embarras de faire ou de recevoir les honneurs d'un maître ou d'une maîtresse de maison. C'est là que le prince me présenta à tous ses amis, qui devinrent mes connaissances.

Les femmes jolies, mais plus agréables encore, ne semblent avoir de prétentions que la dose qui les rend plus aimables ; elles ont assez d'esprit pour n'avoir pas besoin d'être pédantes, et plus de curiosité que de timidité ; elles sont accueillantes pour les étrangers, savent leur parler, et bientôt les intéresser. Les hommes sont spirituels, nobles et fastueux, ont une aisance dans les manières qui est tout à fait cavalière et noble. On s'y marie si jeune, que la plupart des maris sont des enfants ; et je croyois voir nos bruyants petits-mâtres françois, occupés de livrées, de chiens et de chevaux, tout émerveillés encore du luxe qu'on vient de leur permettre, et du bruit qu'on leur laisse faire. La

conversation qui commence à une heure de nuit, c'est-à-dire dans le mois de juillet à neuf heures, finit à quatre et cinq heures, c'est-à-dire à une heure après minuit. De là on se rend à la Marine, promenade charmante sur le bord de la mer, rendez-vous de tout Palerme, où l'on se promène à l'ombre et au frais depuis six heures après midi. On ne se couche jamais à Palerme qu'on n'ait fait un tour sur la Marine. Il semble que ce soit un lien privilégié, avec indulgence plénière, et que les Siciliens aient en sa faveur oublié leur caractère, jusqu'à y défendre l'arrivée des flambeaux et tout ce qui peut gêner les petites libertés clandestines. Il seroit bien difficile de rendre raison de cette singularité, si l'on ne savoit que cette coutume, faisant participer tout le monde aux mêmes avantages, étouffe les murmures de ceux dont ce règlement tourmente le caractère jaloux. Enfin il règne à cette promenade l'obscurité la plus mystérieuse et la plus respectée : tout le monde s'y confond et s'y perd, s'y cherche et s'y retrouve. Il s'y forme des soupers, que l'on va faire en pique-nique, et sur l'heure même, chez des traiteurs qui sont établis le long des murailles du rempart. J'eus l'avantage d'être admis dès le premier soir à une de ces jolies parties, et de souper avec l'association la plus aimable en femmes et en hommes : j'y trouvai la même liberté qu'à la conversation, fondée sur les mêmes principes, une société enjouée, une aisance si générale, que je cherchais les maris et les Siciliens sans pouvoir les reconnaître ; et je commençai à mettre leur jalousie au nombre de ces choses que l'on se raconte sur parole deux cents ans après qu'elles n'existent plus. Ce fut dans cette belle erreur que le jour me surprit, et qu'en sortant de table je m'aperçus avec étonnement qu'il étoit trois heures et demie. C'est ainsi que les habitants de Palerme fraudent l'ordre de la nature, et se font illusion sur la chaleur de leur climat. Ils se lèvent à midi, lorsque l'air de la mer, qui s'élève à dix heures, a déjà tempéré l'ardeur du soleil et la chaleur qui est excessive jusqu'à cette heure. Ils courent, pour leurs affaires ou pour leur plaisir, dans le *Cassaro*, qui est une grande et superbe rue qui traverse toute la ville du nord au midi, et qui est traversée par une autre appelée la rue neuve, aussi belle que la première, et avec laquelle elle partage la ville en quatre parties. À la croisée de ces deux rues leurs angles tronqués forment une place ronde très richement décorée, du centre de laquelle l'on découvre les quatre portes de la ville, la campagne, les montagnes, et la mer. Cette vue étonnante de la ville, la plus étonnante peut-être qui existe en ce

genre, seroit la plus belle qui pût exister, si la richesse des édifices étoit d'un meilleur goût, et si ces deux rues avoient un peu plus de largeur pour les proportionner à leur longueur.

C'est là qu'on voit la population de Palerme, qui égale celle de Naples dans la proportion. C'est là qu'on voit en même temps le nombre des personnages à équipages : car il est tellement du goût des Palermitains d'être portés, que le carrosse y est devenu absolument nécessaire, et que cette jouissance de pur agrément dans une ville aussi propre est prise souvent aux dépens des choses de première utilité. La noblesse se promène donc dans le *Cassaro* jusqu'à trois heures après midi ; elle dîne ensuite ; puis une musique publique l'appelle à la Marine deux heures avant la nuit. De là on passe à la conversation dont j'ai parlé, ou à l'opéra, qui est le seul spectacle, et qui commence à une heure de nuit, et finit, ainsi que la conversation, à minuit ou une heure, que l'on retourne à la Marine, refrain intéressant de la journée. Cette vie voluptueuse et journalière n'est dérangée que par les fêtes du carnaval, qui changent l'ordre des plaisirs pour les rendre plus vifs, par les deux saisons de la campagne, qui sont en mai et en octobre, et par la fête de sainte Rosalie, qui est le plus brillant et le plus aimable enthousiasme de dévotion qu'elle ait encore fait éprouver ; mais, ainsi qu'à l'opéra, les ballets et les fêtes font souvent oublier l'intérêt du sujet principal. Dans ces réjouissances on perd aussi de vue sainte Rosalie, dont on pourroit peut-être faire abstraction totale, si, à la fin de la cinquième journée, à la suite de la procession la plus burlesque, la châsse de cette bienheureuse n'étoit saluée par des boîtes qui avertissent enfin le peuple de sa présence. Un chariot traîné par quarante mules, et portant quarante musiciens qui font le plus de bruit qu'ils peuvent, ouvre la fête par la marche de cette énorme machine, la plus haute qu'on se soit jamais avisé de rouler, et dont le couronnement dépasse les plus hautes maisons de la ville. Elle part de la Marine et traverse le *Cassaro*, depuis la porte *Felice* jusqu'au palais du viceroi, devant lequel on tire un grand feu d'artifice, terminé par l'illumination du *Cassaro*, décoré alternativement de portiques et de fontaines. Cette rue, qui a presque un mille de long sur un plan concave, se fait apercevoir dans toute son étendue, et présente le coup d'œil le plus magnifique. Le peuple reste en possession de la fête jusqu'à minuit, que les carrosses et la noblesse lui succèdent. C'est là

que l'on peut voir la gravité du peuple sicilien, qui jouit sans aucune démonstration extérieure de joie ni d'enthousiasme. Il se révolteroit peut-être si le sénat vouloit retrancher cette fête, et il la voit de sang-froid, sans rire, sans joie, dans un ordre parfait, sans avoir besoin de police. Jamais il n'arrive de tumulte : quoiqu'il y ait plus de cent mille âmes dans le même lieu, jamais elles ne font foule. Je remarquai que tout naturellement, et pour ne pas se gêner, les habitants se partageaient la rue, moitié pour ceux qui la descendoient, moitié pour ceux qui la montoient. Ils sont bien différents de notre peuple, qui arrive, veut voir avant qu'on commence, voit quand on a commencé, et veut voir encore quand tout est fini ; qui n'est pas tranquille tant qu'un lampion est allumé, et ne peut se résoudre à s'en aller quand même tout est éteint. Celui-ci, dès que minuit est arrivé, emmène sa compagne, dont il n'a pas quitté le bras, et cède sans bruit la place à la noblesse, qui entre avec le même ordre, et étale avec tout le faste italien ses carrosses magnifiques et ses livrées de gala.

Un des spectacles qui émeuvent le plus le flegme sicilien, c'est celui de la course des chevaux, qu'ils aiment avec passion. Il fait l'objet de la seconde journée. De petits enfants de huit ans montent des chevaux à poil et sans étriers, et les pressent avec une vigueur inimaginable. Il y a trois de ces courses. Je vis la première à son départ, qui est à la porte *Felice*. Les chevaux sont derrière une corde, où on a bien de la peine à contenir leur ardeur : sachant qu'ils vont avoir à se disputer, ils cherchent déjà à se combattre, à se prévenir par un départ anticipé. Un sénateur dans une loge sonne une cloche ; alors on met les petits *jockeys* à cheval : ils sont assis en avant des épaules, la tête avancée sur le cou, et les jambes étendues le long des côtes, en attitude de leur battre les flancs de leurs éperons, dont ils font usage avec une agilité extrême. Au second coup de cloche, la corde se tire, les chevaux partent, et un coup de canon avertit le peuple dans la longueur de la rue que les chevaux sont en chemin ; alors la foule s'ouvre à temps, au moment même, et ce qu'il faut pour laisser passer les chevaux, qui font ce qu'ils peuvent non seulement pour se devancer, mais pour croiser, nuire, ou retarder la course de ceux qui les approchent ou les atteignent. Un autre sénateur, au terme de la course, adjuge le prix au vainqueur ; et le petit garçon est rapporté en triomphe, décoré de la représentation d'un aigle qu'on lui passe au cou, et aux acclamations

de tout son parti. Ce sont de riches particuliers qui fournissent ces chevaux, les nourrissent toute l'année pour ce seul jour, et ne sont pas moins émus de leur triomphe que le petit *jockey*, et tout cela dans l'ancien esprit des jeux olympiques, pour l'honneur de vaincre ; car on n'y mêle pas, comme ailleurs, la manière ruineuse des paris. Le sénat fait seul la dépense des prix, qui se réduit à une quarantaine d'onces, c'est-à-dire vingt louis pour les trois courses. La première se fait avec des chevaux du pays ; la seconde, avec des juments ; la troisième, la plus rapide, avec des barbes. Cette seconde journée se termine par le retour du char, qui part du palais du vice-roi, et retourne à la Marine en s'arrêtant de dix pas en dix pas, pour faire entendre la musique. Ce jour-là il est illuminé, ce qui, joint à l'illumination de la rue, fait un effet plus triomphal que de jour.

La troisième journée le char repasse encore, et commence à devenir fastidieux. Il semble, ce jour-là, qu'on ne le mette en marche que pour aller le dépecer à la place du Palais. Ce soir-là, le feu d'artifice qui se tire à la Marine, l'illumination qui fait voir toute la beauté de cette promenade, celle du *Cassaro* et des bâtiments qui sont sur la mer, se réunissent pour faire de Palerme une ville enchantée. Le quatrième jour on recommence la course dans l'après-dînée, avec le même enthousiasme. Le soir on jouit du beau, de l'étonnant coup d'œil de la grande église décorée et éclairée d'une manière magique. L'archevêque ayant bien voulu protéger notre marche, nous jouîmes complètement et sans peine de ce magnifique coup d'œil. Tout l'intérieur de ce vaste édifice est recouvert d'une nouvelle décoration, moins sévère et plus analogue à la tête, et pourroit servir de modèle à toutes les décorations en ce genre. Des franges, des guirlandes de papier, du carton argenté, et de méchantes petites glaces de miroir, font tous les frais de cette décoration, qui est arrangée et éclairée avec tant d'art, qu'on ne peut pas se faire une idée de cette magnificence. Cette architecture sans ombre est absolument diaphane ; les lumières sur l'argent paroissent autant d'étoiles étincelantes ; et en tout cette clarté est si brillante, que les sens en sont étonnés, et bientôt fatigués.

Le cinquième jour est célébré par une éternelle procession, qui commence à la nuit tombante, et ne finit qu'à une heure après minuit. C'est là qu'on voit le goût des Palermitains pour les machines, et

combien leur dévotion est exaltée de l'exaltation de leurs saints. Chaque congrégation porte le sien, avec la représentation de quelque scène du nouveau ou de l'ancien testament, figurée avec des personnages de grandeur naturelle, ou même des enfants. Ce sont les couvents de religieuses qui se chargent du trousseau de ces figures, et qui ont toujours soin d'habiller et de peigner Judith et la Vierge à la dernière mode. Ces représentations sont portées sur des charpentes, et ces charpentes sur les épaules de trente à trente-six hommes, qui mettent gloire à faire courir leur saint plus vite que celui des autres, à lui faire faire des contre-marches et tourner sur eux-mêmes, avec des cris de triomphe tout-à-fait barbares. Enfin arrive sainte Rosalie, qui chemine un peu plus posément, impose à la joie, fait agenouiller le peuple, et termine la fête.

Cette sainte avoit été élevée à la cour du roi Roger, dans le commencement du douzième siècle. Elle quitta tout-à-coup la cour et la reine, pour aller vivre contemplativement dans une grotte humide, sur le mont Pellegrin, près de Palerme. On y a bâti un couvent qui a gâté la grotte, et on y a fait à grands frais un chemin pour faciliter le pèlerinage de ce sanctuaire.

Les fêtes passées, nous nous occupâmes de voir les environs de Palerme. Nous allâmes au monastère de *san Martino*, de l'ordre de saint Benoît. Ce couvent, bâti dans les montagnes, a l'air d'une chartreuse au milieu des déserts ; il n'est cependant qu'à huit milles de Palerme, et on y arrive par un fort beau chemin. La maison, qui n'est ni belle ni finie, est très considérable. Il y a des détails intéressants, de beaux corridors ; il y règne un ordre imposant, une magnificence plus noble que fastueuse, une politesse aisée pour les étrangers, qui, dès qu'ils y sont adressés, y sont reçus, nourris, logés à-peu-près le temps qu'ils veulent, avec des égards tout-à-fait distingués. Une grande partie des moines sont des premières familles de Palerme ; ce que l'on reconnoît à leur ton et à leur manière. La bibliothèque est très nombreuse, très bien entretenue. Le vaisseau est un des plus simples, des plus beaux que j'aie vus en ce genre ; les détails de la menuiserie en sont parfaits. Nous y trouvâmes *D. Blazi*. Cet infatigable religieux passe sa vie en recherches, enrichit chaque jour la bibliothèque, et a commencé un *museum* déjà intéressant, et qui deviendra considérable

par l'intelligente activité de son auteur. On y voit un commencement de tout en général. Il y a déjà de très beaux vases siciliens, un entre autres où est représentée une figure de femme devant un siège, parlant à un homme tenant un bâton ; de l'autre côté la même figure de femme tenant une éponge à la main devant une cuvette, et le même homme déshabillé, tenant d'une main le tessère propre aux bains ; ce qui pourroit désigner l'Hospitalité qui arrête un voyageur et l'assiste au bain, et ce qui indiqueroit que ces vases servoient aussi à cet usage, et n'étoient pas seulement réservés à celui des tombeaux. Je trouvai aussi parmi les curiosités une tessère en ivoire, représentant deux mains, avec cette inscription grecque :

ΙΜΥΛΧΙΜΙΑΧΥΝΟΣ
ΙΝΙΒΑΛΟΣΧΛΥΡΟΣΞΕΝΙΑΝ
ΕΠΟΗΣΑΤΟΠΡΟΣΛΥΣΣΟΝ
ΔΙΟΝΗΤΟΥΚΑΙΤΑΝΕΤΙΟΝΑΝ.

Il est à croire que c'étoit là une lettre de recommandation, et comme un billet à vue qui procuroit l'hospitalité au porteur. Ces morceaux sont gravés, et *D. Blazi* m'en donna des épreuves.

Nous vîmes quelques médailles grecques, un candélabre en marbre de six pieds de haut, d'un bon goût et d'un beau travail, et quelques tombeaux du même genre.

Dans la pièce avant la bibliothèque, il y a quelques tableaux, entre autre un de Morealese, représentant une annonciation, d'un style et d'un coloris infiniment gracieux. Il y en a un autre du même peintre dans l'église, qui, tout d'un autre genre, est bien supérieur à celui-ci ; c'est le plus beau que j'aie vu de cet auteur, et peut-être un des beaux tableaux qu'on puisse voir. Il a peint, au plafond d'un des réfectoires, Daniel dans la fosse aux lions. C'est peut-être la première fois qu'on s'est avisé de peindre une fosse en plafond ; mais il a vaincu la difficulté, et l'on voit très naturellement en dessous ce qu'on est censé n'avoir jamais vu qu'à vol d'oiseau. Il fait voir dans ce morceau à fresque, et par le tableau de chevalet qui est dans l'église, qu'il possédait tous les genres au même degré de perfection. On nous conduisit de là au lieu où l'on conserve les corps après les avoir

desséchés dans une chaux mitigée ; mais cette méthode conserve mal, et n'offre que des figures aussi hideuses qu'informes, qui, par des grimaces grotesques, approchent plus du ridicule que de la sainte terreur que l'on cherche à inspirer en offrant l'image de la mort. Il en est de même des corps conservés dans le vaste souterrain des capucins de Palerme, où quatre ou cinq mille corps, attachés par le cou dans autant de niches, ressemblent à autant de pendus, tous plus grotesques les uns que les autres.

Après avoir très bien dîné à saint Martin, nous descendîmes par un chemin difficile à *Monte-Reale*, petite ville très agréablement située, à trois milles de Palerme. Guillaume le Bon, l'avant-dernier de la famille des Tanocrède, effectivement un très bon prince, fit ériger en 1177 l'abbaye des bénédictins en abbaye archiépiscopale, et voulut bien rêver que la Vierge lui présentait le plan du cloître de ce couvent et de l'église cathédrale : il fit construire ces deux édifices sur ce plan, et ce sont deux précieux monuments de la richesse et de la magnificence de ce temps. L'architecture intérieure, qui participe du goût des fabriques des Sarrasins et de l'architecture grecque des bas temps, a dans ce temple un aspect très majestueux et très imposant. Tout y est grand et sévère, jusqu'à la manière dont il est éclairé. Les ornements, quoique riches, n'y papillotent point. Ce sont des mosaïques qui couvrent tous les murs et les voussures ; elles représentent des sujets de l'ancien et du nouveau testament. Le pavé, en mosaïque d'un autre genre et à compartiments, est d'un excellent goût. Le mur latéral des bas-côtés étoit couvert de panneaux en marbre, encadrés encore de mosaïque ; mais cette partie est bien endommagée, et presque détruite, ainsi que le péristyle qui étoit dans le même goût, et que l'on est obligé de rebâtir à neuf. On trouve à droite du chœur les deux tombeaux de Guillaume le Mauvais et de Guillaume le Bon, tous deux du douzième siècle, mais bien différents de beauté. Celui de Guillaume le Mauvais est absolument dans le même goût, dans le même style et de la même matière que ceux des empereurs Henri VI, Frédéric II, etc. que l'on voit dans l'église de Palerme.

Le dernier évêque de *Monte-Reale* a fait revêtir avec beaucoup de magnificence le maître-autel en argent. Cet évêché, qui valoit deux cent mille livres de rente, vient d'être réuni à celui de Palerme, avec la

soustraction des deux tiers du revenu, qui est devenu royal. L'extérieur de l'église de *Monte-Reale* n'est point aussi beau, et on peut dire que de l'intérieur de celle-ci et de l'extérieur de celle de Palerme, on composerait le plus beau et le plus riche édifice du douzième siècle. Le morceau le plus parfaitement conservé en ce genre, c'est la chapelle du château du viceroi, qu'on a eu le bon esprit d'entretenir soigneusement, sans y ajouter un seul ornement étranger ; ce qui en fait une véritable curiosité. Le goût d'ornement et d'architecture qui y règne vient à l'appui de ce que j'ai dit, que l'architecture de ce siècle étoit formée sur celle des bas temps grecs, à laquelle on avoit ajouté les détails et la richesse des décorations sarrasines.

Sur le beau chemin qui conduit de *Monte-Reale* à Palerme, qui a été construit des deniers du dernier évêque, et décoré avec plus de dépense que d'intelligence et de goût, on trouve un vieux château qui sert maintenant de caserne à un régiment de cavalerie : on dit qu'il a été bâti par les Sarrasins, et qu'il communique par un souterrain à un autre plus considérable du même genre, appelé *Castol-Reale* et autrefois de *Zizza* (en langue sarrasine, lieu de plaisance). On dit aussi que ce château servait de *villa* aux vicerois sarrasins. Palerme, après avoir été la place d'armes des Carthaginois du temps des Grecs, devint celle des Sarrasins du temps de l'empire d'orient ; elle fut toujours comme la capitale de leurs possessions, et le lieu chéri des gouverneurs ou émirs qu'y envoyaient les califes d'Afrique dans les dixième et onzième siècles.

Ce château, construit en pierres de taille, a les ornements extérieurs très peu saillants et consistant en croisées quarrées, sous des portiques ou arcs à *ogives*⁷. L'intérieur en est absolument dénaturé, à l'exception de la première entrée ou vestibule, ornée de mosaïque, de petites colonnes en marbre, et de fontaines, dans le goût des palais des Maures que l'on voit dans le royaume de Grenade en Espagne. La ressemblance parfaite de cette décoration est encore une preuve de ce que je viens de dire de l'architecture du siècle des Normands. Les Sarrasins ayant succédé aux Grecs, et les Normands aux Sarrasins, il étoit naturel que dans ce temps où l'on avoit plus d'argent que de

⁷ Arcs ou branches qui, dans l'architecture gothique, se croisent diagonalement à la clef. Il y a des *ogives* rondes et des *ogives* quarrées.

véritables connaissances, on s'en tînt à imiter ce que l'on trouvoit sous ses yeux, et que le goût des monuments de ce siècle participât des deux architectures.

Nous retournâmes avec le prince *Pietre Percia* à *la Bagaria*, qui est un fief de sa maison, et nous allâmes voir de là les raines de *Solentum*⁸, très ancienne ville dont je ne connois pas l'origine, mais dont les Phéniciens fréquentaient le port, et qui appartient aux Carthaginois dès qu'ils eurent et tant qu'ils eurent des possessions en Sicile. Pyrrhus la leur enleva un moment, et en fit sa place d'armes tandis qu'il faisait le siège de Palerme. Sa petite anse, sous l'abri du mont *Catalfano*, a servi à presque toutes les nations qui sont venues faire des descentes en Sicile. C'étoit autour de cette anse qu'était sans doute bâtie la ville antique, dont il ne reste aucun vestige. Il y a encore une tour de mer que l'on appelle *Castello di Solento*. Dans la plaine nous trouvâmes une grande quantité de sépultures taillées dans le tuf, et rangées à ras de terre parallèlement à quatre pouces l'une de l'autre. Elles sont maintenant toutes découvertes, sans qu'on ait jamais trouvé autre chose dedans que des ossements et des lampes grossières. On nous montra près de là, dans un enclos plus près de *la Bagaria*, deux sépultures plus considérables ; elles venaient d'être découvertes, et je les vis dans leur entier : c'est une excavation taillée dans le tuf. On y descend par plusieurs marches taillées également dans le massif ; ensuite on trouve une petite porte, et, de chaque côté de la porte, deux tombes découvertes qui avaient renfermé deux corps ; dans le fond, une niche contenait des lampes et quelques vases, dont je possède deux d'une grande finesse : le tout sans une pierre de rapport, à l'exception de celles qui couvraient l'escalier, et masquaient tout le monument. Le reste étoit pris en entier dans l'épaisseur du rocher. Ces sépultures, quoique travaillées avec soin, étaient sans aucune espèce de magnificence, puisqu'étant au-dessous du terrain, elles disparaissaient du même moment qu'elles étaient formées.

De la ville de *Solento* on allait à ses temples, qui étaient sur la montagne ; et on y montoit par un chemin étroit, mais assez conservé pour qu'on en voie encore la construction, qui est absolument la même

⁸ Située entre *Panormus* et *Termini*.

que celle de la voie *Appia* ; ce qui enlève aux Romains l'honneur de l'invention de cette fabrique. Ce fragment de voie est d'autant plus curieux, que c'est la seule voie pavée antique qui existe en Sicile. Nous perdîmes et retrouvâmes la trace de ce chemin ; et nous n'aurions peut-être jamais trouvé celle des temples, si nous n'eussions été suivis par un vieux garde-chasse, qui nous promit de nous y conduire à condition que nous le ferions (**fassions**) au moins garde des trésors que nous allions y chercher. Nous trouvâmes effectivement, parmi les épines, l'emplacement de deux petits temples, avec des chapiteaux d'ordre dorique assez bien travaillés : des colonnes cannelées, l'entablement dorique, la corniche ornée de masques de lions comme à Pompéïa, et à travers tout cela des chapiteaux ioniques, des fragments de fronton, et des pilastres avec des cannelures si fines qu'elles ressemblaient plutôt à des filets ; et il ne fut pas possible de lever le plan ni de l'un ni de l'autre des deux temples. L'intérieur du plus petit étoit incrusté dans le rocher ; et l'on voit encore pris sur la roche même les moulures des panneaux de la décoration intérieure et les gradins extérieurs. On voit à l'entour de ces temples des arrachements de murs, des souterrains qui appartenaient sans doute à quelques purifications, ou au logement des prêtres.

Toutes ces antiquités bien examinées, je revins à Palerme me livrer à la société, en attendant mon départ. Je n'y retrouvai plus les femmes qu'aux spectacles ; elles n'étoient plus des soupers de la Marine, qui ne se composoient que de célibataires comme moi. Sur le promenoir même, de subites fraîcheurs obligeoient les maris de rentrer ; et, par un tendre soin, ils abrégeaient les promenades et les conversations de leurs épouses. À l'assemblée ils étoient toujours là ; et dans les mouvements de ceux que je soupçonnois le moins, je découvris que la jalousie sicilienne ne pouvoit se masquer qu'un moment, et qu'il n'y avoit encore que les femmes qui eussent une véritable disposition à prendre sur cela les usages de France. Au reste, cette passion violente est peut-être nécessaire pour sauver de l'apathie les barons palermitains, qui, sans cela, passeroient leur vie dans une molle et voluptueuse oisiveté, mangeant d'avance le revenu de leurs terres qu'ils n'ont jamais vues, et empruntant de leurs fermiers au rabais de leurs baux ; car les Siciliens ne peuvent emprunter autrement, les fonds étant éternellement substitués à l'aîné, et libres de toute autre

charge que celle des pensions des cadets ou de la dot des filles. Les lois féodales existent encore pour la noblesse de Sicile comme au temps des Normands ; ce qui fait des procès de succession à l'infini, et ce qui enrichit un peuple de gens d'affaires dont Palerme est rempli, et qui sont tous riches. Le bon droit y étant à l'encan, et la justice devenue une branche de commerce, tout l'argent du royaume entre dans cette ville par le canal des tribunaux, qui le reversent dans le public par le luxe de leurs membres. Le sénat est composé de jeunes barons ou de vieux seigneurs, qui ne se donnent la peine d'être sénateurs que pour faire connoître et payer les privilèges de leur dignité et de leur autorité. Il y règne donc une grande apathie, avec un esprit d'indépendance qui donne au gouvernement, et par contre-coup au peuple de Palerme et à celui de toute la Sicile, le caractère insulaire et républicain. Les Siciliens, éloignés de leur roi, qu'ils ne connoissent que par un représentant, s'accoutument à le regarder comme un pensionnaire dont ils fraudent les droits, auquel ils s'enorgueillissent d'accorder des dons gratuits, et à qui ils essaient de temps en temps de désobéir, dans le seul esprit de faire un acte de liberté⁹.

Les Siciliens ont eu tant de souverains, qu'ils se sont accoutumés à n'en aimer aucun, et à ne préférer que celui avec qui ils font la meilleure capitulation ; toujours prêts à recevoir celui qui entre chez eux par la force, ou celui qui leur fait des conditions meilleures ; quitte à recourir, en cas de violence et de tyrannie, aux moyens connus de la révolte, des vêpres siciliennes, ou autres semblables. Leur pays donnant en abondance de toutes les productions, ils sont plus difficiles à réduire qu'aucun autre peuple, parce qu'on ne peut les contenir par aucune privation. On peut les dépouiller, mais jamais les ruiner ; aussi un mauvais gouvernement les rend-il pauvres, sans les faire mourir de faim. Au reste Palerme ne se ressent en rien de cette pauvreté, dont le reste de la Sicile peut se plaindre : c'est une des jolies et des agréables villes qu'un voyageur puisse rencontrer. L'affabilité et la courtoisie des

⁹ C'est ce qu'ils manifestèrent dans la personne du marquis Fogliani, le précédent viceroi, aussi aimable par son caractère que respectable par ses vertus, qui, après avoir gouverné la Sicile dix-huit ans avec autant de désintéressement que d'affabilité, fut ignominieusement chassé de son palais et de la ville par la populace, qui prétendait seulement qu'il étoit attaché à la noblesse, ou, pour mieux dire, qui vouloit faire un coup d'autorité; ce qui lui réussit, car on envoya un autre viceroi.

habitants lui en rendent le séjour très attrayant et le départ tout-à-fait difficile. Nous en partîmes le premier d'août à deux heures du matin par une nuit obscure, comme si nous eussions choisi ce moment pour nous dérober à l'enchantement d'un lieu où chaque objet eût pu, par le souvenir d'un plaisir, ou nous retenir, ou nous arracher un regret. Nous arrivâmes avec le jour au bord de la mer, à la baie *del Ferra-Cavallo*, laissant à droite le cap *di Gallo*, formé par un grand rocher escarpé, et dont l'approche est dangereuse par un basfond de roches déchirantes. Nous tournâmes à gauche, passant devant la petite isle dite *delle Femine*, qui tient presque au continent, et sur laquelle il y a une seule tour de garde. Nous nous trouvâmes d'abord vis-à-vis de l'isle *Ustica*, ou *isle des Os*, en mémoire de ce que les Carthaginois, revenant d'une expédition malheureuse en Sicile, y abandonnèrent furtivement six mille hommes de troupes auxiliaires qui demandoient leur solde, et qui couvrirent bientôt ce rocher de leurs os ; exemple frappant de la cruauté et de la perfidie des Carthaginois.

CARINI

Là, quittant la mer, nous arrivâmes à *Carini*, gros bourg de sept mille habitants, à dix-huit milles de Palerme, bâti au fond d'un vallon fertile, entouré de hauts rochers, avec un territoire cultivé et abondant en vin, grains, huile, et en toutes sortes de fruits. Je ne sais si l'aisance produit naturellement la propreté, mais je fus frappé de celle de *Carini* ; ce qui me parut un phénomène dans le royaume. Il y a sur un rocher un vieux château gothique, qui n'a rien de remarquable, et qui est habité par le prince de ce nom.

On recueille à *Carini* beaucoup d'excellente manne qui découle d'une espèce de frêne dont la feuille ressemble un peu par la forme à celle de l'acacia, et, pour le tissu de l'écorce du bois, à l'ébénier. J'avois trouvé déjà le *mannier* à *Termini* et à Palerme ; mais il m'avoit paru si jeune, que j'avois cru que ce n'étoit que de nouvelles pépinières. Je vis ici que la jeunesse est le temps du grand rapport de cet arbre, auquel, dès l'âge de sept à huit ans qu'il est à la hauteur de huit pieds, on

commence à faire dans l'écorce des incisions horizontales, d'où découle la manne. Cette opération se fait de deux jours en deux jours, depuis le 15 juillet, jusqu'à ce que la pluie ou les brouillards de l'automne arrêtent ou dénaturent la circulation de cette gomme glutineuse. Ces incisions se font l'une sur l'autre, depuis la superficie de la terre jusqu'à la tête de l'arbre, et en recommençant chaque jour tant que la saison le permet. La liqueur sort d'abord comme une mousse blanche très légère, très appétissante, et d'un goût très agréable. La chaleur du soleil fige cette liqueur mousseuse, qui prend la forme de la stalactite. C'est ce qu'on appelle la manne en canne ou en larme, la plus belle et la plus chère. Elle reste presque blanche ; et la liqueur la plus grasse et la plus colorée qui s'en distille est reçue sur des feuilles de figuier d'Inde posées à cet effet au pied de l'arbre. Le soleil, à la longue, la coagule, et on la lève alors en masse : c'est celle que l'on appelle manne grasse. Elle est plus lourde, plus purgative, et se vend beaucoup moins cher. Elle est la seule qui, dans sa nouveauté, ait déjà ce goût fade et fort qui dégoûte dans la manne ; car celle en canne, mangée à l'arbre, est agréable et pectorale. On la détache de l'écorce en ployant l'arbre et en lui donnant une secousse. Lorsque l'année est pluvieuse, on en ramasse infiniment moins, et l'on est obligé de la ramasser chaque jour, ce qui la rend et moins belle et d'une moindre qualité : celle qui a reçu l'eau ne vaut rien, et se corrompt. L'arbre se sème, et se transplante quand il a atteint la hauteur de trois à quatre pieds. Lorsque sa tige est absolument couverte d'incisions, on le tranche à fleur de terre, et il pousse en touffes de jeunes bois dont on conserve un ou deux jets sur chaque souche pour recommencer l'opération. Le bois en est dur, lourd et amer ; la décoction en est apéritive et très efficace pour l'hydropisie. Il faut des climats particuliers pour la culture de cet arbre. Il ne produit que dans les pays chauds, et il ne vient pas dans les cantons privés du vent du nord. Il n'y a que cette partie de l'isle qui produise la manne. Elle est moins célèbre que celle de Calabre, et cependant plus chère et préférée. Cela peut venir de ce qu'étant production libre en Sicile, elle est mieux faite ; et la célébrité de celle de Calabre, de ce qu'elle y est plus anciennement connue et cultivée. Je suis persuadé que l'arbre viendrait en France, et qu'il donnerait de la manne en Provence.

Nous partîmes de *Carini* à quatre heures du matin. Après trois milles en venant regagner la mer, on trouve dans les terres, sous la montagne, la grotte de *Garbolangi*, dont l'entrée ne me parut ni belle ni pittoresque, quoiqu'on me l'eût beaucoup vantée : mais en général il faut se défier de l'emphase des descriptions italiennes, surtout lorsqu'on n'est pas dans le cas de les vérifier. Je fus donc encore attrapé à cette grotte-ci, que l'on m'avoit annoncée comme une chose étonnante. Je n'ai pu juger de sa profondeur, que l'on dit être connue jusqu'à plus d'un demi-mille sans avoir pu en trouver le fond. Au reste on peut assurer qu'elle n'a point une autre embouchure ; car elle est privée d'air au point que la moindre fumée des lampes y est suffoquante. Un médecin qui m'assura être celui qui avoit été le plus avant, me conta qu'elle étoit tapissée de stalactites dures ; c'est ce que je trouvai à son entrée. Mais cette congélation n'est point brillante dans toute la partie que j'ai vue : car n'ayant point de lampe, la voûte s'abaissant et se partageant en plusieurs ouvertures, je n'osai pas m'avancer, dans la crainte de trouver quelques trous, ou de m'égarer dans quelques défilés tortueux et obscurs, où je ne pouvois espérer aucune découverte, étant privé de lumière. C'est tout près de cette grotte, en s'avançant du côté de la mer, qu'étoit la petite et riche ville d'*Hyccara*, patrie de la célèbre courtisane Laïs, qui fut conduite en Grèce lorsque Nicias détruisit sa patrie et en emporta trois cents talents. La ville d' *Hyccara* fut rasée, et le territoire donné aux Ségestins, qui avoient réclamé le secours d'Athènes contre les Sélinontins et les Syracusains, au sujet d'une querelle de territoire entre Sélinonte et Ségeste ; querelle qui fut le prélude et le prétexte de la guerre et du fameux siège de Syracuse par cet infortuné capitaine, et dont la prise d'*Hyccara* fut le seul exploit.

On dit qu'il existe encore quelques arrachements de murs et quelques conduites d'eau de l'antique ville d'*Hyccara* ; mais je n'ai pu rien distinguer que quelques fragments de *mattoni* épars, qui indiquent l'ancienne situation de cette ville. On y a trouvé, il y a quelques années, une médaille de cuivre, sur laquelle étoit d'un côté une tête de femme avec cette inscription, HKAP, et de l'autre côté un loup. On a trouvé aussi, à deux milles plus haut en se rapprochant de *Carini*, des médailles d'argent de Ségeste, avec quelques chapiteaux et bases de colonnes en marbre ; ce qui pourrait faire imaginer que le territoire

d'*Hyccara* ayant été donné aux Ségestins, ils avoient rebâti une ville plus avant dans les terres, qui, à son tour, fut détruite ou par les Romains, ou par les Syracusains, qui rebâtirent *Carini*, appelée ainsi du nom corrompu d'*Hyccara*. On y a bâti des cabanes sous la protection du château, et la bonté du pays a créé le riche bourg qui existe à présent. En repartant de *Carini*, je traversai, en suivant la mer pendant trente milles, un pays assez beau, arrosé par trois petits fleuves, le *S. Cataldo*, le *Calattano*, et le *S. Bartolomeo*, le plus considérable des trois, qui vient se jeter dans la mer près de *Castel-a-mare*, jadis la marine de Ségeste, et qui est situé assez avantageusement à l'angle d'un golfe sous le mont *Inici*, qui le tient à l'abri du vent du nord. La situation de ce *Castel-a-mare* ressemble fort à celle de *Castel-a-mare* près de Naples : il a même ombre, même abri ; et la côte du cap de *S. Vito* paroît être celle de *Sorrento* et du cap Minerve. Celui-ci est cependant bien inférieur à l'autre pour le pittoresque et pour l'abondance du pays.

Il n'y a qu'un mauvais château, et rien à voir, mais rien absolument. Ce fut là que je mangeai pour la première fois des figes d'Inde, le fruit de *l'opuntia*, plante qui couvre ici toutes les terres incultes, s'élève jusqu'à douze et quinze pieds, et rapporte une quantité prodigieuse d'un fruit sucrin, qui est assez agréable lorsqu'il est glacé : il se donne presque pour rien, et le peuple en fait une grande consommation.

LE TEMPLE DE SÉGESTE

Comme nous couchâmes sur le plancher, nous n'eûmes pas de peine à partir de bonne heure, et nous découvrîmes bientôt de loin le temple de Ségeste. Tourné au soleil levant, il en recevait les rayons ; et conservé presque dans son entier, il nous sembla bâti ainsi dans le désert pour produire un effet plus mystérieux. Effectivement il est comme miraculeux qu'un édifice se soit conservé presque en son entier dans l'emplacement ou près d'une ville dont on ne voit aucun

autre vestige¹⁰. Ségeste, bâtie, dit-on, par Énée, étoit une ville célèbre, riche, forte, rivale de Sélinonte, alliée des Grecs, et soutenue par Athènes lors de l'expédition de Nicias. Elle fut possédée par les Carthaginois, maîtres pendant si longtemps de cette partie de l'isle. Dans la suite Agathocles, tyran de Syracuse, la détruisit entièrement. Elle me parut la plus désavantageusement située de toutes les villes antiques que j'eusse vues jusqu'alors, placée sur un terrain inégal et aride, tourmentée par le courant de tous les vents, sans fleuve, sans marine, et entourée de roches escarpées et tristes. Il est à croire que le temple placé sur une éminence, entouré de trois côtés d'un ravin profond formé par un torrent, a toujours été isolé, et qu'il fut bâti hors de l'enceinte de la ville. Son plan est un quarré long de cent soixante et dix-sept pieds deux pouces six lignes, sur soixante et quatorze pieds dix pouces, formé de six colonnes de face, sur quatorze de profondeur. Celles des angles sont égales aux autres pour le diamètre, qui est de six pieds quatre pouces six lignes, sur vingt-huit pieds six pouces de hauteur. L'espacement général est de sept pieds un pouce, excepté entre les deux colonnes qui formoient l'entrée, ce qui fait la différence presque insensible de neuf pouces. Un entablement de dix pieds dix pouces neuf lignes, qui paroîtroit lourd sur tout autre ordre qu'un ordre colossal, est ici d'un effet admirable. Les moulures ont peu de relief, mais de belles ombres, par la magie des angles aigus, le talus de l'entablement, et l'inclinaison des larmiers modillonnaires ; ce qui en même temps colore l'architecture, et prévient le retour des eaux et la dégradation qu'elles occasionnent.

Le fronton, surbaissé et très simple, a en tout cinquante-huit pieds deux pouces d'élévation, compris les trois degrés au pourtour. Les colonnes ont de dix à treize assises ; un socle en forme de stylobate ou piédestal, qui ferme le temple au pourtour, à l'exception de l'entrée ; et sur ce socle un gorgerin creusé de deux pouces et demi, qui sépare le fût de la colonne du socle, et forme le fût en bossage. Un filet en relief marque toutes les assises intérieures. Ce filet fut conservé pour faire richesse, ou pour se ménager les assises plus pures au ragrément ; car il est évident que ce temple n'a jamais été ragréé, les bossages

¹⁰ J'ai su depuis qu'il y avoit encore les ruines d'un vieux théâtre; mais soit qu'il fût éloigné de la ville et du temple, soit qu'il fût détruit, ou recouvert de telle sorte qu'il pût disparaître à l'oeil, il échappa à mes recherches.

conservés pour la commodité de la construction existant encore aux grosses pierres du socle et des gradins qui ne sont point enterrés. Nous avons retrouvé les mêmes bossages à quelques pierres du fronton. Ce qui vient encore à l'appui de ce raisonnement, c'est que tous les chapiteaux, à l'endroit où ils déterminent le module de la colonne, viennent en retraite de deux pouces sur le fût ; que cette retraite, dans l'état actuel, est d'un mauvais effet ; que le trait irrégulier de ce fût doit faire croire que cette épaisseur excédante étoit destinée à recevoir une cannelure généralement adaptée à cet ordre, dont ce temple seroit une seule exception. On ne trouve aucune naissance de voûte intérieure, ni trace de charpente. Je croirois que ce ne seroit pas trop hasarder d'avancer que ce monument n'a jamais été fini ni consacré ; qu'il doit peut-être sa conservation à cette raison, ayant par cela même échappé aux incendies et aux pillages ; et qu'éloigné de la ville, il a, comme celui de Métaponte, survécu à sa destruction totale. Il ne manque à l'extérieur de cet édifice que quelques pierres du fronton, détachées sans doute par quelque accident particulier. La seconde colonne de la face orientale a été endommagée par le tonnerre, et a été réparée. La pierre est un tuf du même genre que celui du temple de Junon Lacinienne. L'intérieur est absolument vide ; on croiroit cependant y entrevoir l'arrachement d'un mur, si les pierres de taille que l'on y découvre avoient une direction plus exacte. Je cherchai bien à l'entour de ce temple pour voir si je découvrerois quelques fragments d'édifice, comme les logements des prêtres, qui d'ordinaire étoient contigus aux temples. Nous ne trouvâmes que deux morceaux de colonnes laissés au hasard, où on voit l'entaille à anse que l'on creusoit dans la partie de l'assise pour faciliter le soulèvement de ces masses énormes. Le plan, la vue, la coupe et les détails de ce monument, dessinés et mesurés, le feront mieux connoître que toutes les descriptions, qui, en ce genre, sont toujours sèches et imparfaites¹¹. Le gouverneur de *Calatafimi* nous envoya six hommes et trois grandes échelles ; et moyennant ce secours, malgré le vent épouvantable qui nous tourmentait, nous vînmes à bout de notre entreprise.

Après notre opération finie, nous nous rendîmes à *Calatafimi*, à trois milles de là, par un assez riche vallon, où coule un petit fleuve qui

¹¹ Voyez-en les dessins dans le *Voyage pittoresque des deux Siciles*.

passoit devant et à quelque distance de la fameuse et triste Ségeste. *Calatafimi* n'est pas dans une situation plus heureuse que la ville antique ; à cheval sur la crête de deux vallons, elle ressemble un peu, à l'extérieur, à *Centorbi*¹². Le gouverneur, que j'allai remercier, contraignit les franciscains à nous donner deux paillasses, sur lesquelles nous allâmes nous jeter, après avoir, comme de coutume, fait en public notre grand couvert à la taverne.

TRAPANI

Nous partîmes de *Calatafimi* de grand matin. Nous traversâmes un pays fort triste jusqu'aux approches du mont Éryx, aujourd'hui *S. Giuliano*, au flanc duquel on passe, et d'où l'on découvre la vue de *Trapani* et des isles. Nous y arrivâmes pour dîner, après avoir fait vingt-quatre milles d'une seule traite. Nous allâmes débarquer chez notre vice-consul. *Trapani*, autrefois *Drepanum*, fut bâtie, l'an de Rome 493, par Amilcar, général des Carthaginois, pour loger les habitants de *Motya*¹³, lorsqu'ils furent chassés de leur ville par les Siciliens, dans la quatre-vingt-quinzième olympiade. Ainsi que *Gallipoli*, *Trapani* semble amarrée au continent. Lorsque le *siroco*, ou vent du midi, couvre sa plage basse des eaux de la mer, elle est entièrement entourée d'eau, à l'exception de la chaussée qui traverse les salines. Ce sont ces salines qui font actuellement sa richesse, son commerce et sa célébrité. Le sol s'y fait par dessiccation, comme en Pouille, mais sans le secours de l'eau douce.

Sa plage basse est presque de niveau à la mer calme. On fabrique de petites chaussées d'un pied d'élévation, qui parquent des espaces qui communiquent les uns aux autres : on introduit l'eau de la mer dans ces parcs, et le soleil fait le reste. C'est à la surface d'une terre glaise battue que se cristallise le sel. On y fait entrer de la nouvelle eau jusqu'à ce que la cristallisation ait à peu près trois pouces d'épaisseur,

¹² On compte dix mille habitants à *Calatafimi*.

¹³ Ville située sur la côte, un peu au nord de Lilybée. C'est aujourd'hui l'isle de S. Pantaléon.

et alors on lève le sel que l'on entasse, comme nous faisons aux salines de Provence. Le sel de *Trapani* est blanc, mais très âcre ; il est bon, particulièrement pour les salaisons de poisson. Ce n'est pas, comme en Pouille, pour le compte du roi que s'exploitent les salines de *Trapani* : il en retire seulement les droits de sortie, qui sont plus considérables que le prix même du sel, qui ne coûte presque rien ; ce qui fait qu'on y sale une grande quantité de thons. Nous arrivâmes trop tard pour en voir faire la pêche, qui est très curieuse. Le thon qu'on y prend est beaucoup plus grand que celui que nous prenons entre Marseille et Cette ; et il est plus abondant, puisqu'une seule madrague a valu cette année, tous frais déduits, cinquante mille écus. Ces poissons de passage disparaissent en juin et juillet. Je ne cannois pas leur marche ; mais on dit qu'au retour on en prend encore dans les plages de *Terra-Nuova* et de Pouzzoles au mois d'août. Les vaisseaux suédois, anglais, et quelques françois, viennent charger du sel à *Trapani* ; mais comme le prix n'en est pas fixe, et que le commerce le hausse ou le baisse, les négociants aiment mieux aller charger en Sardaigne, quoique le sel n'en soit pas aussi bon pour les salaisons. Je ne sais combien on fait de levées ou récoltes aux salines d'Hyères ; mais à celles de *Trapani* on va jusqu'à trois, lorsque les pluies d'automne ne sont pas prématurées.

Ces terrains bas et arrosés ont une mauvaise odeur, qui ne corrompt cependant point l'air. La ville est comptée parmi les places fortes du royaume : il y a des troupes, des bastions, et l'on y ferme la porte le soir. J'étais recommandé au prince de *Paceco*, qui étoit gouverneur : il me fit connaître toute la société. J'étais bien curieux de voir les femmes de *Trapani*, si fameuses par leur beauté. J'en vis effectivement une qui, par la taille, la noblesse, l'élégance et les traits, pouvait être prise pour une prêtresse de l'ancien temple de Vénus Érycine, et, par les grâces de l'esprit, pour une de nos aimables Parisiennes ; mais elle étoit d'origine irlandaise, née en Espagne : c'étoit *D. Theresina Blanco*. Je ne vis qu'elle à *Trapani*. Est-ce ma faute ? Est-ce la sienne ? Est-ce celle des dames trapanoises ? Un voyageur qui, sur la foi de Virgile, espéreroit trouver des antiquités à *Trapani*, se trouveroit complètement déçu ; car il n'existe rien d'un lieu si fameux, que la place. Le lendemain de mon arrivée, je sortis à la pointe du jour pour parcourir la plage. Je foulai avec intérêt ces mêmes lieux où Énée a voit abordé en Sicile, où son père Anchise étoit mort. C'est là, me

disois-je, que sa flotte fut miraculeusement sauvée des flammes qu'y avoient portées les Troyennes, lasses de le suivre ; c'est là, me disois-je un peu plus loin, que ces mêmes femmes prièrent Énée de les embarquer, et que ce héros les recommanda au roi Aceste. Voilà où étoit le tombeau d'Anchise, et le bois sacré planté en son honneur. Il ne reste cependant rien à *Trapani* qui ressemble à ce bois sacré ; car rien n'est plus sec et plus découvert que le territoire de cette ville. Sans jardins, sans ombres, sans légumes, trente-six mille personnes n'y mangent de fruits que ce qui en vient par mer, ou que ce que les mulets y en apportent de loin. Virgile est plus heureux dans la description locale qu'il fait des jeux donnés par son héros en l'honneur de son père. On voit encore l'isle à fleur d'eau où étoit plantée la branche de chêne qui étoit le but de la course des galères. Les Romains, lors de la première guerre punique, construisirent un môle pour joindre cette petite isle au continent, et facilitèrent ainsi l'attaque de *Trapani*. Les Grecs appelloient cette isle *Patios* ; les Romains, *la Colombara* : aujourd'hui elle porte encore ce nom.

Tout près de là, vis-à-vis d'une pointe de rocher sur laquelle est une tour, il y a un rocher à fleur d'eau, nommé *Scoglio di mal consiglio*. C'est là, dit-on, que fut tenu le conseil terrible où l'on résolut le massacre des Vêpres siciliennes. Tant d'événements fameux occupent l'âme d'une manière bien différente ; mais il faut ici que l'imagination fasse les frais de tout, car on ne trouve que la place. Nous montâmes le second jour au célèbre mont Éryx, où étoit ce temple de Vénus bâti par Éryx, fils de Butès et de cette déesse ; temple qui devint si fameux, que Vénus en prit le surnom d'Érycine. Minos le décora de superbes sculptures ; et l'enrichit de si grandes offrandes, qu'on l'en crut le fondateur. Les victimes s'offraient d'elles-mêmes à l'autel. Les plus belles femmes de l'univers en étoient les prêtresses ; et les sénateurs romains, déposant cette sévérité qui les caractérisait, venaient s'y mêler parmi les femmes étrangères, et, jouant avec elles, croyoient ainsi faire agréer leurs offrandes à la déesse et se la rendre propice.

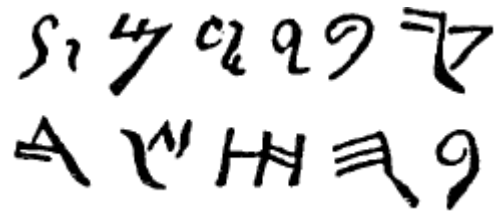
Je trouvai bien effectivement le chemin tortueux et escarpé dont parle Tite Live, qui rendoit l'approche de la ville si difficile ; mais je n'ai point trouvé la ville comme il la place, à la moitié de la montagne, ni vu de possibilité qu'elle y eût pu jamais exister. Au sommet on

trouve une grande plate-forme, à l'angle de laquelle, dans l'endroit le plus escarpé, sont situées les ruines d'un château sarrasin ou gothique à la place du fameux temple ; et il n'existe plus maintenant, au lieu de ces beaux parvis et de ces belles sacrificatrices, que des prisonniers aussi hideux que leur prison. On y montre un trou qu'on appelle le puits de Vénus, et qui n'est qu'une vieille citerne, comme j'en ai vu dans toutes les forteresses sarrasines. Je trouvai cependant dans le mur, au couchant, quatre morceaux de pierres que je reconnus antiques aux entailles faites pour les soulever.

On découvre de cet endroit toute la ville de *Trapani* et les isles voisines, jusqu'à *Maretimo*, autrefois *AEgades*, derrière laquelle Lutatius donna la bataille navale qui acquit la Sicile aux Romains, et termina la seconde guerre punique. Je parcourus la ville sans rien trouver qui retraçât le tableau de l'ancienne Éryx. Si la montagne eût pu changer de place, et si à la porte du couchant je n'eusse trouvé, à la base des murs gothiques, la construction colossale des murs antiques, j'aurois cru que je me trompais sur le site de cette ville célèbre jadis, dont le séjour avoit autrefois paru si délicieux, et qui, aujourd'hui sous le nom de *Giuliano*, n'a plus que neuf mille sauvages habitants dont toutes les femmes me parurent hideuses. Je vis chez un M. Hermandès un recueil de médailles trouvées dans le lieu même, avec les légendes grecques, représentant des têtes de Vénus, et au revers des chiens ; d'autres avec des oiseaux et des crabes ; d'autres avec un crabe et une tête. Ce monsieur ne voulut rien me céder. Je trouvai aussi chez lui nombre de vases funéraires, et des pots avec des inscriptions grecques, qui sont, suivant toute apparence, les noms de la fabrique ou du fabricant. Éryx fut détruite par Amilcar, qui, dans la première guerre punique, l'an de Rome 493, en transporta les habitants à *Drepanum*, qu'il venoit de bâtir. De retour à *Trapani*, je courus les églises sans rien trouver. On montre des tableaux de Carera, peintre trapanois, qui avoit étudié la manière de Paul Veronese, mais qui s'étoit trompé dans l'imitation. Il a heurté ses ombres et ses clairs, au lieu de peindre franc. Ses couleurs ont poussé. Ses tableaux sont faits avec liberté, mais sans correction et sans coloris. Il y a dans la ville trois statues pédestres en marbre, de Philippe V, Victor Amédée, et Charles de Bourbon.

Nous partîmes de *Trapani* avec de nouveaux chevaux, et après avoir réformé tous les gardes inutiles et cette fastidieuse suite qui ne sert qu'à faire payer beaucoup plus cher tous les moyens qu'elle vous procure. De *Trapani* à *Marsala* le pays s'abaisse, les montagnes s'éloignent, les rives de la mer sont presque entièrement couvertes de salines. On passe devant *Paceco*, où l'on fait de très bon vin muscat, à l'imitation de celui de Syracuse, mais moins liquoreux. À douze milles de *Trapani* on trouve à un demi-mille en mer l'isle de *S. Pantaleo*, autrefois *Motya*, ville bâtie par Hercule en l'honneur d'une Sicanienne de ce nom qu'il a voit aimée en Sicile. Elle devint dans la suite une des plus fortes villes des Carthaginois en Sicile. Ils la défendirent avec tant d'acharnement, au siège qu'en fit Denys le tyran dans la quatre-vingt-treizième olympiade, qu'ils se faisoient suspendre à des poutres, et se faisoient porter ainsi hors de leurs murailles pour aller, avec des torches, porter le feu aux machines des assiégeants. Denys avoit tiré, de cette ferme à l'isle, un môle pour faciliter les approches de la place. Ce fut à ce siège que l'on fit usage pour la première fois de la catapulte, dont l'effet effraya tellement la flotte d'Imilcon, qui s'étoit avancée près du rivage, qu'il abandonna l'avantage qu'il avoit sur la flotte de Denys, et se sauva jusqu'en Afrique, n'imaginant que ce moyen d'échapper à des traits contre lesquels on n'avoit point encore de défense. Ce fut ce qui dégagea la flotte de Denys, qui s'étoit trouvée pressée au point que, pour la sauver du danger d'être brûlée, ill'avoit fait tirer à terre pour la remettre à flot plus loin ; ce qui peut donner la mesure des vaisseaux de ce temps. Les plus gros portoient cent hommes et quatre chariots : on appeloit ceux-là vaisseaux de charge. Cette rive est effectivement très susceptible d'une pareille opération, étant très basse, et la mer du continent à l'isle n'ayant que trois à six pieds de profondeur. Tous ces bas-là sont occupés maintenant par des salines, où se fait le plus beau sel du pays. Nous prîmes une barque et allâmes à l'isle, qui a un mille de long sur un demi-mille de large. Elle appartenait aux jésuites, et appartient maintenant au roi. Il y a une seule ferme, qui rapporte à-peu-près cent pistoles ; nous cherchâmes vainement quelques vestiges de la ville détruite. Nous ne trouvâmes que quelques pierres antiques, dont on avoit construit un bastion moderne, aussi détruit ; nous vîmes cependant beaucoup de *mattoni* épars dans les champs, des fragments de vases grecs de la plus grande finesse, et sur une pierre brute de

deux pieds de haut sur quinze pouces de large, cette inscription punique :



Les paysans qui travaillaient nous dirent qu'on y avoit trouvé grand nombre de monnoies d'argent et de cuivre : ils m'en donnèrent deux ; l'une carthaginoise, ayant d'un côté une tête de femme d'un fort beau caractère, et au revers un cheval ; l'autre monnoie étoit de Syracuse, mais presque entièrement effacée. Ils me donnèrent aussi des fers de javelots et de traits en bronze. Ceux des traits étoient triangulaires, en forme de cône alongé, avec une pointe en arrière de chaque angle ; ce qui en rendoit l'extraction très difficile, et la blessure fort dangereuse. De là nous allâmes à *Marsala*, à six milles plus loin.

MARSALA

Marsala étoit autrefois l'ancienne Lilybée, la principale place des Carthaginois en Sicile, celle qui ne leur fut jamais prise, la seule qui résista à Pyrrhus lorsqu'il passa en Sicile l'an de Rome 475, celle que les Romains assiégèrent cinq années sans pouvoir s'en rendre maîtres ; et qui ne leur fut cédée qu'après la victoire navale de *Lutatius*, remportée derrière l'isle *AEgades*, aujourd'hui *Maretimo*, qui se trouve vis-à-vis *Marsala*, et semble être la clef de cet immense port. Il est formé par des rochers, des isles basses, des langues de terre, et des bancs de sable qui vont en se croisant, brisent la vague de toutes parts, et forment un vaste demi-cercle où la mer est toujours tranquille. Virgile l'a décrit comme s'il l'eût vu, en disant que les rochers à fleur d'eau et les bancs de sable en rendent le passage si dangereux, que si, au lieu de doubler les isles, on vouloit se tenir près de terre et traverser le port, les mêmes bancs de sable qui en faisoient un port assuré en

rendoient la traversée périlleuse. Ce fut de ce port que sortit la flotte formidable que commandoit Scipion l'Africain, lorsqu'il partit pour l'Afrique dans la seconde guerre punique, l'an de Rome 548.

La beauté de ce port le fit appeler *Marsala* par les Sarrasins ; ce qui, dans leur langue, veut dire *Port de Dieu* : mais de ce fameux port et de cette ville imprenable, il ne reste pas seulement un dessin à faire. Rien n'est moins pittoresque et rien n'a l'air moins imposant que la Lilybée moderne, et cependant l'on vient encore tout récemment d'y construire des bastions. Quoique grande, elle est sans apparence ; elle compte vingt-cinq mille habitants, et ses rues paroissent dépeuplées. Nous allâmes loger aux franciscains. J'étois recommandé au comte de *Grignano*, chez qui je trouvai un assez beau vase d'albâtre. Je courus la ville avec lui, et ne trouvai d'antique que quelques vestiges des anciennes murailles, au couchant de la ville, construites de quartiers de pierres énormes, qu'avant l'invention du canon il étoit effectivement impossible qu'aucune machine pût ébranler. Au-devant de ces murs étoient des fossés profonds, de quarante pieds de largeur, taillés dans le roc, dont il existe quelques parties qui sont encore imposantes. On ne trouve absolument rien de l'ancrage, et du port en général il ne reste que la forme. On n'y peut naviguer qu'avec de petites barques. Peu profond par sa nature, négligé pendant bien des siècles, il fut, dit-on, absolument détruit par D. Juan d'Autriche, qui, ne pouvant le défendre, ne voulut pas le laisser ouvert aux Africains, qui n'en sont qu'à cinquante lieues. Il n'y a donc plus à *Marsala* qu'une petite rade où l'on vient charger le thon qui s'y pêche, et la cendre de soude qui s'y fait en abondance, et qui est l'objet principal et presque unique du commerce du pays. Cette plante se sème au mois de mars. Elle a la côte du sarrasin, la feuille de la forme d'une épine, d'un pouce de longueur, ronde et grasse. C'est à la naissance de la feuille que sortent la fleur et la graine. On arrache la plante au mois d'août ; on la fait sécher au soleil jusqu'à un certain point, et on la brûle aussi verte qu'il est possible en la consumant l'une par l'autre, toujours sur le même foyer. Le résidu se durcit en masse, et prend la consistance que nous lui connoissons. Ce sont les Marseillois qui viennent la chercher pour leurs fabriques de savon¹⁴.

¹⁴ On a pris pour armes de la ville l'empreinte de l'ancienne monnaie, qui est d'un côté une tête d'Apollon, et de l'autre une lyre avec une inscription grecque.

MAZARA

Nous partîmes de *Marsala* pour nous rendre à *Mazara*, à quatorze milles en suivant le bord de la mer, à travers un pays sec et plat comme la Pouille. *Mazara* a quelque apparence à l'extérieur. Des couvents et des clochers assez riches annoncent une ville agréable, qu'on ne trouve plus lorsque l'on est entré dans ses rues tortueuses et étroites. La seule place devant la cathédrale offre quelque chose de pittoresque. *Mazarum*, dont il est peu question dans l'histoire de la Sicile, fut apparemment très habitée par les Romains ; car on y trouve nombre de leurs tombeaux et de leurs inscriptions. Il y a, dans la cathédrale, des sarcophages qui sont intéressants, principalement un où est représenté en bas-relief un combat de cavalerie sculpté, d'un grand et beau style, tant par la composition que par le dessin et le travail qui peuvent faire penser que c'est un ouvrage grec. Il y en a un autre qui est allégorique, et que chacun explique à sa manière ; celui-là est plus fruste, et n'a jamais été beau : le sujet seul, très compliqué, est très propre à inquiéter les antiquaires. Il y en a un troisième qui représente un Méléagre ; mais il est si mauvais, qu'il ressemble à la plus chétive sculpture gothique. On trouve au couvent de S. Michel un petit tombeau romain de la famille Albinus, et un autre fragment d'une inscription en beaux caractères, sur le marbre :

L. A. CILIO. L. F.
RVFO.

et plusieurs autres que voici :

D. M.
HERENNIAE
MAVRICAE.

ΙΡΕΚΔΙΛΙΟΑΘΟΙ
ΟΥΑΛΕΠΙΟ ΟΝΔΙ
ΥΛΗΡ ΑΝΥΙΟΝ

ΩΝΑΡ ΕΧΕΡΚΕΤΑΝ.

D. M. CLAVDIAE SABINAE
L. METHIVS PROCVL VS
CONIVGI KARISSIMAE B.

CLEMENTISSIMO ET
VICTORIOSISSIMO
D. N. FLAVIO. VALERIO
CONSTANTINO. MAXIMO
PIO FELICI INVICTO. AVO.
BETITIVS PERPETVVS
V. C. CORR. PROV. SICIL.
DEVOTVS NVMINI. MAES
TATI QVE EJVS
SEMPER DICATVS.

M. MARCELLO

CLARIC. BIO
SEM...

Mazarum, dévastée par les Sarrasins, fut prise sur eux par Roger, qui fit voeu, à cette occasion, de bâtir une église s'il avoit la victoire. L'église n'existe plus ; mais on a représenté, sur le portail de celle qu'on a rebâtie à la même place, ce prince terrassant un Sarrasin. On trouve à *Mazara* quelques monnaies puniques, beaucoup de romaines, et de celles des Sarrasins dans leurs tombeaux. Il n'y a que sept mille habitants à *Mazara*, sans commerce et sans occupation. On y cultive du coton. Il n'y a point de port ; mais la mer entre par un canal à plus d'un demi-mille dans les terres, ce qui seroit un abri excellent pour les vaisseaux marchands s'ils avoient à y venir chercher quelque chose : mais ce canal ne sert qu'à nourrir de très gros poissons, que les habitants mangent paisiblement. En sortant de *Mazarum*, à un mille de la ville on trouve, à gauche du chemin, une église appelée *Santa Maria dell' Alto*, dans la sacristie de laquelle il y a un petit tombeau d'albâtre, qui sert de fontaine à laver les mains des prêtres. C'est un ouvrage romain d'un fort joli goût. Nous nous remîmes en marche pour arriver aux ruines de Sélinonte, appelées les *Pileri*, à dix-huit milles de *Mazara*. Depuis cette ville jusqu'au village de *Campo-Bello*,

le pays est désert comme un pays qu'on découvre ; la terre n'y est couverte que de petits palmiers nains, appelés palmiers éventails, dont on fait usage pour faire des balais. Je ne sais si c'est de ceux-là que parle Virgile, et que de sa flotte il fait voir à son héros dans les champs de Sélinonte ; mais ç'auroit été bien vu à lui, car le plus élevé de ces palmiers n'a pas deux pieds de hauteur.

SÉLINONTE

À deux milles de Sélinonte on aperçoit les ruines de cette ville, qui ressemblent à deux vastes chantiers où sont étalés tous les matériaux propres à en bâtir une. De près, elle conserve la même illusion. Au premier coup-d'œil on ne distingue aucun plan ; ce sont çà et là des fûts de colonnes, les uns cannelés, les autres non ; des chapiteaux, des entablements, les uns appareillés, les autres qui semblent ne l'être pas encore. Au plus grand temple on croit voir l'ouvrage des géants ; on se trouve si petit auprès des plus petits détails, que l'on ne peut croire que ce soit des hommes qui aient préparé, qui aient remué ces masses énormes que l'œil même n'est pas accoutumé à mesurer. Chaque colonne est une tour, chaque chapiteau est un rocher tout entier. Il semble que l'on ait plutôt défié les dieux ou voulu épouvanter les hommes, que bâtir un temple à la gloire des uns, et exciter l'admiration des autres.

Lorsque l'on passe de ces trois temples à la partie qui lui fait face, on n'est pas moins étonné de trouver des murailles formidables et du même style, qui semblent ne servir que de base à d'autres temples non moins colossaux (colossaux). On croit alors que les Sélinontins n'habitaient que des temples, ou que ce n'était qu'un peuple de prêtres consacrés au culte des divinités. Les ruines, les débris et les colonnes, se voient jusques dans la mer. De ce côté il y a une tour de garde d'où nous découvrîmes le plan général de la ville, qui formait un grand fer à cheval, dont les deux extrémités étaient terminées par deux bastions qui s'avançaient jusques sur le rivage de la mer. Trois temples de chaque côté occupaient les parties latérales, et étaient sans doute les

quartiers révévés : le côté gauche consacré aux temples des dieux ; le côté droit, peut-être aux édifices publics. Celui-ci avait une enceinte particulière. Entre les deux était le port, absolument intérieur, et maintenant comblé de sable. Le fond du fer à cheval était sans doute la partie publique. On n'y trouve que de petits débris de *mattoni*, la trace de quelques petits édifices, des puits et des citernes, mais si couverts de sable qu'on ne distingue plus que la forme générale, qui fait juger de la magnificence de l'ensemble et de l'effet qu'il devoit produire. Il fallut bien déchoir de cette magnificence lorsqu'il fut question de nous retirer, et que la nuit nous obligea à chercher un gîte. Pour tout abri nous n'avions qu'une ancienne écurie, dont on avait fait une cuisine : elle avoit pour âtre un terrain humide et puant qui nous tint toute la nuit dans une sueur froide qui ressembloit à celle de la défaillance. Une triste lampe, qui ne brûloit que du peu d'huile qu'elle avoit pris sur notre souper, nous rendoit une lueur sombre qui ne servoit qu'à éclairer notre déplorable sort et celui de deux pauvres malades retirés dans le même bouge : ils soupiroient, se lamentoient et vomissoient à chaque instant. Ce tableau ébranla pour cette fois mon insouciance sur le bien-être, et je m'endormis ce soir-là avec toutes les horreurs et toutes les atteintes du mauvais air. Nous nous levâmes de très grand matin, bien empressés d'en respirer un moins impur. Nous nous rendîmes aux temples. Avec le temps les yeux s'accoutument à voir les choses les plus colossales, et bientôt à les mesurer. Nous débrouillâmes des plans où nous n'avions vu d'abord que des amas de débris sans ordre. En examinant bien, nous vîmes clairement que la chute de ces édifices n'est pas une démolition ni l'ouvrage des hommes, ayant été, par leurs masses, à l'abri de la colère momentanée d'un vainqueur et du laps des temps. On voit, par l'ordre qui règne encore dans l'état actuel de la ruine, par les parallèles dans la chute des colonnes, par les lignes droites où se trouvent encore la plupart des morceaux d'entablement, que leur renversement ne peut avoir été causé que par de violentes secousses de tremblement de terre, qui les ont jetés tous les trois du couchant à l'orient, en dérivant au nord, et non la colère d'Annibal, qui, comme le rapporte M. de Burigni, en refusa la conservation aux prières d'Empédion, qu'il estimoit cependant jusqu'à permettre en sa faveur aux Sélinontins fugitifs qui avoient échappé au carnage de revenir s'établir sur les ruines de la ville, en payant un tribut.

Le plus petit, qui est au milieu, a conservé en place toutes les premières assises de ses colonnes. Toutes étoient cannelées, posant sans base sur un socle qui formoit le troisième gradin, sur lequel l'édifice total étoit élevé. Celui-ci paroît avoir été le plus achevé et le plus soigné dans ses détails, mais plus ruiné que les autres dans sa partie intérieure. On la distingue moins, peut-être parce que les fragments plus petits auront été plus faciles à enlever ; mais les Grecs étoient si simples dans leurs procédés, et si constants dans leur ordonnance, que la connaissance d'une de leurs constructions sert beaucoup à la connaissance des autres. La variété des détails faisoit la variété des effets dans l'élévation, tels que le fuselé de leurs colonnes, la dimension de leurs chapiteaux plus ou moins écrasés, le diamètre de leurs entablements ; ce qui se trouve ici fort facile à mesurer, puisque la plupart des colonnes renversées ont conservé dans leur chute leurs assises près l'une de l'autre, souvent avec le chapiteau, et même quelquefois l'entablement.

Nous passâmes ensuite au second temple, et avec un peu de difficulté nous retrouvâmes celui-là comme l'autre. Un des angles du mur intérieur de ce dernier est conservé sur pied, et ces angles étoient décorés de pilastres avec des chapiteaux. Celui-ci, plus grand dans ses détails, étoit aussi d'une forme plus longue.

Il n'est pas nécessaire de dire que celui-ci, qui étoit placé à côté de l'autre, lui étoit parallèle, puisque tous les temples antiques étoient toujours d'orient en occident. Satisfaits sur ces deux-là, nous parcourûmes les ruines du plus grand, qui nous avoit effrayés d'abord. Nous commençâmes à mesurer ses détails, le diamètre de ses colonnes, etc. et nous retrouvâmes son plan de la manière la plus satisfaisante et la plus incontestable, quoiqu'il eût plusieurs particularités, telles qu'une dimension plus longue, qui étoit occupée premièrement par un péristyle de trois colonnes de hauteur : c'est du troisième rang intérieur de ces colonnes qu'il en reste une debout dans toute sa hauteur. Derrière cette colonne un pilastre terminoit un corps avancé qui venoit joindre le mur qui recevoit la grande porte. Dans celui-ci l'intérieur étoit décoré d'un petit ordre dont nous avons encore trouvé quelques fragments de colonnes, d'entablements et de corniches

doriques. Il y avoit, dans les angles du mur au couchant, de grands pilastres dans les proportions de l'ordre extérieur. Les colonnes du premier rang de la partie orientale étoient cannelées, et les autres du même péristyle ne l'étoient point. Au pourtour nous observâmes que presque alternativement l'une étoit à pans et l'autre non cannelée ; ce qui, je crois, ne pouvoit servir de décoration, mais pouvoit prouver que le projet avoit été de les canneler toutes, et que le temps et les circonstances avoient laissé cet ouvrage imparfait, comme il arrive trop souvent aux édifices de ce genre, qui sont tant de temps à élever, et qui exigent déjà des sommes si considérables avant d'être avancés jusqu'à un certain point, qu'on doit s'émerveiller comment de si petites républiques ont pu subvenir à de pareilles dépenses ; ce qui doit faire croire qu'elles sacrifiaient à l'édification de ces grands monuments toute la magnificence qu'elles auraient pu donner à leurs maisons particulières. Nous nous plaisions à admirer la variété des moyens employés pour soulever ces masses, et à raisonner sur les machines perdues qui les enlevaient et les mettaient en place, et dont les effets prouvent que, malgré nos heureuses découvertes, nous n'avons pas encore passé les anciens dans l'art mécanique. Certains morceaux sont percés dans toute leur épaisseur ; d'autres ont seulement les trous quarrés dans lesquels entraient des crochets qui serraient le bloc à proportion de sa pesanteur ; d'autres recevaient des chaînes de fer dans des rainures de forme cylindrique, et soulevaient les masses comme par deux anses.

Il faisait un vent de *siroco* qui nous couvrait d'une humidité que ne pouvait sécher le soleil d'août. L'atmosphère étoit d'un poids qui nous accablait, et j'éprouvai pour la première fois combien le climat influait sur le courage : je concevais alors la mollesse orientale et l'apathie sicilienne. Nous ne pouvions plus nous remuer ; nous vînmes tomber sur notre litière, et nous livrer aux puces maigres qui nous attendaient. Ce n'est pas sans raison qu'on appelle ce lieu *Terra dei pulici*, Terre des puces ; car aux dépens du plus pur de notre sang, il fallait que nous en engraisassions des milliers chaque fois que nous rentrions.

Le soir le vent ayant changé, nous allâmes à l'autre partie de la ville, qui est sur une autre éminence, au couchant de celle-ci. Elle a aussi trois temples, dont on ne reconnoît pas moins les plans, à l'exception

de celui qui est plus près de la mer, qui, beaucoup plus petit, a laissé plus facilement dérober ses débris. Ce petit diffère des autres en ce que son chapiteau est plus allongé, et que trois seconds filets creux coupent ses cannelures. Dans celui du milieu, les colonnes étaient toutes d'une seule pierre, et pour la plupart conservées, toutes couchées parallèlement ; ce qui pourrait servir de preuve à ce que j'ai dit plus haut, qu'un tremblement de terre avoit pu seul détruire ces édifices. Ceux-ci ont versé du midi au nord, en dérivant un peu à l'orient, et ont conservé encore plus d'ordre, leur chute ayant été en flanc. La nef du troisième étoit infiniment étroite, et le péristyle ou pourtour beaucoup plus large. Il y a à l'entrée une cavité quarrée dont nous ne pûmes deviner l'usage, et qui pourroit bien n'être qu'une fouille faite dans l'âtre pour sonder la profondeur de son massif.

Un coup d'oeil sur les plans fera mieux connoître leur forme et leur comparaison, que la description la plus détaillée¹⁵. Nous nous mîmes tellement au fait du plan de cette partie, que nous pûmes le lever. Nous découvrîmes presque toutes les murailles du quartier des trois temples, quartier sans doute le plus distingué de la ville, comme pourroit être celui du sénat, ou le quartier des soldats, ou celui des prêtres. Nous distinguâmes deux rampes de gradins qui montoient du port aux temples, les beaux glacis en pierre qui leur servoient de base et devoient beaucoup ajouter à leur effet ; car il faut regarder que ces masses, rustiquées en apparence, sont en architecture ce qu'est en peinture la fresque heurtée, qui devient d'un effet précieux quand elle est à son point. On doit dire aussi que les anciens nous surpassoient de beaucoup pour l'entente de cet effet en architecture : leurs monuments étoient toujours placés de manière qu'on ne les découvroit que sous de beaux points de vue, tels que sur des éminences, sur des murailles, ou sur de grands bastions, comme ici. La partie fortifiée qui regardoit la mer n'existe plus ; suivant toute apparence, c'est Annibal qui la détruisit, puisqu'il ne permit aux habitants de revenir qu'à condition que les fortifications ne seroient pas rétablies.

Nous trouvâmes des colonnes jusques dans la mer, et, dans le dessus des rues, de petits souterrains sans voûte, mais faits de grandes pierres

¹⁵ Voyez le quatrième volume du *Voyage pittoresque des deux Sidles*.

posant carrément sur des piliers. Nous trouvâmes, à la surface, de petites colonnes de décoration intérieure, et au couchant des murailles presque entières : nous passâmes deux jours encore à mesurer tout cela. Enfin, nous épuisâmes toutes les ressources que purent nous fournir les belles ruines d'une des plus belles villes de la Sicile, et où les arts avoient été portés à leur perfection. Bâtie par les habitants de Mégare cent ans après leur propre établissement, toujours rivale de Ségeste, elle devint la première victime de la vengeance que les Carthaginois tirèrent de la perte de la bataille d'Himère et de la mort d'Amilcar. Annibal, petit-fils de cet Amilcar, vint, soixante et dix ans après, mettre le siège devant Sélinonte ; les habitants se défendirent avec un courage infini. Pendant le siège, les Espagnols, à la solde des Carthaginois, s'y introduisirent par une brèche. Quelques femmes s'en étant aperçues, jettèrent de grands cris. Les Sélinontins, croyant la ville prise, abandonnèrent les murailles ; ils se défendirent cependant jusqu'à la nuit dans les rues, où enfin il fallut céder au nombre. La ville fut pillée et brûlée avec ce qui restoit de Sélinontins. Il seroit possible de rendre dans la vérité le moment du carnage, couvrant d'ombres et de flammes tout ce qui n'existe plus, et laissant voir seulement à la lueur de l'incendie ce qui reste, et les ruines de ce qui est détruit, avec le massacre des Sélinontins, leurs cadavres mutilés, leurs têtes apportées au général sur des javelots, les femmes violées, les vieillards et les enfants écrasés, enfin toutes les horreurs de la guerre faite par des barbares.

SCIACCA

Après avoir épuisé tout le canton, nous partîmes de Sélinonte au milieu de la nuit, mourant de faim. Nous traversâmes deux petits bois ; puis nous passâmes sur un pont le fleuve *Belici*, autrefois le fleuve *Hypso*, où nous trouvâmes le mauvais air, avec une puanteur horrible, puis deux ruisseaux sans ponts. Nous laissâmes à gauche *Menfrici* ; puis nous passâmes un autre fleuve appelé *Corbo*, autrefois *Arys*. Enfin, après avoir fait dix-huit milles tant dans le bon chemin qu'égarés par la nuit et de mauvais guides, nous arrivâmes le matin à

Sciacca, ville située sur le penchant d'une éminence, et d'un aspect très agréable, mais dont l'intérieur ne répond pas à ce qu'elle promet. Elle s'appeloit autrefois *Thermae Selinontiae*, et n'a conservé aucune antiquité. Quoiqu'elle fût fameuse par ses fabriques de vases de terre si recherchés par les Grecs, je ne pus y en trouver un seul. J'aurais bien voulu cependant avoir un vase que j'aurais pu croire fabriqué des mains de Carinus, père d'Agathoclès tyran de Syracuse, un des plus grands hommes et des plus beaux génies qu'ait produits la Sicile : il étoit né à *Sciacca*, comme on le sait, d'un potier de terre de cette ville. Ce potier avant consulté l'oracle sur les rêves qui l'agitaient depuis que sa femme étoit grosse, apprit que l'enfant dont elle accoucherait désolerait son pays ; il sacrifia sa tendresse paternelle à la tranquillité de sa patrie, et résolut d'exposer son fils. Sa femme, plus mère que patriote, séduisit ceux qui devoient le faire mourir. Le petit Agathoclès, élevé en secret chez son oncle, croissait en beauté et en force. Il avoit sept ans lorsqu'Héraclide, son oncle, célébrant un sacrifice dans sa maison, invite son beau-frère à y assister ; Carinus aperçoit Agathoclès, et ne peut le quitter de vue. La mère qui l'observait lui rappelle adroitement que son fils seroit de cet âge. Les yeux de Carinus se mouillent de larmes, il caresse son fils sans le connaître ; et regardant cet enfant, il se reproche sa barbarie et se livre au désespoir. La mère saisit ce moment pour lui découvrir sa feinte, rend le bonheur à Carinus, qui emporte son fils chez lui, au risque de tout ce qui pourra en arriver. Il y a peu de tableaux d'expression aussi intéressants que la représentation de cette scène historique, et je m'étonne qu'elle n'ait jamais été peinte.

Revenons à *Sciacca*. Nous allâmes hors de la ville voir les bains, qui n'ont que la source d'antique. Cette source est chaude à brûler, sulfureuse, d'un limon jaune, avec une légère teinture vitriolique. Elle sort d'un rocher qui a la blancheur et la légèreté de la craie, et qui est une pierre dénaturée par l'acide vitriolique, comme le sont les laves des *Pisciarelli*, près de Naples. Tout à côté est une autre source d'eau froide, dont on fait usage pour la gale. Elle est salée ; ce qui n'est pas extraordinaire, puisque toute la pierre de la montagne dont elle sort l'est à la langue comme la terre de saline. Nous montâmes la montagne où sont les étuves, imaginées et fabriquées, dit-on, par Dédale, ce génie universel, l'inventeur de tous les arts, partout désiré,

chassé de partout, et qui, après s'être couvert d'autant de crimes que de gloire, étoit venu trouver Cocalus, roi des Sicaniens, pour se dérober à la vengeance de Minos, qui le poursuivait pour avoir rendu possibles les amours monstrueuses d'un taureau et de Pasiphaé son épouse. Quelques traditions veulent que ces étuves soient les mêmes que celles où Cocalus fit étouffer Minos, pour se débarrasser des vives sollicitations qu'il lui faisait de lui livrer Dédale. Quoi qu'il en soit, elles sont situées au sommet d'une montagne qui domine *Sciacca*, à trois milles de cette ville. On y arrive assez commodément. Il y a là une abbaye qui sert d'hospice : l'abbé n'y demeure pas, mais il en tire chaque année dix mille livres, et laisse à l'aumône des malades quelques frères hermites qui desservent le saint du lieu, l'église et les étuves. Celles-ci sont infiniment curieuses. C'est une grotte d'environ huit pieds quarrés d'ouverture, d'où il sort un vent chaud qui couvre d'humidité, et fait tomber en sueur de la manière la plus douce et la plus prompte. Le vent est moins chaud et moins fort au fond de la grotte qu'à son ouverture, où il semble que l'air se presse. Cette vapeur, sans doute causée par un feu volcanique, paraît élancée du centre de la montagne, et avoir trouvé ou s'être fait jour à travers les rochers. Elle n'a ni couleur ni odeur. Plus dense dans le fond de la grotte, elle paraît plus chaude au contact de l'air extérieur, lorsqu'elle se charge des vapeurs lourdes de l'atmosphère. La grotte est entourée de sièges taillés dans le roc pour les baigneurs. On voulait que je visse de l'écriture grecque, que le temps, disait-on, rendait indéchiffrable; mais je reconnus clairement et seulement la morcelure du ciseau à dents avec lequel on avoit taillé et rustiqué ces sièges ; ce qui ayant été fait par lignes parallèles, poli ensuite et usé par le dos des malades, ressemble assez à une écriture gothique, mais ne peut jamais être du grec que pour les amateurs du merveilleux. Cette première grotte communique à une seconde par une voûte si basse, qu'il faut se mettre à plat ventre pour y entrer. Les malades ne font aucun usage de cette seconde. Le frère qui m'accompagnait me dit qu'on y entrait, mais ne voulut pas m'y suivre : j'avais mis habit bas, et je passai avec la lanterne. Je trouvai cette seconde grotte moins grande et plus étroite ; l'air y étoit plus violent encore qu'à la première, et éteignit ma lampe, quoiqu'elle fût dans une lanterne bien fermée. Je fus donc obligé de revenir à tâtons sur mes pas. Je demandai des flambeaux, il n'y en avoit point ; et craignant, en m'égarant, de jouer sans espoir d'utilité le

rôle de Minos, je ne jugeai pas à propos de me rembarquer dans ces voûtes souterraines. L'on me dit qu'il y en avoit quatre toutes semblables, excepté qu'à la troisième un pilier soutenait la voûte ; qu'on ne distinguait pas d'où partoit le vent, et que ce même effet se manifestait à beaucoup d'autres endroits de la montagne. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que ce même effet se soit manifesté sans altération depuis Dédale jusqu'à nos jours. On montre à côté de l'étuve une autre grotte où un vieux hermite, après avoir vécu au bain marie, mourut en odeur de sainteté, de manière qu'il est à présent le protecteur de *Sciacca*, et qu'on ne peut plus regarder sa représentation sans six bougies allumées. Depuis la plate-forme du couvent, on découvre une des plus belles étendues de mer qu'on puisse voir ; aussi ces bons pères savent-ils l'histoire de toutes les courses barbaresques, et rien autre chose. Ils nous dirent qu'on découvrait quelquefois non seulement le cap Bon en Afrique, mais le golfe de Tunis, anciennement Carthage. Le temps étoit trop vapoureux pour que nous pussions nous assurer de cela. Nous revînmes à *Sciacca*, d'où nous partîmes le lendemain ; et suivant la mer, nous trouvâmes toujours la même nature de roche brûlée, blanche et salée. Nous passâmes à l'embouchure du *Calatabellota*, autrefois *Crimisus*, que l'on fait répandre pour inonder de belles rizières que nous trouvâmes en fleurs. Il en est de même du *Macasoli*, autrefois *Allaba*, et du *Platani*, autrefois *Camicus*, qui se jette dans la mer près du *Capo-Bianco*, appelé sans doute ainsi à cause de sa couleur. Ce fut sur ce cap que les compagnons de Minos enterrèrent le corps de ce prince, que Cocalus leur avoit rendu, en leur disant qu'il avoit été étouffé par la vapeur du bain. Les Sicanienens ayant brûlé leurs vaisseaux, ils bâtirent une ville qu'ils appellèrent *Minoa*, du nom de leur roi. Cette colonie apparemment dispersée dans la suite, Doricus, fils d'Alexandre roi de Sparte, étant venu réclamer le royaume d'Éryx comme successeur d'Hercule¹⁶, bâtit Héraclée où avoit été *Minoa* : mais les Ségestins et les Carthaginois en ayant pris ombrage, joignirent leurs armes et détruisirent cette nouvelle ville ; ce qui ne rend point étonnant le peu

¹⁶ Hercule, étant venu dans la Sicile, envoya défier à la lutte le roi Éryx, fils de Vénus, d'une taille gigantesque et d'une force proportionnée. Éryx accepta le défi, et paria son royaume contre les vaches de Géryon que conduisoit Hercule, et à la possession desquelles étoit attachée l'immortalité. Ce héros vainqueur laissa aux habitants la souveraineté de leur pays, jusqu'à ce qu'un de ses descendants vînt la redemander.

de vestiges que l'on en trouve. À peine vîmes-nous, sur le territoire que nous traversâmes, quelques morceaux de *mattoni*, et un seul fragment de vase grec.

Nous vîmes dîner à *Monte-Allegro*, village pauvre, sur un rocher entouré d'autres rochers arides, tous de talc, dont on fait le sable, la chaux, les pierres et le plâtre de construction des maisons. De *Sciacca* à *Monte-Allegro* il y a vingt-quatre milles. Il nous en restait encore dix-huit pour arriver à *Girgenti* ; mais comme on nous dit que *Siculiana* étoit en mauvais air, nous résolûmes de pousser jusqu'à *Girgenti*, quelque heure qu'il fût. Nous passâmes effectivement par un pays très sauvage, des vallées désertes, traversées par des ruisseaux et des lacs d'eau puante, avec la même nature de terrain et de pierre, c'est-à-dire alternativement du talc et cette pierre calcinée et saline qui existe depuis *Sciacca* jusqu'à la marine de *Girgenti*, et au-delà. Dès que nous eûmes passé le gros bourg de *Siculiana*, le pays s'embellit et s'enrichit, mais la nuit nous en déroba la vue.

GIRGENTI

Nous arrivâmes au môle de *Girgenti* à la nuit fermée. Le môle est à quatre milles de la ville. On y monte par un assez beau chemin, qui passe entre le mont *Tauro*, à gauche, où étoient campés les Carthaginois lors du second siège d'Agrigente, et le *Campo Romano* à droite, qui a conservé ce nom du camp des Romains dans le même siège. Nous passâmes le fleuve *Acragas* sur un grand pont, et arrivâmes à *Girgenti* par le même chemin escarpé et tortueux que Dédale avait construit si artistement pour rendre la citadelle de Cocalus imprenable, deux soldats pouvant en empêcher l'accès à une armée entière. Il n'y a que vingt-cinq ans qu'on a élargi cette route et la porte. On voit encore les traces de l'ancienne, et la roche telle qu'elle existait. Il étoit onze heures du soir, et nous ne trouvâmes plus les émissaires de Gélias pour nous conduire au palais de leur maître¹⁷.

¹⁷ On sait que Gélias, riche particulier d'Agrigente, étoit tellement hospitalier, qu'il envoyait ses gens attendre aux portes les étrangers pour les amener chez lui, où ils étoient traités avec

Nous fîmes ce jour-là une triste épreuve de l'hospitalité agrigentine ; car après avoir promené nos chevaux, déjà harassés, dans les périlleuses rues de la ville, avoir éprouvé le refus des gens de notre consul, qui ne voulurent pas seulement venir nous parler à travers la porte, nous fûmes obligés de revenir au fauxbourg, où après avoir frappé à tous les cabarets où on ne vouloit point de nous, nous nous gîtâmes dans un grenier, où nous ne pûmes nous procurer qu'un melon d'eau pour souper, et un tas de bled pour nous coucher. Le lendemain je voulus changer d'auberge et porter mes lettres. J'en avois trois pour l'évêque, le cardinal *Branciforte* : il étoit en tournée. Heureusement son vicairegénéral se chargea de me loger, et me mit aux enfants trouvés. Tout près de notre maison étoit la cathédrale, au sommet du mont *Camico*, qui occupe l'emplacement de l'ancienne citadelle.

Nous allâmes d'abord voir le fameux bas-relief si connu, si décrit, si vanté, enfin si célèbre qu'il est devenu en ce genre la première curiosité de la Sicile. Nous examinâmes très attentivement ce morceau, qui sert à présent de fonts baptismaux, et nous nous accordâmes à dire qu'il étoit bien au-dessous de sa réputation ; puis examinant bien encore, et voyant les inconséquences de son exécution, c'est-à-dire des beautés de style, de disposition, avec des détails si grossièrement faits pour la plupart, et d'un style si différent de l'ensemble, nous convînmes tous que l'ouvrage avoit été commencé par un habile homme qui avoit avancé plus ou moins chaque face, et qu'il avoit été terminé plusieurs siècles après, quand l'art étoit tombé dans la barbarie, ou bien que ce tombeau ayant été gâté par le temps, on avoit cherché à restaurer tout ce qui étoit devenu fruste. Il y a deux côtés qui, de loin, sont encore d'un grand effet ; mais en tout ce n'a jamais été un ouvrage digne du beau temps des Grecs. Le sujet ressemble si fort à celui de la tragédie d'Hippolyte que Racine nous a traduite d'Euripide, qu'il n'est presque pas possible de douter que ce ne fût celui que s'étoit proposé l'artiste.

Le premier côté, le plus apparent et le plus fini, représente un héros prêt à monter à cheval, une femme qui le quitte avec douleur, ou qui

autant de magnificence que de générosité. Un orage ayant contraint un jour cinq cents cavaliers à se retirer à Agrigente, non seulement il les reçut et les logea dans ses palais, mais il leur donna le lendemain un manteau à chacun. (*Note de l'auteur.*)

veut le retenir, des chiens, etc. dans la partie opposée, qui est l'autre grand côté, une chasse au sanglier (ce côté est tout au moins inutile à l'action) ; dans le troisième côté, un homme embarrassé dans les traits de ses chevaux épouvantés, et traîné sur les débris de son char fracassé ; dans le quatrième, qui est le plus conservé, une femme éplorée et pâmée, que plusieurs autres consolent et secourent. Cependant, comme on veut que ce soit un tombeau, et que l'on prétend qu'il a été rapporté de Carthage avec les choses précieuses que Scipion envoya aux Agrigentins après la prise de cette ville, on en a fait le tombeau de Phintia, tyran d'Agrigente, chassé du trône, et qui mourut à Tunis, tué à la chasse par un sanglier. Cette ressemblance est plus d'accord avec la partie qui représente une chasse au sanglier, d'autant qu'on remarque que ce sanglier est sculpté dans la forme et dans la même action que celui que l'on voit sur toutes les monnoies frappées sous le règne de ce prince ; mais Phintia, qui mourut chassé et abhorré de son peuple, ne trouva personne pour le pleurer, ni de sculpteur à Tunis pour faire si pompeusement son tombeau. Mais il en est de l'allégorie comme de la métaphysique : chacun y voit ou se croit en droit d'y voir ce qui lui plaît, et ce qui convient à son opinion. Pourquoi ne seroit-ce pas aussi l'histoire d'Adonis, que Vénus veut empêcher d'aller à la chasse, et son désespoir après la mort de cet amant ? Il y a aux archives de la même cathédrale un superbe vase grec : il fait regretter qu'il s'en trouve si peu maintenant en Sicile.

Nous allâmes ensuite voir les ruines du temple de *Giove Polieno*, qui est près de là, et le seul vestige d'édifice antique qui existe dans la ville moderne ; encore en reste-t-il si peu de chose, qu'il faut y regarder de bien près pour découvrir quelques assises d'un grand édifice qui sert maintenant de fondation à l'église de *Santa Maria dei Greci*. La fabrique moderne a recouvert ou dénaturé l'antique. Il faut donc regarder ce monument comme non existant pour son plan et les détails de ses formes, et ce qui en reste de vestiges comme une attestation du site qu'il occupait, ayant perdu jusqu'au moindre détail de son plan. Il fut bâti par Phalaris, qui, devenu puissant à Agrigente, et ayant été chargé de l'élévation de ce temple, employa une partie des deniers à s'attacher des créatures, leva des soldats sous le prétexte d'en avoir besoin pour garder les trésors qui lui étoient confiés ; feignit d'être attaqué, se retrancha, et finit par usurper la tyrannie qu'il

posséda seize ans, pendant lequel temps il exerça toutes les cruautés les plus recherchées, et devint fameux à force d'inhumanité. Il fit fabriquer le taureau qui porte son nom, et finit par se rendre si exécration à ses sujets, qu'il les obligea à se défaire de lui. Sa mémoire resta tellement en horreur aux Agrigentins, que la couleur bleue leur devint odieuse par cela seul qu'il avoit donné à ses gardes un uniforme de cette couleur.

Nous parcourûmes la montueuse ville de *Girgenti*, sans rien trouver qui valût la peine d'être cité. Sa situation actuelle sur une montagne en rend presque toutes les rues non seulement impraticables pour les voitures, mais même pour les mulets. La ville moderne occupe seulement le terrain de la citadelle de l'ancienne Agrigente. Il ne reste plus rien de cette citadelle, bâtie d'abord par Dédale pour placer les trésors de Cocalus, roi des Sicanians, un des premiers peuples connus de la Sicile. C'est au midi de cette citadelle, sur le penchant du mont *Camico*, qu'était autrefois la ville capitale de Cocalus, qui devint dans la suite un quartier de celle d'Agrigente, fut jointe aux murs de la grande cité par un pont sur le fleuve *Acragas*, et devint un quartier qui servoit de communication couverte pour aller de la ville à la citadelle, à laquelle elle tenoit par un autre chemin couvert. De cette citadelle on ne distingue plus que l'escarpement du rocher sur lequel posaient les murs qui fermaient la partie du château de Cocalus. Toute cette roche étoit creusée, ce qui formoit un labyrinthe souterrain qui avoit plusieurs issues, par lesquelles on pouvoit faire des sorties secrètes. Nous descendîmes par une poulie dans ce qui existe de souterrain, qui est encore immense, et où, sans les plus grandes précautions, il seroit très dangereux de se perdre. Ce sont des galeries percées en quinconce, qui forment à chaque croisée des chambres quarrées, avec quatre portiques égaux, le tout taillé grossièrement dans un tuf mêlé de coquillages, et si tendre, qu'il se coupe au couteau, et ne se durcit qu'à l'air. C'est la proximité et la commodité de ces matériaux à bâtir, qui ont probablement fait commencer cette excavation, d'où on a tiré, suivant toute apparence, toutes les pierres qui servirent autrefois à bâtir le château et la citadelle ; ensuite on aura prolongé des galeries pour trouver des issues à mi-côte, et s'en servir pour quelques opérations militaires. Mais si cet ouvrage fut commencé à ce dessein, il n'en eût pas plus coûté de le façonner davantage, et d'en rendre, par

ce moyen, l'usage plus sûr et plus commode. On n'y reconnaît d'ailleurs que le travail brut de l'outil dont on s'est servi pour lever par lits cette matière tendre ; opération qui s'est faite de la même manière que je l'ai décrite en parlant des carrières de la Pouille.

Le lendemain, à la pointe du jour, nous descendîmes dans la véritable Agrigente, bâtie par ceux de Gela, cent huit ans après qu'une colonie rhodienne eut fondé cette dernière, et quarante ans après la fondation de Syracuse. Nous allâmes d'abord jusqu'à l'angle oriental de la partie méridionale de la ville, où est le temple de Junon Lucine, élevé sur un grand stylobate qui sert de base à tout l'édifice, et donne une plate-forme au couchant et à l'orient du temple. De ce côté, qui est l'entrée, on montait à cette plate-forme par deux escaliers latéraux de six marches, qui coupaient par *moitié* trois gradins qui font l'élévation totale du stylobate. C'est sur ce soubassement que sont les quatre gradins sur lesquels posent les colonnes sans base, d'ordre dorique et cannelées, formant un quarré long de treize colonnes de profondeur sur six de face. Sous le péristyle est un portique ouvert, formé par deux pilastres aux angles et deux colonnes. Au fond de ce second péristyle, est la porte du temple, aux côtés de laquelle est la cage de deux escaliers qui montaient au comble du temple. Ce monument, quoique fort dégradé, offre encore la plus belle ruine et la plus pittoresque. Les treize colonnes du flanc septentrional existaient encore avec son entablement au commencement de ce siècle : mais il en est tombé six, à deux reprises, depuis moins de six ans ; et trois autres sont si ébranlées, et dans un équilibre si périlleux, qu'on ne peut espérer qu'elles tiennent encore longtemps. Il faut un climat comme celui-ci, où la gelée et le dégel ne donnent aucun mouvement de dilatation aux corps, pour que cela puisse durer plus d'une année. À la face du couchant il reste trois colonnes entières, et trois diversement dégradées. La partie de l'entrée l'est presque entièrement. À l'angle du couchant de la face septentrionale, il y a dans le soubassement une petite porte quarrée qui servoit d'entrée à une galerie souterraine, sur le même plan que la galerie supérieure, tournant autour du terre-plein du temple, et communiquant à l'intérieur par les deux escaliers qui étoient à côté de la porte. C'étoit apparemment l'entrée par laquelle les prêtres arrivoient au temple. C'est sans contredit de cette ruine que l'on a les plus beaux points de vue du pays. On peut juger par l'effet de la

ruine, de celui du temple dans son entier, et combien cette architecture, qui paroît lourde aux yeux accoutumés à la nôtre, devoit être noble et allégée par l'élévation de ce grand stylobate.

Nous passâmes de là au temple de la Concorde, le plus conservé, et le seul dont on ait quelque soin. Il est dans la même direction de celui de Junon Lucine, placé de même sous les murs de la ville, dans le même plan, à l'exception du soubassement, qui n'existe point ici, et que les murs latéraux de l'intérieur du temple sont ouverts de six portes cintrées de chaque côté. Heureusement on s'est avisé de loger un saint dans ce temple, dont l'autel, bien qu'il masque la porte, a donné à ce lieu une vénération qui l'a fait entretenir jusqu'à un certain point, de sorte qu'il possède encore en original toutes ses colonnes, ses deux frontons, et qu'il ne lui manque que quelques morceaux de son entablement latéral et sa couverture. Ce temple, posé sur une éminence naturelle, est un des plus beaux morceaux que l'antiquité nous ait conservés. Il est d'un grand effet sous tous ses aspects, et d'une conservation rare et précieuse. Du temple de la Concorde nous longeâmes les murailles, dont il ne reste que la partie posée sur la roche naturelle, et qui servoit de base et de fondation à ces fameuses murailles si élevées, que Virgile fait apercevoir à son héros bien avant qu'elles existassent, puisqu'elles ne furent élevées que sous le règne de Théron, après la bataille d'Himère, et par les Carthaginois faits prisonniers à cette bataille, tandis que Gélon régnoit à Syracuse ; temps bien postérieur au voyage d'Énée : mais il voulait peut-être parler du château de Cocalus.

Ces murailles, dans la partie intérieure, sont toutes remplies de sépultures creusées dans le tuf, et dans l'épaisseur même de la muraille ; ce qui ne pouvait que les affaiblir considérablement, et en préparer naturellement la dégradation. Je ne sais si cet usage et la forme de ces sépultures sont grecs ; mais je les ai observés principalement dans les lieux que les Phéniciens et les Carthaginois ont habités, et notamment à *Solentum*. J'ai retrouvé les mêmes sépultures sur le mont *Tauro*, où campèrent pendant huit mois les Carthaginois. Elles sont creusées comme des auges, l'une sur l'autre, dans la muraille, et quelquefois une partie cintrée pardessus. On voit d'autres formes de chambres à pans, ou de forme circulaire de quinze pieds de diamètre, avec un soupirail à la voûte pour leur donner du jour ou de l'air, et le tout

tapissé de sépultures sans ordre, entaillées à l'entour sous le sol, et si près les unes des autres qu'en beaucoup d'endroits leur séparation n'est pas de deux pouces. Comment pourrait-on penser que les Agrigentins, si recherchés et si précieux dans toutes leurs productions, après avoir élevé des murs avec tant de soin et de magnificence, eussent employé un moyen aussi ridicule pour les détruire ? Je cherchai partout si je ne trouverois pas quelques peintures gothiques dans ces tombeaux ; mais je n'ai pu découvrir ni peinture, ni monnaie, ni vases. On m'a assuré qu'on y avoit trouvé de longues épées à côté des corps ; ce qui ne peut fixer aucune idée sur le temps de ces sépultures.

Ces grandes murailles, élevées de vingt-cinq coudées, selon Diodore, devoient masquer les temples et nuire beaucoup à leur effet. Nous sortîmes par une brèche et entrâmes dans la campagne, où l'on voit encore les fondations et quelques débris de cette quantité de beaux tombeaux que l'histoire nous apprend qu'Imilcon, dans le premier siège d'Agrigente, détruisit pour combler les fossés des murailles et en faciliter l'approche à ses machines de guerre. C'était près de là qu'était le temple d'Esculape, quoiqu'il pût paraître plaisant que le dieu de la médecine eût son temple au milieu des tombeaux. Il ne reste de ce monument que le pilastre de l'angle de la partie du nord, avec deux colonnes engagées de la partie du fond ; colonnes cannelées et sans bases, avec les gradins sur lesquels elles posoient. Ce temple, dans son entier, pouvoit avoir quelque ressemblance, pour le plan, avec la maison carrée de Nîmes, peut-être le plus beau monument qui reste de la perfection de l'art chez les anciens. On y a appuyé une maison de fermier appelée *la Casa di Favata*. C'est dans cette maison qu'il existe encore un escalier du temple dans son entier.

C'étoit au midi de ce temple qu'étoit l'autre moitié de l'armée romaine, lorsqu'elle assiégeait en même temps la ville et la partie de l'armée carthaginoise commandée par Annibal qui campoit sous les murs, à la porte de mer, entre *Campo-Romano* et celui-ci ; car les deux armées, divisées chacune en deux, étoient mutuellement assiégées l'une par l'autre, le *Campo-Romano* l'étant par l'armée placée sur le mont *Tauro* et le corps d' Annibal, comme nous venons de le dire, sans qu'aucune d'elles osât entreprendre sur l'autre, jusqu'à ce

qu'Annibal, manquant de vivres, abandonna la ville et défila le long de *l'Acragas* pour aller s'embarquer.

Nous nous avançâmes de ce côté. C'est là que l'on trouve le tombeau dit de Théron, quoique le peu de pureté de son architecture pût lui faire refuser l'honneur d'être un ouvrage grec. Mais l'histoire dit que le tombeau de Théron étoit à la porte de mer, et que ce fut le seul qui échappa à Imilcon. Celui-ci se trouve au même lieu ; il est grand, à-peu-près entier : comment des antiquaires pourraient-ils se refuser à de telles probabilités ? Enfin, quel qu'il soit, ce monument est un grand pilastre à corniche, surmonté d'un attique quarré, avec une croisée figurée à chaque face, une colonne engagée à chaque angle, cannelée, base attique, chapiteau corinthien, entablement dorique avec des triglyphes. Tout cela forme un assemblage baroque d'un mauvais style et d'un mauvais effet, et ne donne guère l'idée de ces superbes tombeaux qu'élevaient les Agrigentins, non seulement à leurs princes, à leurs principaux citoyens, et à tous les particuliers riches, mais encore à des chiens et à des oiseaux, triste fruit de l'oisiveté et de l'excessive abondance où ils vivoient. Quoiqu'il en soit enfin de celui-ci, lorsqu'Annibal eut renversé Sélinonte, saccagé Himère, immolé ses habitants aux mânes d'Amilcar, et qu'ensuite il revint porter ses armes devant Agrigente, il fit renverser tous les tombeaux qui ornoient ce côté de la ville ; et quand on vint à celui de Théron, le tonnerre qui l'entr'ouvrir dans ce moment jeta l'épouvante parmi les soldats. Cette quantité de sépultures ouvertes mit la peste dans l'armée, et parut une vengeance céleste. Les soldats mêmes croyaient voir dans les ténèbres des ombres errantes, des spectres et des divinités vengeresses. Annibal fut emporté par la contagion : Imilcon commandant seul alors, et voulant rassurer l'armée, offrit aux dieux des sacrifices dans lesquels, selon la coutume de son pays, il immola des victimes humaines. Rhodoman dit même qu'en cette occasion il sacrifia jusqu'aux prêtres.

Nous rentrâmes dans l'enceinte de la ville par la porte de mer, dont il ne reste rien de la construction, mais dont on distingue parfaitement la route qui la traversait, entaillée dans le rocher. C'est à droite de cette porte en entrant, que l'on voit le temple d'Hercule, dont il ne reste debout que trois assises d'une seule colonne, une petite partie du mur intérieur, et un peu des fondations du temple ; mais tout cela se groupe

si admirablement avec les chapiteaux renversés, les troncs de colonnes épars, les plantes, le mouvement du terrain et les arbres, que cela compose le plus joli paysage et le mieux coloré. En mesurant les parties dispersées de ce temple, et se rendant compte de ses opérations, on trouve que c'est de tous les temples de ce genre un des plus beaux, des plus nobles, et d'une forme des plus élégantes. En montant la rue, à trente pas de la porte, on trouve encore à droite les fondations d'un édifice bâti avec la même solidité, et de la même construction des temples. Il avoit aussi des gradins, mais moins élevés, et du côté seulement qui faisoit face à la rue. Sa forme étoit longue et étroite. Les antiquaires disent que c'étoit la douane ; ce qui est fort probable par la forme et la situation de cet édifice, attendant d'ailleurs à la porte de mer, qui étoit celle du commerce. C'est de l'autre côté de la rue, et presque vis-à-vis, qu'est, et pour mieux dire, qu'étoit le gigantesque et fameux temple de Jupiter Olympien. Diodore dit qu'il avoit trois cents quarante pieds de long, sur soixante de large. Il ne put être achevé à cause de la guerre des Carthaginois, et écroula en 1401. Il semble que sa masse n'ait servi qu'à l'écraser et l'anéantir ; car sans deux demi-chapiteaux, quelques triglyphes, et un morceau de l'entablement, ces ruines n'auraient plus aucune forme, et ne laisseraient aucune idée de son architecture. Nous mesurâmes une cannelure à l'endroit où elle se terminait au chapiteau ; jamais je n'en ai vu de si grande. Nous cherchâmes en vain une première assise ; nous n'en trouvâmes ni en place, ni déplacées. Je m'émerveillais qu'il fût possible qu'il se fût conservé des chapiteaux, tandis qu'il ne reste aucune pierre du bas des colonnes. On dit que de nos jours l'ingénieur qui a construit le môle de Girgenti avoit fait demander au roi la permission de détourner quelques pierres de la ruine de ce temple, pour pouvoir prendre connaissance et s'assurer de son plan, et qu'ayant obtenu cette permission, il en avoit usé pour y prendre tous les morceaux nécessaires à sa construction. Les colonnes se trouvant trop grosses pour être d'une seule pierre, bien qu'elles fussent engagées et saillantes seulement d'une demi-circonférence, les pierres en étoient accouplées comme on le voit par le demi-chapiteau qui reste à l'angle méridional de la partie orientale. On trouve ce chapiteau avec trois assises de l'entablement qui ont écroulé en masse et sans se séparer. Ce fragment, si colossal qu'on a peine de près à en distinguer les formes, est très précieux, en ce qu'il atteste l'entière élévation de ce

monument, et qu'il peut donner l'idée des proportions de ce temple. À l'égard de ce sublime bas-relief dont parle Diodore, représentant le combat des géants d'un côté, et la prise de Troie de l'autre, il n'en existe plus rien. Il se pourroit même qu'il n'en eût jamais rien existé, puisque, par l'architecture des temples de ce genre, et principalement celui-ci, où les colonnes étoient engagées, il ne reste de surface plane à recevoir un bas-relief que dans le fronton, et que les Grecs n'y mettaient point de sculptures. Diodore, qui donne à ce temple soixante pieds de large sur cent vingt d'élévation, auroit bien pu aussi se tromper sur l'article du bas-relief.

Il existe des plans de ce temple, que je crois arbitraires, où on lui donne dix-sept colonnes de profondeur sur six de face, et des pilastres quarrés pour le péristyle intérieur ; mais je crois qu'il seroit trop hardi de garantir un plan sur ce qui reste de ruine. Une élévation en seroit tout aussi hasardée, n'ayant aucune mesure de la première assise des colonnes. Il seroit impossible d'en donner la dimension par la mesure seule des chapiteaux. Des antiquaires ont prétendu que ces colonnes n'ont jamais existé, et que c'étoit des géants qui soutenaient ces chapiteaux en forme de caryatides. Ils appuient cette opinion sur de vieilles traditions, sur ce nom de temple des géants qui lui est resté, et sur les armes actuelles de la ville, qui, dit-on, ont été prises de ce monument que les Girgentins se sont toujours glorifiés de posséder, et qui représente trois géants portant un château avec trois tourillons, lesquels tourillons ne sont autres que les chapiteaux du temple mal sculptés dans les temps barbares. Ce qui pourroit appuyer plus solidement cette hypothèse, c'est l'absence absolue de tout morceau de fût de ces colonnes, et plus de probabilité dans l'entière destruction de ces géants, dont la sculpture auroit offert plus d'angles et plus de surface à l'impression de l'air et à la destruction absolue, que les grosses masses arrondies et la forme constante des colonnes engagées. Mais en tout cette opinion est aussi difficile à persuader qu'à garantir, et reste dans l'esprit comme l'existence de ce monument, dont les yeux ne découvrent que des indices. Nous cessâmes là de suivre les murailles et les temples ; et nous avançant dans le centre de l'ancienne cité, nous trouvâmes le fragment d'une corniche de forme circulaire, que l'on a creusé pour faire la cuvette d'une fontaine. Ce morceau en marbre, plus riche que pur de travail, pourroit bien être un ouvrage

romain, et avoir servi à la corniche d'un bain dont on trouve la source près de là. Le propriétaire de ce fonds a arraché la plus grande partie des pierres de cette fabrique pour faire les piliers d'une treille, et a conservé l'eau dont il a fait un bassin pour rafraîchir son ombrage. De là nous allâmes droit : au centre de la vieille cité, où est un couvent des réformés de S. François, appelé *santo Nicola*, bâti des débris d'anciens édifices (on dit du *Forum*). Il y a dans le jardin un petit édifice quarré-long, avec des pilastres aux angles, qui pourroit bien avoir été un petit temple particulier, appartenant à un grand palais qui se seroit trouvé très avantageusement placé au milieu de la ville et sur une éminence qui la dominoit. On prétend qu'il étoit dans l'enceinte du palais de Phalaris. Mais cet édifice, par son architecture, devoit être postérieur à Phalaris et à tous les grands temples : c'est un ordre dorique, avec des bases attiques ; et la moulure du chambranle de la porte n'est pas du tout du genre des autres édifices. Celui-ci pourroit bien avoir été le temple des dieux pénates de quelque préteur romain. On en a fait une chapelle, en mettant le saint moderne à rebours de la divinité antique. En conséquence on a masqué la porte du levant, et on en a ouvert une autre au couchant, avec un cintre à ogive de forme gothique, avec un vilain escalier à pans, qui dénature tout l'édifice de ce côté. Les pilastres saillants du côté de l'entrée semblent appeler des colonnes et un péristyle qui pourroient bien avoir été détruits. Les bons pères, pour lesquels nous avons une lettre de recommandation, nous régalerent fort bien, et nous firent manger les meilleures figues que j'aie mangées de ma vie.

Après le dîner nous passâmes dans un champ près du couvent, où l'on croit qu'étoit le théâtre. On n'y reconnoît aucune forme de fabrique qui puisse appuyer cette opinion ; mais à la quantité des troncs de colonnes de médiocre grosseur qui sont épars et employés dans les murs de clôture, à l'arrachement des grosses fabriques que l'on aperçoit à la surface de la terre, on ne peut se refuser de penser qu'il existoit là un édifice considérable. C'étoit peut-être le théâtre où se jouoient les tragédies d'Empédocle, né à Agrigente, et inventeur de ce genre de poésie¹⁸. Ensuite reprenant la ville dans l'endroit où nous l'avions laissée, et tirant au couchant, nous nous trouvâmes près des

¹⁸ On avait quarante-trois tragédies de ce philosophe.

murs ; car tous les temples étoient construits à l'entour de la ville, et chacun sur une éminence. Celui de Castor et Pollux, ou que l'on appelle ainsi, est absolument ruiné, sans forme pour le plan, sans une pierre à sa place, sans un groupe de débris dessinable. C'est tout près de ce temple qu'étoit la fameuse piscine creusée par les prisonniers carthaginois faits à la bataille d'Himère. Elle avoit vingt coudées de profondeur, et sept stades de tour¹⁹. Quoique le revêtement de cette construction soit absolument détruit, et que le temps ait même sillonné et ruiné la roche dans laquelle elle étoit creusée, on en voit encore très bien la forme et la grandeur. Le canal qui amenoit les eaux à la piscine, d'une source qui n'est pas éloignée, n'est pas encore détruit ; l'eau même coule encore dans le canal, et vient arroser des jardins abondants qui occupent aujourd'hui le fond de la piscine. La partie qui faisoit digue aux eaux et versoit le trop plein dans le fleuve *Acragas*, est absolument détruite ; ce qui donne à présent à cette ruine plutôt l'air d'un ravin que d'une fabrique antique. C'est de l'autre côté de la piscine, près de l'angle du mur qui suit le cours de *l'Acragas*, que l'on trouve les ruines du temple de Vulcain. Il en reste encore deux colonnes sur pied, sans leurs chapiteaux. On voit en partie la forme de son plan, et des portions de son mur intérieur. Si la construction agreste que l'on y a adaptée gêne son plan, elle ajoute au pittoresque, et fait de cette ruine un tableau très piquant et très coloré. C'est vis-à-vis de ce temple qu'étoit la source d'huile de pétrole, qui, si elle a existé, ne donne plus maintenant qu'une eau qui se couvre d'un limon gras et blanchâtre, dans lequel, je l'ai bien regardé, il n'y a pas un seul de ces petits globules que forme l'huile sur l'eau. En écumant avec la main et ramassant le plus que je pus de ce dépôt surnageant, je ne lui trouvai aucune odeur ni aucun goût, je remarquai qu'il m'avoit seulement un peu poissé la main, comme de l'eau de savon. Au reste, cette source grasse coule dans une petite vallée, dont elle fait un coin de la terre promise. C'est vis-à-vis de cet angle, au couchant, qu'étoit le *Campo-Romano*, appelé encore ainsi, entre le mont *Tauro* et la ville, sur l'antique chemin d'Héraclée. Dans cette partie du couchant les murs devenaient d'une forme irrégulière, et suivaient les sinuosités du fleuve. On en voit encore clairement les ruines. Ils étoient alternativement l'ouvrage de l'art et celui de la nature. Dans l'intérieur

¹⁹ Le stade avoit cent vingt-cinq pieds de longueur.

de cette partie de muraille, s'élevait un monticule appelé *la Meta*, nom que l'on croit lui avoir été conservé de son ancien usage ; car on prétend que ce lieu étoit celui de quelques jeux gymnastiques, tels que la course des chevaux et des chars. Derrière ce petit mont étoit un ravin profond, fermé par une grande muraille, dont la base existe. Plus loin est un autre angle, où le mur dérive à l'orient, en suivant le ravin appelé aujourd'hui le vallon de *S. Leonardo*. À cet angle étoit un grand pont dont on voit encore les premières assises des contreforts de la voûte, ou des piliers qui portaient les pièces de bois si le pont étoit en bois, ou assises de naissance de voûte s'il étoit en pierre. Ce pont communiquait de la grande ville au quartier appelé la *Ville Agrigentine*, qui étoit aussi fermée de murs, et communiquait elle-même à la citadelle. En suivant les murailles, le long du ravin *S. Leonardo*, nous arrivâmes à une des anciennes portes, où l'on suit encore assez longtemps la voie antique taillée dans le tuf, qui est la nature de la pierre de tout le pays ; concrétion marine, mêlée de coquillages de toute espèce, parfaitement conservés dans leur incrustation. La route étoit très étroite ; car nous ne lui trouvâmes que sept à huit pieds de largeur. Ici nous laissâmes la vieille ville, et nous nous vîmes évidemment hors des murs par la quantité de sépultures que nous trouvâmes près de la route, taillées dans le tuf à fleur de terre, et rangées, comme à *Solentum*, à quatre pouces les unes des autres.

Le jour finit, et nous renvoyâmes à un autre ce qui nous restoit à voir des antiquités. Notre projet étoit d'enlever le plan, et ce désir s'accrut par les moyens que nous avons trouvés de l'exécuter. Effectivement la situation d'Agrigente et tous ces détails sont si prononcés, tout ce qui y existoit étoit tellement taillé en grand, qu'il est facile encore de lire sur les sinuosités du terrain, et d'y retrouver, de la manière la plus claire, tout ce que l'histoire nous en dit. Chaque monument y étoit ou taillé dans le roc, ou élevé sur une éminence. Il y a autant de montagnes que de temples ; la plupart des fossés sont des vallées creuses, et la base des murailles des rochers à pic.

Le lendemain nous nous remîmes en marche pour achever la circonvallation de la ville, observer le cours de ses fleuves, et la place de ses anciens faubourgs. Nous revînmes au bas de la montagne des

franciscains, où les murs, après avoir suivi *l'Acragas*, traversaient la vallée de *S. Leonardo* et s'étendaient jusqu'au mont Agrigentain, à l'endroit où se terminoit la *Rupa Athenea*, qu'ils enfermaient dans leur circonvallation. Cette roche, coupée à pic dans sa partie du nord, faisoit de ce côté, pour la ville, un rempart inattaquable ; et il est à croire que ce fut la raison qui la fit comprendre dans son enceinte, sa partie la moins escarpée qui regardoit la ville, l'étant encore trop pour avoir jamais été habitée. C'est à la pointe de ce rocher qu'étoit le temple de *Giove Atabiri e Minerva*, bâti par Gélias ; celui où ce riche citoyen d'Agrigente se retira avec tous ses trésors, lorsqu'Imilcon entra dans la ville abandonnée. Il avoit espéré y trouver un asyle ; mais voyant que la fureur carthaginoise n'avoit rien de sacré, il mit lui-même le feu au temple, et s'y brûla avec tous ses trésors. Il ne reste rien de ce temple, que quelques fragments des premiers gradins, et la plate-forme de l'âtre du temple ; mais tout y est si morcelé, et si irrégulièrement conservé, qu'il est impossible d'y retrouver un plan, ni de savoir s'il y avoit des colonnes autour de ce temple. On voit près de là la trace d'un mur incrusté dans le roc, et quelques assises de pierres de taille de ce même mur. Le rocher continue d'être à pic, et de former une fortification naturelle. Elle dérive au midi, en présentant sa face à l'orient. On découvre de là le courant du *Rucello*, qui coule à l'orient de la ville, et vient se jeter dans *l'Acragas* au midi, non loin du temple d'Esculape. Depuis le temple de *Giove Atabiri e Minerva*, jusqu'à celui de Cérès et Proserpine, cet espace, appelé *Rupa Athenea*, est si rapide, la roche y est si nue et si liée, qu'il y a tout à croire qu'elle ne fut jamais couverte d'habitations. On n'y trouve de vestiges du travail des hommes, que les carrières où les Agrigentins mirent les prisonniers carthaginois qu'ils avoient faits à Himère, et d'où ils leur firent tirer toutes les grosses pierres dont ils bâtirent la plupart de ces beaux temples, ces grandes murailles, ces fameux égouts, la piscine, etc. C'est l'espace de temps qu'il y eut entre cette bataille et la prise d'Agrigente par Imilcon, qui fut celui de la prospérité, de la grande magnificence d'Agrigente, et des fortunes célèbres des Agrigentins : ils avoient alors un grand commerce maritime avec les Africains, à qui ils vendaient la surabondance des productions de leur riche territoire, plus cultivé alors qu'à présent.

Ces carrières n'offrent rien de curieux que leur grandeur ; leur excavation est cultivée, et forme maintenant un grand enclos, de même que la piscine. À côté de la ferme sont deux magasins taillés dans le roc, qui peuvent bien avoir été deux conserves d'eau. De là, un chemin à mi-côte, taillé dans le rocher, conduisait au temple de Cérès et Proserpine. On peut croire ce chemin antique ; puisqu'il n'a pu être d'aucun usage depuis la destruction de cet édifice. On y voit la trace des roues des chariots qui avaient apparemment porté les matériaux dont il fut bâti. La voie en est étroite, mais n'a rien d'extraordinaire. Ce temple fut bâti avant tous les autres par Théron, qui se servit de la même occasion et des mêmes moyens que Phalaris pour parvenir à la tyrannie ; mais il fit un bien autre usage du pouvoir souverain, et il fut autant aimé de son peuple que l'autre en avoit été abhorré. On avoit entaillé le rocher pour asseoir le temple, et lui faire deux larges plates-formes. Son plan étoit simple, mais noble ; et s'il étoit moins magnifique que ceux que l'on fit depuis, il n'étoit pas moins bien bâti. Ses gradins, les murs de sa nef et ceux de l'avance de son péristyle, sont en bon état, et servent maintenant à la construction de l'église moderne de S. *Blazi*, dont le fond masque la porte antique, et dont le péristyle fut, suivant toute apparence, décoré d'un fronton porté par des colonnes qui n'existent plus. Deux raisons font croire, avec quelque certitude, que ce temple n'étoit point entouré de colonnes : premièrement, parce qu'il n'en reste aucun vestige ; secondement, c'est que les gradins existants portent immédiatement les murs de la nef, ce qui ne seroit pas ainsi s'il y eût eu une galerie tournante ; une troisième raison, c'est que le mur du temple est trop près du rocher pour laisser penser qu'il eût pu exister une galerie dans cet espace. Sa plate-forme alloit jusqu'à l'angle du mur ; et, suivant toute apparence, une grande rampe en gradins, à la partie méridionale, descendait de ce temple dans la ville, et couroit ce qui reste de l'escarpement rapide de la montagne. On distingue très bien encore l'arête de la plate-forme de ce côté, et quelques vestiges de cette rampe, mais pas assez conservés pour assurer si c'étoit seulement un revêtement ou des gradins. Un peu plus loin la muraille formoit un angle rentrant, au fond duquel aboutissaient obliquement une rue et une ouverture taillées dans le roc, et les vestiges d'une porte appelée la porte de *Neapolis*, dont on voit encore quelques assises de la partie latérale gauche en sortant de la ville, et les larges pierres de taille qui servaient de seuils et de pavés

en même temps à cet endroit. Ce qui donne encore l'ancien niveau, c'étoit la porte par laquelle on passoit pour aller de la ville au quartier de *Neapolis*, qui étoit un grand fauxbourg isolé, fermé de murs, et séparé de la ville par le *Rucello*, qu'on passoit sur un pont, dont on me fit voir les derniers restes, tout récemment enlevés pour bâtir un four à chaux. Le pont étoit petit, et je ne trouvai pas une pierre qui pût indiquer qu'il fût cintré. Nous dirigeâmes notre route en traversant *Neapolis* jusques vers le fleuve *Hypsa*. Nous ne trouvâmes dans cette traversée que quelques pierres équarries, quelques naissances de murailles, de petits édifices, et des sépultures. Ce grand fauxbourg, qui occupoit une large vallée, avoit aussi à son pourtour une enceinte formée par la nature ; circonvallation que l'on avoit achevée par l'élévation d'une foible muraille, dont on voit encore les vestiges lorsqu'en en faisant le tour on se trouve au revers de la vallée. Ce revers, et les rochers qui lui sont opposés, sont couverts de sépultures creusées en quarré dans la roche. Elles y sont en si grand nombre, que la montagne semble n'être qu'un morceau de sarcophages, et qu'il n'est pas une roche détachée et roulante qui n'en contienne deux ou trois. Par cette petite vallée des morts, parallèle à celle de *Neapolis*, nous nous rapprochâmes de la ville, vis-à-vis de la porte de *Gela*. C'étoit là le quartier d'une partie du camp d'Imilcon lors du premier siège des Carthaginois, séparé de la ville par le *Rucello*. C'étoit entre la porte de *Gela* et le temple de Junon Lucine, qu'il avoit fait élever un bastion pour y placer les machines de guerre et battre les murailles de ce côté. On voit effectivement en ce lieu le rocher coupé en deux endroits parallèlement. C'est ce second escarpement de rocher qui étoit apparemment le bastion sur lequel étoient posées les machines de guerre dont parle l'histoire. Les ruines en sont à présent confondues avec celles de la muraille. C'est de cet endroit, et se reculant contre la hauteur qui lui fait face, que l'on jouit du plus bel aspect des ruines de l'ancienne ville, et que l'on peut se faire une plus belle idée d'Agrigente rétablie. On aperçoit de là le lieu du camp d'Imilcon, l'angle de la muraille qu'il battoit ; au midi, le temple de Junon Lucine, celui de la Concorde, et l'emplacement des tombeaux ; de l'autre côté, la porte de *Gela*, celle de *Neapolis*, le temple de Cérès et Proserpine, la montagne *Athenea*, le temple de Jupiter et Minerve ; dans le milieu, l'emplacement de la ville antique ; et, dans le fond, la ville moderne, où étoient autrefois le château de Cocalus et la citadelle. De là nous

longeâmes les murs, passâmes sous les temples de Junon, de la Concorde, d'Hercule, entre la porte *A-Mare* et le tombeau de Théron, sous le temple de Jupiter Olympien. Ensuite nous passâmes de nouveau devant la piscine, à l'endroit où elle se déchargeoit dans l'*Acragas*, que nous passâmes alors à sec, et nous montâmes le *Campo-Romano*, grande plate-forme sur une éminence fortifiée par la nature, qui lui formoit deux murailles en glacis qui en faisaient toute la circonvallation, et la rendaient aussi difficile à attaquer qu'une ville de guerre. Nous passâmes de là à une autre éminence qui formoit un petit quartier attaché à la ville par la grande muraille dont j'ai parlé dans ma première sortie, et de là nous allâmes à l'emplacement de l'ancienne ville *Agrigentine*, à *Camico*, qui étoit devenu un faubourg mal situé de la ville d'Agrigente, bâtie par les Grecs de *Gela*. On ne voit rien de cette vieille ville, que la trace presque effacée de quelques chétifs murs. Nous remontâmes enfin le *Camico*, tout voisin de là, dont notre couvent conservait encore la forme d'un des anciens bastions. J'avois grande envie de connaître ces fameux aqueducs ou égouts de *Pheax*, le premier ouvrage connu dans ce genre, et qui avoit servi de modèle à tous les autres. J'allai les chercher dans la vallée de *S. Leonardo*, où l'on m'avoit dit qu'ils avoient des soupiraux. Je trouvai effectivement l'embouchure de ces soupiraux : je me fis descendre dans un, dont je trouvai le canal obstrué ; je passai à un autre, par où j'entrai dans une conduite d'eau qui la porte encore au couvent des franciscains. J'avois avec moi un flambeau et un homme ; je m'enfonçai dans ce canal obscur, creusé dans la roche de huit à vingt pieds d'élévation, et de trois à quatre pieds de large. Je fis cent pas, et je trouvai un second soupirail ; puis cent vingt pas après, le canal fit un coude de vingt pas ; ensuite reprenant la même direction, je le suivis cent seize autres pas, et je trouvai à droite un autre canal qui amenoit aussi l'eau d'une autre source. Ce canal n'avoit que vingt-cinq pas de profondeur, et l'eau tomboit de la roche et déposait un limon de la couleur du *minium*. À gauche, étoit un autre canal de trente-six pas de profondeur, et comblé par l'amas du dépôt. Je trouvai pareillement le canal principal comblé à trente pas après cette seconde coupure, et l'eau filtrant à travers le limon. Cet aqueduc, dont j'ai vu trois cents quatre-vingts pas, n'a rien qui puisse avoir donné la célébrité de ceux de *Pheax*, qui sont apparemment détruits, ou sont peut-être ceux dont nous avons trouvé plusieurs jours auparavant,

près de la piscine, quelques vestiges bâtis en magnifiques pierres de taille et voûtés par des assises saillantes l'une sur l'autre et fermées par une large couverture. Les ruines de ces derniers sont réduites à si peu de chose, et ce qui en reste est tellement encombré, qu'on ne peut prendre une idée d'une fabrique qui avoit autant de réputation. À l'égard de ceux que je ne pus visiter et suivre, ils sont tout simplement creusés dans le roc, sans aucun soin ni revêtement de maçonnerie ; on y a joint des canaux avec lesquels on est allé chercher une source à la *Rupa-Athenea*, pour l'amener au centre de la ville. Je retournai depuis au môle, et j'y vis les beaux magasins du *Caricatorio*, les plus riches de la Sicile, formés par des caves ou citernes taillées dans le rocher, et où se conserve parfaitement le grain. Cette roche est la même, ou à peu de chose près, que celle que j'ai décrite à l'article de *Sciacca* ; elle n'est susceptible d'aucune humidité ni fermentation. Les parties salines et nitreuses qu'elle contient conservent le grain, qui sort de ces citernes d'une qualité supérieure à celle où il y a été mis. Ces magasins appartiennent au roi, et assurent la subsistance de l'isle. Les marchands étrangers viennent charger l'excédent, dont on permet l'exportation après la réserve faite de cinquante mille salines pour la semaille du canton et l'approvisionnement des magasins des villes. Le roi répond du bled qu'on y met, et les propriétaires n'ont qu'une très petite somme à payer pour loyer de magasin. Les bleds qu'on y introduit étant infiniment secs lorsqu'on les transmet des citernes dans les hangars, la seule impression de l'air les gonfle d'un vingtième, qui appartient au souverain, n'étant obligé de rendre que la mesure livrée ; ce qui seroit un profit énorme, si cet article étoit mieux administré, et si les gens préposés ne se laissaient séduire et n'y laissaient entrer que le bled sur lequel il n'y a rien à perdre, et si de prétendus *déficit* n'enlevaient au profit des régisseurs la plus grande partie des avantages de cet établissement.

Le roi catholique n'a pas été plus heureux au choix du lieu du port de Girgenti qu'à ceux de la Pouille et de la Calabre, les deux vents opposés le remplissant également. Celui du sud-est y fait entrer la terre que la vague détache de la côte ; et le nord-ouest, le sable léger de ce parage. Après avoir, à grands frais, essayé de parer à ces deux inconvénients par de grandes jetées, on s'est réduit, comme à *Crotone*, à y entretenir des forçats qui travaillent et doivent travailler

perpétuellement à vider et creuser l'entrée de ce port, qu'on ne peut abandonner par son extrême nécessité pour l'exportation des denrées de toute la partie méridionale de l'isle, et la retraite qu'il offre aux bâtimens napolitains dans les parages les plus exposés aux Barbaresques, étant presque à la vue de l'Afrique. Ce môle n'étoit point le port de l'ancienne Agrigente, qui étoit à l'embouchure de *l'Acragas*, et dont il ne reste aucun vestige apparent. Les marins prétendent qu'en grand calme on voit au fond de la mer quelques constructions, et même un anneau de fer ou de bronze. Il est bien difficile de juger de quelle importance étoit ce port ; mais comme la situation étoit peu avantageuse, et qu'il n'en est jamais question dans l'histoire de la marine agrigentine, il est à croire que ce n'étoit qu'un lieu propre à amarrer les vaisseaux de transport qui y faisoient le commerce. Il y avoit effectivement dans cette partie un fauxbourg fort long, qui occupoit depuis la ville jusqu'à la mer. Il s'appeloit *Emporium*, ou le quartier des marchands. On trouve dans la campagne quelques arrachements de murs qui peuvent être les restes de ce fauxbourg.

À juger de l'ancienne population d'Agrigente par l'étendue de son enceinte et de ses fauxbourgs, on peut en croire le dénombrement rapporté par le célèbre Empédocle, citoyen de cette ville, qui la fait monter à huit cents mille habitants. À présent, en comptant la ville proprement dite, qui étoit l'ancien château, le fauxbourg du *Camico*, et celui qu'ont fait bâtir Henri et Constance dans le douzième siècle, elle est réduite à quinze mille personnes, assez pauvres pour la plus grande partie, tristes et un peu farouches. Je cherchois des yeux quelques traces de la beauté qui rendoit les Agrigentines si célèbres ; je ne vis pas une belle femme, et ne pus parler à aucune : ce qui ne m'étoit point encore arrivé en Sicile, dans les lieux mêmes où je m'étois le moins arrêté ; cependant je restai dix-huit jours à Agrigente. La race des chevaux n'a pas moins dégénéré ; plus de cavalerie légère, plus de haras ; et, à proprement dire, il n'y a point de chevaux agrigentins. La noblesse y est très pauvre, et y vit très obscurément. Les négociants, très occupés de leurs affaires, ne se voient qu'à la place ; sans société, sans plaisirs, on y est sombre et dévot, et on en a l'air. Un vendredi au soir, en passant à la place, j'entendis chanter un *Miserere* en fauxbourdon, et un grand bruit dans l'église. J'entrai, et je vis deux cents

bourgeois de la ville qui, avec de grands fouets de corde à la main, se frappaient les épaules en mesure, et changeoient de main lorsque celle qui frappoit étoit fatiguée. Aussi depuis la prise d'Agrigente par les Romains, à peine en seroit-il question dans l'histoire sans les miracles qui s'y sont opérés et les saints évêques qui en ont occupé le siège.

Un Agrigentain nommé Gubernatis, avec lequel j'avois fait connoissance, et auquel je devois une grande partie des éclaircissements que j'avois cherchés sur cette ville, me conduisit encore à une des curiosités les plus intéressantes du pays, et qui, jusqu'à présent, a été négligée de tous les voyageurs modernes : c'est un volcan d'une espèce particulière, ne ressemblant à aucun autre, ni dans ses éruptions, ni dans les matières qu'il vomit, ni dans la forme qu'il prend.

Ce phénomène est situé entre *Aragona* et *Girgenti*, à six milles de celle-ci et quatre de l'autre. Il fut connu de Solin et de Fazello, qui en parlent. Le lieu s'appeloit, du temps de ce dernier, *Mayharuca*, à présent *Macalubba*. Depuis plusieurs siècles il se manifestoit d'une manière si sourde et si peu apparente, qu'il avoit été oublié, et n'étoit plus connu que du propriétaire du fonds qu'il occupe. Cependant l'année dernière, le 29 septembre 1777, au soleil couchant, il sortit de la partie du centre une colonne de fumée épaisse qui continua à s'élever jusqu'à six heures du matin du lendemain, que, par une terrible explosion, il s'ouvrit une bouche d'où il s'élança dans l'air, avec un bruit effroyable, une gerbe de terre glaise détremnée, qui s'éleva à plus de soixante pieds ; d'autres disent au double : et se dilatant en forme de champignon, elle se divisa, couvrit en partie l'orifice de son ouverture ; et le reste retombant sur son centre, y causa, par sa chute, un retentissement profond, bientôt suivi d'une nouvelle explosion. De six minutes en six minutes il y en avoit une, et une heure et demie après cela reprenoit avec plus de violence ; de manière qu'en six heures que cela dura en tout, il y eut quatre éruptions distinctes qui couvrirent de glaise un espace de deux cents cinquante pieds de diamètre. Le sol n'en fut élevé que d'à-peu-près trois pieds, la matière étant détremnée de telle sorte, qu'elle s'étendait en tombant, et couloit comme une lave dans les collines voisines, dont elle remplissait les cavités. La bouche ayant été fermée par cette matière, il ne resta pas

plus d'apparence de volcan qu'auparavant. Il y avoit onze mois de cet événement, lorsque je vis la place. Le propriétaire du terrain, témoin oculaire de l'éruption, avoit bien voulu nous accompagner, et m'instruire des détails que je viens de conter. Nous parcourûmes l'emplacement ensemble ; il n'offroit à l'œil qu'une concavité peu apparente, couverte d'une croûte grillée et fendue par l'ardeur du soleil. Plus de soixante bouches de quatre à six pouces de diamètre manifestoient l'action encore agissante d'un travail souterrain, par une perpétuelle ébullition d'eau salée, mêlée d'une glaise presque impalpable. Elle sortoit instantanément de ces ouvertures, la matière s'abaissant et s'élevant comme fait le café dans le vase où on le fait bouillir. Autour de chaque bouche, il se formoit de petits cratères en forme de cônes, que la fluidité de la matière empêchoit de s'élever à plus de six à sept pouces, et de ces cratères sortoient de petites laves fluides, qui s'insinuoient et alloient se perdre dans les gerçures ; ce qui faisoit absolument la représentation en petit d'un volcan avec ses révolutions.

J'étois si empressé de voir, qu'en approchant de trop près et avec précipitation, mon pied rompit la croûte, et je pensai m'enfoncer dans la glaise. J'allai donc avec plus de précaution à une autre ouverture : je me couchai sur la terre, afin d'offrir plus de surface, et voir de plus près ; je mis mon oreille à l'orifice du trou, je n'entendis aucun bruit intérieur, mais seulement un tintement absolument semblable à celui que produisent les aigrettes ou petites étincelles que l'on tire du conducteur d'une machine électrique. Je reconnus que ce bruit étoit causé par l'explosion des bulles d'air qui se dilatoient en abondance, et que le bruit de la dilatation étoit plus fort que dans l'eau ordinaire, en raison du poids et de l'épaisseur de la matière dont elles sortoient. Ces bulles étoient quelquefois assez fortes pour en lancer à quatre pouces au-dessus de la bouche. L'air qui s'en évaporoit avoit l'odeur d'un fourneau de briques cuites dont on fait l'ouverture. Je mis ma langue dans la matière fluide ; évaporoit avoit l'odeur d'un fourneau de briques cuites dont on fait l'ouverture. Je mis ma langue dans la matière fluide ; je ne lui trouvai que le goût du sel marin, seulement un peu plus âcre.

Je fermai hermétiquement une embouchure avec la main, je sentis la pression de l'air qui la repoussait ; la matière s'échappait alors plus abondamment aux ouvertures des environs ; puis l'air se gonflait sous ma main, de manière qu'en la soulevant, cela faisait le bruit de la machine pneumatique qui reçoit l'air après un faible coup de piston ; ce qui prouve évidemment la communication générale de chaque ouverture. Une autre preuve encore, c'est qu'en nous avançant au centre, le poids de quatre personnes que nous étions pressant sur la croûte, nous faisons tous à la fois sortir de chaque cratère la matière avec plus d'abondance. J'en visitai encore de nouveaux. J'en trouvai avec quelques traces de fange bitumineuse, et à tous un sel marin élaboré par le soleil, et tapissant la superficie de la terre. J'enfonçai la main dans un des trous, et j'en trouvai la matière tiède comme l'eau d'un bain. Je voulus en sonder la profondeur avec une badine de cinq pieds que je tenais, qui y entra sans la moindre résistance, et sans laisser soupçonner de fond. Je tâtai de nouveau l'épaisseur de la croûte, et ne la trouvai pas de six pouces aux embouchures. Je sentis alors le danger qu'il y avait à observer de près ce phénomène, moins craint et plus périlleux qu'aucun autre de ce genre, d'autant qu'en restant quelque temps dans la même place, je voyais distinctement que la pression réitérée du pied humectait de nouveau et délayait cette croûte, et que si elle venait à céder on s'enfoncerait sans retour dans un abyme de boue, où l'on trouverait une mort aussi cruelle qu'inévitable. Ce fut donc avec précaution que nous achevâmes de parcourir ce lieu dans tous les sens. Je remarquai que ce volcan ne lançait pas seulement de la terre délayée, mais de la pierre ; et une espèce de terre cuite sans consistance, que l'air détruit et sépare en feuilles. Je vis aussi des talcs de plusieurs espèces ; j'en trouvai à pans comme le crystal. Je trouvai de la mine de fer et de la marcassite, avec efflorescence de cuivre. J'observai ensuite les terres voisines du volcan, et j'y trouvai les mêmes productions. Il y avait aussi à quelques endroits une croûte consolidée par le temps, et de petites bouches ayant les mêmes effets : c'étoit à une grande distance de celles qui occupaient le terrain de l'éruption de l'année 1777. J'y ramassai un sel que le temps n'atténue pas, puisque, malgré l'ancienneté des autres éruptions dont la date n'est pas connue, il n'y a point ou presque point de végétation dans tout l'espace qu'occupent ces soupiraux. Cette pierre de roche, ce talc, et ces mines, qui ne tiennent en rien de la

nature de cette glaise dans laquelle on les trouve, annoncent que sous l'épaisseur de cette terre fluide il y a du rocher sous lequel est le principe de ce phénomène. Ces bulles d'air, l'odeur qu'elles exhalent, la tiédeur de l'eau, et, plus que tout cela, la jaillissante et bruyante éruption de l'année dernière, ne laissent point douter que la cause n'en soit volcanique.

Si j'osois donc risquer mes idées sur un phénomène aussi peu connu, je dirois que le feu intérieur qui règne dans toute cette partie de l'isle, depuis *Sciacca* jusqu'ici, trouve dans cet endroit des sources salées qui, délayant une terre légère, laissent plus qu'ailleurs un passage à l'air que produit ce feu souterrain ; que ce passage de l'air, par son feu continu, soulevant, corroyant et délayant toujours de plus en plus cette terre, elle devient, par succession de temps, si élaborée et si légère, qu'elle cède enfin à l'effort qui l'enlève, et qu'après l'instant de l'évaporation volcanique, cette matière humide, retombant sur elle-même, reprend à son tour sur le volcan la puissance qu'elle y avoit perdue ; et qu'enfin, ici comme aux étuves de *Sciacca* et dans les terres de *Palma*, où il se fabrique beaucoup de soufre, on y reconnoît seulement les principes d'un volcan dont les matières ne sont apparemment ni assez abondantes, ni assez complètes, ni assez renouvelées, pour produire ces grands effets du Vésuve et de l'Etna.

Nous partîmes de *Girgenti* le premier septembre au matin ; nous sortîmes des murs de l'ancienne cité par la porte de *Gela* ; nous laissâmes le fauxbourg de *Neapolis* à gauche, et arrivâmes aux rives du fleuve *Hypsa*, où furent battus les Carthaginois par le secours que *Gela* envoyoit aux Agrigentins lors du premier siège par *Imilcon* ; combat que purent voir donner les Agrigentins de dessus leurs murailles, comme le dit l'histoire, et non, comme plusieurs le prétendent, sur les bords de l'*Himera*, qui est à vingt-six milles de là, et qui ne peut être découvert d'Agrigente malgré sa situation élevée. Plusieurs géographes ont placé Agrigente sur ce fleuve ; mais l'erreur est si sensible et si reconnue, qu'elle ne vaut plus la peine d'être démentie. Nous marchâmes dans un vaste vallon pendant douze milles, et nous trouvâmes à droite les soufrières de *Palma*, dont l'extraction est la plus simple possible. Elle consiste à tirer des pierres de la montagne, à les casser, à les entasser sur un fourneau, et à y

mettre le feu. Les parties de soufre alors se liquéfient, sont reçues dans des espèces de chaudières qui sont le fond du fourneau, d'où un robinet fait couler la matière dans des caissons où elle refroidit. Il faut que ce soufre ait déjà éprouvé un degré de chaleur et de fusion ; car on en trouve des morceaux gros comme de gros cailloux et de même forme, sans mélange d'autres matières : ces morceaux sont très raffinés, et presque transparents. A trois milles de là on en trouve de cristallisés, et d'une couleur brillante comme celle de la topaze d'Orient. Les pierres que l'on retire du fourneau après l'extraction du soufre sont légères et poreuses ; il y en a quelques-unes avec un principe de cristallisation blanche, et tout autour de la mine le rocher est d'un gris mêlé de glaise cendrée. A deux milles de là le pays devient abondant et couvert d'arbres fruitiers, principalement d'amandiers, dont on fait un grand commerce avec les Hollandois, qui viennent en acheter les fruits à *Palma*, gros bourg à deux milles au-delà. Les maisons y sont bâties de pierres : le mortier est si blanc, qu'il semble qu'elles sont toutes neuves, et que celles qui sont en ruines paroissent n'être pas encore achevées. Nous ne nous y arrê tâmes que le temps qu'il falloit pour dîner. *Palma* contient environ huit mille habitants.

ALICATA

Le pays continue d'être abondant en mêmes productions, c'est-à-dire en vignes, en bleds, en arbres fruitiers ; et on ne sort de la vallée de *Palma* que pour découvrir la vaste plaine baignée par le fleuve *Rimera*, appelé maintenant *Salso*, et au-delà les célèbres champs de *Gela*. C'est au bout d'une chaîne de montagnes, sur le bord de la mer, en deçà du fleuve, qu'est bâtie *Licata* ou *Alicata*, qui prétend être l'antique ville de *Gela* ; ce que lui dispute *Terra-Nuova*, sans avoir de titres mieux fondés. Virgile, poète qu'en matière de géographie il faut citer comme un historien véridique, dit :

Apparet Camerina procul, campique geloi,
Immanisque Gela fluvii cognomine dicta.

ce qui prouverait que cette ville n'était pas sur le bord de la mer, puisqu'Énée n'apercevoit que ses champs de fort loin. Diodore dit que les Agrigentins, après avoir passé le fleuve, campèrent dans les champs géléens ; qu'après avoir battu ceux de *Gela* ils passèrent à leur tour le fleuve en fuyant ; et qu'après la prise de la ville les habitants vinrent habiter *Phintia* ; ce qui prouve que *Gela* étoit à la gauche du fleuve. Cette ville de *Phintia* avoit été bâtie par *Phintia*, tyran d'Agrigente, qui, élevé sur le trône, et protégé par les Carthaginois, l'avoit fondée et lui avoit donné son nom. Dans un autre endroit l'histoire nous apprend qu'Imilcon, ayant passé le fleuve *Rimera*, vint camper devant *Gela*. Or, en venant d'Agrigente et passant le fleuve *Rimera* pour camper devant *Gela*, il falloit que cette ville fût à gauche du fleuve, et non à droite, comme est *Alicata*. La même histoire rapporte que, dans le même temps, Denys, à la tête des Syracusains qui venaient secourir *Gela*, posa son camp entre la ville et la mer, pour ne pas s'éloigner de sa flotte qui étoit à l'embouchure du fleuve *Gela*. Il n'y a certainement pas de quoi placer un camp entre ce que l'on appelle ici l'emplacement de l'ancienne *Gela* et la mer, puisque ce n'est qu'un rocher fort escarpé sur ses bords. Il n'y a près de là que le fleuve *Rimera*, et pas le plus petit ruisseau qu'on puisse accuser de s'appeler le fleuve *Gela*. De plus, l'histoire, après avoir laissé croire que Denys s'entendait avec les Carthaginois, rapporte qu'après être parti de *Gela* à minuit, il arriva le matin à *Camerina*, et qu'ayant persuadé les habitants de le suivre, et s'apercevant des murmures de ses troupes et de la défection de sa cavalerie, il s'enfuit à toute bride avec sa garde jusqu'à Syracuse, où il arriva à minuit. Si *Gela* eût été où est *Alicata*, il n'aurait pu arriver le matin à *Camerina*, et encore moins avec ses cavaliers, en vingt-quatre heures, à Syracuse, qui, par le plus court chemin, est à quatre-vingt-dix milles de *Licata*. La situation de *Gela* à *Alicata* ne me paroît donc fondée que sur la prétention de ses habitants, qui ne s'appuient que de l'autorité d'une petite inscription grecque que l'on voit sur un marbre de trois pieds et demi sur dix pouces, qu'ils ont encastré dans le mur de leur cathédrale, et de celle des vastes champs que baigne l'*Himera*, aujourd'hui *Salso*. En conséquence ils prennent pour armes l'ancienne empreinte des monnaies de *Gela*, qui est un corps de bœuf avec la tête humaine. Ils

ont fait sculpter à leur porte les deux bustes d'Antiphémus le Rhodien, et d'Eutime de Crète, fondateurs de *Gela*. Cependant il est possible que ces champs fussent les champs géléens ou territoire de *Gela*, sans que la ville y fût située, et que cette petite inscription, très portative, ait été apportée avec d'autres débris de la dévastation de *Gela*.

Nous parcourûmes le territoire d'*Alicata* ; nous trouvâmes devant la ville des rochers à fleur d'eau, qui avaient bien toute la forme de la jetée d'un port, et dont il est très naturel de croire qu'on s'était servi pour faire le port de *Phintia*, en ajoutant quelques fabriques à ce que la nature avoit donné. Ce port alors auroit été fermé et défendu par un gros rocher qui sert encore de forteresse, et qui, dit-on (ce qui est très possible), étoit isolé, et donnait entrée aux bâtiments par l'endroit où est maintenant bâti le château qui attache le rocher à la terre ferme, et a bouché l'entrée du port, qui ne pouvait être d'aucune utilité aux bâtiments de construction moderne. Nous trouvâmes sur la montagne qui domine la ville actuelle, auprès des capucins, des fragments de constructions antiques, fort peu considérables, entre autres une citerne faite avec le mastic employé si souvent par les Romains, composé de briques cassées, mêlées de chaux. Nous trouvâmes aussi quelques fragments de cette espèce de mosaïque formée de petits dés de marbre blanc, distribués régulièrement dans ce mastic, ainsi que quelques morceaux de vases grecs. Nous fûmes conduits à deux milles de là, en suivant la chaîne de la montagne. On nous fit voir, sur un rocher, des restes de trois gradins de forme très fruste, qui avaient plus l'air d'avoir été formés par la nature que par l'art. On nous dit que c'étoient là les ruines d'un temple de *Gela*, quoiqu'il n'y eût pas une seule pierre équarrie qui pût témoigner en faveur de cette opinion. On nous fit voir pompeusement de petites grottes de huit à dix pieds en quarré, fabriquées par quelques pâtres pour se mettre à couvert ; un hermitage avec des peintures analogues ; et un grand creux quarré, creusé dans la roche, que l'on montre comme la pièce convaincante, mais qui ne m'a paru que l'emplacement d'une tour pour les signaux, d'autant plus nécessaire en cet endroit, que la plaine qu'elle dominait est si basse et si bordée de montagnes, qu'elle n'a que ce moyen d'être avertie de ce qui se passe sur la mer. Effectivement, depuis ce point, la plaine et le lit du fleuve *Salso* paroissent infiniment plus bas que le niveau des côtes, et sont effectivement si peu au-dessus du niveau de la mer,

qu'en hiver, par les gros temps, elle entre dans le fleuve, et sale ses eaux très avant en remontant dans les terres. En été, elle ferme de sable son embouchure, arrête son cours, et le réduit à une filtration imperceptible ; ce qui donne bien un peu de mauvais air dont les habitants ne se vantent pas, et dont le voisinage de la mer empêche qu'ils n'éprouvent tous les inconvénients.

La population d'*Alicata* est de dix mille personnes, qui jouissent de l'aisance que donnent un excellent territoire et d'excellentes productions en grains et en fruits. Son commerce est celui du bled et des provisions de Malte, dont elle est le magasin et le port d'exportation où s'expédient tous les comestibles que la Sicile fournit à cette isle voisine. Son commerce particulier est en pâtes, qui sont plus blanches et meilleures que partout ailleurs. On y mange des figues et des becfigues exquis. On prend ces derniers en si grande abondance, qu'on fait une huile de leur graisse. On met cette huile en bouteille ; elle se conserve une année entière. On s'en sert comme de beurre pour les ragoûts, et elle le remplace avec avantage. Les habitants d'*Alicata* portent une grande partie de leurs fruits à Malte, dont ils rapportent beaucoup d'argent ; et l'on peut dire que si la Sicile est d'une grande utilité aux Maltois, leur argent est aussi un article très important pour le commerce de cette partie de la Sicile.

VOYAGE À MALTE

Il n'y avoit point *d'esperonara* à *Alicata* : nous en envoyâmes chercher un à *Terra-Nuova*, qui nous fit attendre trois jours. Nous ne partîmes donc que le 4 septembre, à l'entrée de la nuit. Notre petit bâtiment étoit monté de six hommes, et nous coûtoit sept onces (près de quatre louis). Nous étions six passagers, et tout étoit plein, sans avoir place pour nous coucher ; car rien n'est plus petit que ces bâtiments, et il faut l'usage connu que l'on a de leur navigation pour oser risquer une traversée en pleine mer sur une machine aussi frêle. Il faisoit un vent du couchant bon frais, qui, dans la première heure, nous fit faire dix milles. Dans le premier moment j'éprouvai cet

enthousiasme que cause l'espoir de braver la mer. Mon illusion ne dura qu'une demi-heure ; et je tombai bientôt dans les angoisses, le désespoir et l'anéantissement que j'avais déjà éprouvés tant de fois. Nous étions tous malades lorsque le vent tomba, et qu'il n'en resta que de quoi faire faire à notre barque le chemin qu'on fait à la rame. Nous arrivâmes, en bordant la côte, à *Terra-Nuova*, à deux heures du matin, et de là nous fîmes plein canal en tirant droit sur *Gozo*. Le vent étant resté en bonace, nous avions la brise du courant qui vient naturellement de l'est à l'ouest, et qui nous donnoit une secousse rétrograde dont l'impulsion soulevoit à chaque instant mon débile cœur. À la moitié de la journée du 5, le vent d'ouest fraîchit pendant quelques heures : ce qui nous fit perdre de vue la Sicile, et nous mit en pleine mer pour une heure ou deux ; car nous découvrîmes bientôt l'isle de *Gozo*, la plus élevée des trois isles qui composent la souveraineté du grand-maître de Malte. On la découvre à trente milles de distance, on perd de vue la Sicile à trente-cinq, ce qui laisse quinze milles de pleine mer des quatre-vingts qu'a le canal entre *Terra-Nuova* et Malte. Nous voguâmes sur *Gozo* tout le reste du jour. Le hasard fit qu'au lieu de mouiller à cette isle, nous dérivâmes à l'orient, et vînmes prendre terre à *la Cumino*, petite isle qui n'est qu'un rocher aride entre *Gozo* et Malte. Cette isle de *Cumino* tient son nom du cumin qu'elle produit, et qui croît, pour ainsi dire, sur la pierre. L'impossibilité d'entrer à Malte la nuit, et mon impatience de mettre pied à terre pour prendre du relâche et donner quelques moments à mon estomac fatigué d'avoir vomi jusqu'au sang pendant toute la journée, me firent trouver la plus dure de toutes les plages le bosquet le plus délicieux. Nous étendîmes nos manteaux à terre ; et tandis que nos bateliers soupaient gaiement, nous cherchâmes à prendre quelque repos. Il y avoit à peine deux heures que nous étions dans cette situation, que je me sentis réveillé par un homme qui me parloit une langue dont je n'entendois pas un mot ; je conçus cependant, à son empressement, qu'il me donnoit quelque avis salutaire. Je le questionnai en italien qu'il n'entendait pas ; mais délimitivement, à force de signes, il me fit concevoir qu'il ne falloir pas rester là, si nous ne voulions faire quarantaine. Je le menai au bateau, où il y avoit un Maltois qui entendait un peu l'arabe, que cet homme parloit ; et nous apprîmes que l'isle de *Gozo* étoit en quarantaine, parce qu'il s'étoit sauvé un esclave levantin qui s'étoit caché dans cette isle, et que, bien que nous n'y

eussions pas abordé, si nous étions aperçus par quelques barques de police, nous serions mis en quarantaine à notre arrivée à Malte. Nous en frémîmes tous ; je craignois plus la quarantaine encore que la mer ; je donnai bien vite un écu au donneur d'avis. Notre embarquement fut fait dans le silence de la nuit, avec une rapidité extrême. Nous doublâmes le *Cuminotto*, petit rocher inculte, et nous louvoyâmes le long de la côte basse de Malte. Il n'y avoit point de vent, et nous allions à la rame, suivant toutes les sinuosités de la rive, et passant sous toutes les tours et les différents forts qui défendent les anses et les mouillages de cette partie abordable de l'isle, tout l'autre côté étant défendu par la nature. Nous arrivâmes au point du jour à la pointe de Dragut, qui a pris son nom de ce vice-roi d'Alger qui y aborda lors du siège de Malte sous les règnes de Séliman et du grand-maître La Valette. Nous passâmes devant le port de *Marsa-Muscet*, où nous trouvâmes le vaisseau de guerre François le Caton, qui venait de porter M. de Saint-Priest à Constantinople, et faisait quarantaine entière, attendu que la plus violente peste désolait et dépeuplait toutes les côtes du levant. Ensuite nous arrivâmes sous le fameux fort Saint-Elme, la première fortification de Malte, celle qui coûta tant d'hommes aux Turcs, et qu'ils n'emportèrent qu'après avoir tué jusqu'au dernier chevalier qui la défendait : aujourd'hui plus redoutable que jamais, rien n'est plus imposant que ses bastions, bâtis sur un fond de rocher qui s'avance dans la mer, et qui, par de terribles batteries, couvrent l'entrée des deux ports.

MALTE

Nous fûmes arrêtés à la consigne, jusqu'à ce que le gardien vînt nous en tirer. Alors nous vîmes cette superbe perspective de l'intérieur du port, de tant de forts, et de ces deux villes bâties en amphithéâtre ; coup d'œil qui ne ressemble à celui d'aucune autre ville du monde, et qui ne le cède peut-être à aucune en magnificence. Il n'y a pas un seul bel édifice ; mais ils sont tous si bien construits, de grands et magnifiques bastions leur font de si belles bases, que rien n'est plus imposant que leur aspect. L'intérieur de la ville neuve à droite, bâtie

par La Valette après le fameux siège des Turcs, a pris le nom de son fondateur. De belles et larges rampes, en marches de pierres, conduisent à de grandes rues bien droites et bien pavées. Les maisons sont bâties en pierres de taille, d'une si belle espèce, qu'elles paraissent toujours neuves ; et le sol et la poussière sont d'une nature si blanche, qu'au lieu de ternir les murailles, elles semblent les reblanchir éternellement. Cette propreté intérieure et extérieure de Malte, comparée à ce qu'on voit en Sicile, est si sensible, qu'on croit en être à deux mille lieues. Effectivement il n'y a peut-être jamais eu de pays voisin qui, au moral et au physique, ait si peu de rapport et de ressemblance. Il n'y a point de terre plus heureuse et plus fertile que celle de Sicile ; il n'y en a point de plus ingrate, de plus aride et de plus malheureuse que l'autre, si encore on peut appeler terre ce que les infatigables Maltois cultivent. En Sicile les denrées de toute espèce y croissent, et quoique les récoltes s'y succèdent, et s'y pressent pour ainsi dire, le paysan y est pauvre, languissant, et d'une saleté hideuse ; à Malte, le cultivateur ne peut tirer du sol qu'un peu de bled et du coton, et la pauvreté y est si active, si soigneuse et si propre, qu'elle n'y a l'air que de la sobriété. Une grande culotte, une chemise de toile bleue, une grande ceinture, les bras et les pieds nus, forment le costume leste des Maltois. Leur physionomie et leur teint sont aussi arabes que leur langage ; intéressés et adroits dans les marchés qu'ils font, ils sont fidèles à en exécuter toutes les conditions ; ce qui rend le commerce sûr et facile avec eux. Les femmes ne sont pour rien dans les travaux. Ce sont les hommes qui font tout, jusqu'aux petits détails du ménage, à l'imitation des coutumes levantines ; il semble qu'ils bornent l'emploi du sexe au seul département de la volupté. Sous un ciel brûlant, elles ont la blancheur des habitants du nord, avec l'expression passionnée des orientales ; leur beauté n'est ni grecque ni majestueuse, mais n'en a pas moins de séduction. Avec de beaux teints bien soignés, elles ont presque toutes de grands yeux, dans lesquels la passion se cache sous de longues paupières qui leur donnent une langueur touchante ressemblant presque à la modestie. On dit celles de la campagne très fidèles à leurs maris ; mais celles de la ville ne savent pas plus résister à l'or des baillis qu'aux soupirs des caravanistes ; aussi règne-t-il à Malte une licence vraiment célibataire, beaucoup plus de coquetterie que de magnificence dans leurs costumes. Leur luxe est l'élégance et la propreté. Elles ont l'habitude

de se raser comme les hommes ; mais c'est avec tant d'art, qu'il faut s'approcher de très près pour s'apercevoir de ce que cet usage a de piquant. C'est avec du verre cassé qu'elles se font adroitement cette opération.

Il y a deux auberges à Malte, le *Faucon* et les *Trois Rois*. Ce fut à cette dernière que nous fûmes fort bien traités et bien logés pour trois livres de notre monnaie. J'étois recommandé à notre ministre, qui est toujours un chevalier. Il me présenta au grand-maître, autrefois prieur du couvent, puis chef d'ordre, puis souverain, place qui, après la papauté, est la plus éminente où un particulier puisse parvenir ; aussi l'éminence est-elle la qualité qui lui est donnée. Mais, malgré tout cela, il est possible que ce particulier ne soit pas le plus heureux des hommes. Entouré d'ambitieux, sa cour est en proie à l'intrigue comme celle du plus puissant monarque ; et ses états sont si petits, qu'il ne fait que tourner sans cesse autour de son tombeau, vers lequel il sait que mille frères le voient s'acheminer toujours trop lentement. Malgré leur soumission, ils semblent lui reprocher tous les moments qu'il dérobe à leur ambition, en occupant trop longtemps une place à laquelle ils ont tous droit d'aspirer à leur tour. Retiré dans l'intérieur de son palais, les affaires politiques ne le rendent pas plus heureux : engagé avec tous les souverains de l'Europe, qui accordent à son pavillon des honneurs sans conséquence, et sans les forces nécessaires pour soutenir fièrement le rôle d'une puissance neutre, il se trouve, à chaque instant, obligé à des explications, et à faire satisfaction à chaque souverain qui se croit dans le cas de lui en demander. Dans son propre pays, couvert de fortifications, de mortiers et de canons, cet infortuné souverain est sans cesse en défense contre des cabales intestines, des conspirations et des soulèvements. La dernière année du règne de Ximénès en fit voir un exemple dans la révolte des prêtres, qui ne projettoient pas moins que d'assassiner ce grand-maître dans l'église, ainsi que tous les chevaliers. Ce projet n'ayant pu être exécuté, ils osèrent s'emparer de deux forts, et tirèrent sur la ville le canon qu'ils ne savaient heureusement ni charger ni pointer. Cette ridicule expédition a autorisé le grand-maître régnant à lever un régiment à sa solde, outre sa garde ordinaire, et à faire encore ce pas vers la souveraineté indépendante où tendent tous les princes, tous les chefs, tous ceux qui commandent.

Les lois de chaque état sont toutes bonnes, toutes sages, toutes propres au pays pour lequel elles ont été faites ; mais, pour connaître un gouvernement, il ne faut pas demander le code, ni s'informer des lois, mais de la manière dont on sait les enfreindre. Le grand-maître n'est que le premier entre ses égaux. Au conseil, il n'a qu'une voix de plus que chacun de ceux qui y assistent, et toutes les affaires doivent être portées au conseil. Le grand-maître à Malte n'est donc que ce qu'était un consul à Rome, un archonte à Athènes, et ce qu'est un landman en Suisse. Mais le grand-maître a des affaires politiques qui exigent le secret : il lui faut un conseil particulier, où il est absolu ; et c'est à ce conseil que toutes les affaires importantes se traitent. Au grand conseil, il faut que ce soit le grand-maître qui y propose une affaire pour qu'elle y soit traitée ; ainsi il est le maître de la laisser dans le silence, s'il ne désire pas qu'elle finisse, ou s'il ne voit pas les bureaux disposés à la juger selon sa volonté. Si elle est importante, qu'elle tienne à la constitution, et qu'il veuille qu'elle soit déterminée avec la sanction des formes, il fait le calcul des voix qu'il sait lui appartenir ; et distributeur de toutes les grâces de l'ordre, et créateur de celles qu'il juge nécessaires, il peut faire autant de baillis de grâce, qu'il a besoin de voix pour l'emporter sur le parti contraire. Il peut ainsi tout proposer, tout faire accepter, sans répondre personnellement de rien. La puissance du grand-maître de Malte est donc plus que monarchique.

Nous étions arrivés la veille de l'anniversaire de la levée du siège de 1565, dont on célèbre toujours la fête. Elle commence par un service mortuaire à l'église de S. Jean, pour les généreux chevaliers morts à ce siège : on y rappelle leurs noms, et on fait l'éloge des actions qui ont consacré leur mémoire. Le lendemain, toutes les troupes sous les armes, le grand-maître est salué à l'évangile par l'étendard de la religion, que l'on plante sous le dais à côté de son siège ; et un page lui apporte l'épée et le poignard que Philippe II envoya à cette occasion au grand-maître de La Valette. Le tout est terminé par une longue procession, pendant laquelle les forts font des salves de leurs batteries.

C'est dans cette église, d'une architecture très médiocre, que le chevalier Matthias Calabrois a peint dans la voûte l'histoire de S. Jean.

C'est là qu'il faut voir ce peintre pour le connoître et lui accorder l'admiration qu'il mérite. Grand dans la composition, large dans l'exécution, sa manière est franche comme celle de Paul Véronèse, dont il tient beaucoup pour la couleur et le pinceau. Il seroit à désirer qu'il eût réussi de même à imiter ce peintre dans la noblesse et l'élégance de ses figures, qui sont cependant quelquefois un peu trop fortes. Au reste on peut moins lui reprocher cela ici qu'ailleurs ; car rien n'est plus fier et plus largement fait que les grandes figures de martyrs et de chevaliers qu'il a représentés à la retombée de la voûte. Il seroit à désirer que cette suite fût gravée avant que le temps ou le besoin de rétablir l'église eussent détruit ces morceaux, et aussi pour la gloire de ce peintre, qui n'a pas toujours été heureux dans l'exécution des tableaux de chevalet.

Il y a, dans la chapelle de S. Jean de cette même église, un grand tableau de Michel Ange de Caravage, représentant la décollation de S. Jean, d'une composition aussi simple que terrible.

Ce tableau, dit-on, lui valut la croix de chevalier, qu'il venoit solliciter pour tirer vengeance d'un chevalier romain qui lui avoit refusé le cartel. Il y a un trésor où l'on voit beaucoup d'or et d'argent. On nous mena visiter les fortifications, le fort S. Elme, celui de Manoel, le dernier fait et le plus parfait, placé sur une presqu'isle, et défendant le port de *Marsa-Muscet*. De là nous sortîmes de la ville neuve, à travers des fortifications qui paraissent imprenables, et qui cependant sont couvertes par d'autres fortifications tout aussi considérables, appelées la Florianne. Il est vrai que le site a facilité ces grandes opérations, où il n'y a eu qu'à trancher un rocher tendre pour en former des fossés revêtus, et des bastions qui n'ont besoin pour tout entretien que d'être mastiqués dans quelques fentes naturelles de la roche. Ensuite, lorsqu'on traverse le grand port, que l'on entre dans celui des Anglois, et que l'on découvre la circonvallation que l'on appelle *la Cotonere*²⁰, on ne peut s'empêcher de trouver à tant de fortifications plus de manie que de prévoyance, puisque l'ordre ne pourroit entretenir le nombre de soldats qu'il faudroit pour les garder, et que ces ouvrages, non défendus,

²⁰ Nom du grand-maître qui la fit bâtir.

deviendraient bientôt, en cas d'attaque, des retranchements pour l'ennemi. Cette manie en a entraîné une autre ; c'est celle des canons. Cette seule place en a quinze cents, dont cinq cents sont de bronze ; et cependant l'on en fond ou achète chaque jour de nouveaux. Nous visitâmes le fort S. Michel, à la pointe de l'isle, quartier très bien bâti, coupé par deux grandes et belles rues, qui, par d'autres petites de traverse, distribuent aux deux ports, appelés des Galères et des Anglois. C'est au fond du premier qu'est le grand bourg où les chevaliers avoient autrefois leur logement avant qu'ils vinsent occuper la cité de la Valette. Ce bourg n'est ni moins bien bâti ni moins propre que l'autre. C'est dans le port dont il fait le fond que sont les vaisseaux et les galères de la religion. Il y avoit, lorsque je vis le port, trois gros vaisseaux et une frégate, et les quatre galères étoient en mer. Ce bassin particulier, qui débouche dans le grand port, est fermé et défendu par le château S. Ange et les batteries de la pointe de l'isle, qui mettroient encore en sûreté la marine de l'ordre quand même une flotte ennemie auroit pu forcer ou prendre les deux forts Saint-Elme et de Ricasoly, qui défendent l'entrée du grand port.

Nous sortîmes de la ville sans trouver la campagne : ce que l'on appelle ainsi est tout aussi bâti que la ville, et paroît aussi fortifié de grands murs perpétuels, qui retiennent ou encaissent le peu de terre que possède l'isle, et celle que l'on y apporte ou que l'on y fabrique ; car en brisant le rocher tendre, le mêlant à ce qu'ils ont de terre, tirant la meilleure partie au fond, et arrosant le tout, les infatigables Maltois composent à la fin un terrain au moins très propre à la culture du coton, qui est la production la plus abondante et la plus générale de l'isle. Ils ont presque abandonné toutes les autres pour celle-ci, qui est si avantageuse par la quantité et la qualité, que le produit qu'ils en tirent supplée à toutes les autres, et leur paie le bled qu'ils font venir de l'étranger pour se nourrir neuf mois de l'année, l'isle pouvant à peine les nourrir trois ; aussi font-ils des travaux incroyables pour augmenter cette denrée. Ils sont si persuadés des avantages de cette culture, qu'un paysan que je trouvai arrosant cette plante, me dit : *Nous serions réduits à l'arroser d'huile, qu'il nous faudroit encore la cultiver.*

On sème le coton au mois de mars. On fait un trou de quelques pouces que l'on remplit d'eau ; dès que la terre est imbibée, on y met le grain, que l'on recouvre, et que l'on n'arrose plus que lorsqu'il a germé et qu'il est hors de terre. La plante vient de dix à quinze pouces de hauteur, fleurit au mois d'août, et donne le coton au mois de septembre. Lors de la maturité, la coque, qui en est le fruit, éclate d'elle-même, s'entrouvre, et laisse voir le coton contenu par classes ou cellules, et dont la graine est enveloppée. On en cultive de trois espèces : celui des Indes, qui est le plus beau, et qui repousse pendant cinq ans sans être obligé de le replanter ; le coton du pays, qui vient moins haut, et qu'il faut semer tous les deux ans ; et le coton jaune, avec lequel on fait le nankin. On le travaille aussi dans l'isle et la filature en est fameuse depuis bien des siècles, puisque Cicéron, qui, heureusement pour la connaissance de ce pays et de la Sicile, a eu à plaider contre Verrès, l'accuse d'avoir fait faire à Malte une robe de coton d'un prix exorbitant, pour en faire don à une femme. J'allai voir S. Antoine, maison de campagne du grand-maître, où il vient de faire faire un parterre dans le goût françois, dont le plaisir ne dédommage pas de la perte d'un bois de vieux orangers qui auparavant ombrageait ce terrain.

Nous allâmes de là *au Bosquet*, autre casal ou maison de plaisance. Le palais n'a rien d'intéressant ; mais l'aspect du vallon boisé et arrosé semble désaltérer la vue de l'aridité brûlante du paysage d'alentour. La fauconnerie, qui est au bas du vallon, est un délicieux endroit, et le seul agreste, champêtre, et qui puisse donner aux Maltais l'idée de nos bocages. De magnifiques eaux de sources arrosent de grands et vieux orangers, et procurent une fraîcheur d'autant plus agréable, qu'elle est plus rare et plus désirée ici qu'ailleurs. Le parc est rempli de cerfs de Corse et de daims d'Islande ; la ménagerie, qui, par le climat de l'isle, serait susceptible de conserver les animaux de tous les pays, ne renferme de curieux que des gazelles, le plus joli, le plus léger et le plus délicat de tous les quadrupèdes. Leurs yeux servent aux comparaisons galantes des amoureux orientaux, lorsqu'ils parlent de la beauté de ceux de leurs belles. Leur corps est si élastique, leur mouvement si vite, et leurs jambes si menues, que l'on craint toujours qu'elles ne se brisent. Nous vînmes de là à la vieille ville, appelée *la*

Cité notable, qui était la plus ancienne ville de l'isle, et la capitale²¹ avant l'arrivée des chevaliers en 1630 : elle est encore la résidence de l'évêque. Ce fut là que S. Paul prêcha l'évangile, et habita trois mois après son naufrage. On nous fit voir la grotte où il disoit la messe ; mais elle n'a rien de pittoresque. Nous passâmes de là aux catacombes, qui sont les plus petites et les mieux conservées de toutes celles que j'ai vues. Taillées dans une pierre blanche, saine, et sans humidité, il semble qu'elles soient faites d'hier. On ne peut presque pas douter que celles-là n'aient été construites pour enterrer les morts, pour s'y cacher, et pour y célébrer les mystères de la catholicité. La petitesse des corridors, dans lesquels il ne peut passer qu'un homme à la fois ; leur distribution, à-peu-près régulière ; leur voûte cintrée, quoique taillée dans la roche ; les chambres que l'on trouve d'espace en espace ; l'enduit qui existe encore dans plusieurs ; la décoration de deux piliers cannelés, dans l'endroit le plus vaste, et qui paroît avoir été le lieu principal ; la distribution des petites niches à recevoir les lampes qui donnaient la lumière à ces demeures souterraines ; la régularité des tombeaux, dont la plupart, placés sous des voûtes quarrées, avoient une espèce de décoration représentant un sarcophage couvert en forme de fronton ; tout cela peut faire croire que ces catacombes ne sont point, comme les autres, des excavations faites au hasard pour tirer des pierres, puisque la petitesse des corridors en auroit rendu la sortie, sinon impossible, au moins très difficile, et que dans cette seule intention on n'y auroit point pratiqué cette espèce de distribution qui y existe. Je croirais donc plus naturel de penser pour celles-ci ce que l'on dit des autres, que ces souterrains servirent à se cacher ; ce qui est plus probable ici que partout ailleurs, puisque, dans le temps que les Sarrasins firent leurs premières courses dans cette isle, ils se contentaient d'y piller, et ne la regardaient que comme un entrepôt pour passer en Sicile, entrepôt qu'ils ne pouvaient habiter longtemps à cause de l'aridité du pays. Les habitants, foibles ou peu nombreux, se cachaient dans ces retraites jusqu'à ce que l'ennemi se fût rembarqué ; ou bien, par le moyen de ces retranchements souterrains, ils étoient en état de se défendre, et même d'inquiéter l'ennemi par des issues inconnues qui allaient percer au loin dans la campagne. Il est donc possible que ces souterrains, creusés d'abord pour recevoir les

²¹ Les anciens l'appeloient *Melita*.

dépouilles des morts, servissent à sauver celles des vivants qui s'y enfermaient avec ce qu'ils avoient de plus précieux, livrant leur ville dépeuplée et leurs rochers aux ennemis, en attendant que la faim les en chassât. Voilà, je crois, l'histoire la plus probable que l'on puisse faire d'un monument sur lequel il ne reste ni époques, ni vestiges d'inscriptions, ni peintures, ni sculptures, enfin aucune lumière historique ; trop vaste s'il n'eût été construit que pour des sépultures, et ayant des issues trop étroites si c'eût été des carrières.

Les tombeaux n'y sont pas aussi multipliés qu'ailleurs. Les grands que j'ai décrits servaient de sépulture à deux corps, et l'on voit encore la place des deux têtes entaillée dans la pierre. Nous trouvâmes, dans le plus grand salon, deux pierres rondes qui avoient la forme de moulin à huile, dont nous ne pûmes deviner l'usage.

Des catacombes nous entrâmes dans la ville, fortifiée de grands fossés et de belles murailles, et non moins bien bâtie que la Valette, mais d'une solitude et d'une dépopulation effrayante : on n'entend dans les rues que le bruit que l'on y fait soi-même. Je crus entrer dans un cloître après la retraite. Nous vîmes sur la porte principale, encastrée dans le mur, une statue mutilée de Junon, dont le travail gothique fait disparaître le style antique du drapé de cette figure, à laquelle il manque la tête et les mains. Nous vîmes encore, dans la rue et contre les murailles du palais sénatorial, deux morceaux de marbre d'une corniche et d'un entablement, plus chargés d'ornements que de bon goût, et d'un travail médiocre, que nous jugeâmes romain. À tout ce que l'on a trouvé de sculptures et de médailles dans l'isle, on peut juger que les arts n'y ont jamais été poussés à un grand point de perfection. Cette ville fut habitée d'abord par les Phéniciens, premiers navigateurs de l'univers. Ils en furent longtemps possesseurs. On trouve encore d'eux des monnoies de cuivre, représentant une tête de femme, et au revers les dieux Orus, Isis, et Osiris. Ensuite les Grecs s'en emparèrent, sans y faire d'autres établissements que ceux qu'exigeait leur commerce ; puis les Carthaginois, dont on a aussi des monnoies avec des inscriptions puniques ; enfin les Romains, qui y en frappèrent avec des inscriptions grecques d'un côté, et latines de l'autre. Dans le partage de l'empire elle passa à l'empereur d'Orient. Les Sarrasins la prirent, et les Normands la reprirent. Elle passa aux

empereurs d'Allemagne, aux rois de Sicile, et à toutes les maisons qui y ont régné. Finalement, malgré la beauté de son port et l'avantage de sa situation pour le commerce de la Méditerranée, dont elle occupe le centre, Charles-Quint la donna à l'ordre des chevaliers de Jérusalem, la seule puissance qui pût y faire un établissement solide. Sans productions par elle-même, la garnison et les fortifications nécessaires pour la garder étaient trop onéreuses à ses souverains. Elle étoit l'entrepôt et le lieu de rafraîchissement de tous les vaisseaux européens, et devenait alternativement la possession de tous ceux qui y faisaient des descentes. Il falloit donc une souveraineté qui, par sa nature, ne pût être que neutre, assez peu puissante pour n'en inquiéter aucune autre, et qui tirât toute sa subsistance de l'étranger. Il falloit aussi que ses habitants, riches ailleurs, apportassent en espèces ce qu'elle est obligée de tirer du dehors pour se nourrir ; qu'ils fussent en même temps religieux, militaires, et célibataires, composant une même famille, dont l'économie de chaque membre revînt par héritage à l'accroissement de la masse qui nourrit et paie le travail de la nation naturelle du pays, qui s'est accrue, depuis l'établissement de l'ordre jusqu'à présent, de dix à cinquante mille, compris le *Gozzo* et le *Cumino*.

La nation a conservé de son origine l'esprit mercantile et de calcul, et le même éloignement pour les beaux arts et la littérature. Le grand-maître vient de commencer un *museum* qui restera à l'ordre, et sera joint à ce qui est déjà au trésor, où il y a quelques tableaux et des bas-reliefs trouvés dans le pays, représentant des portraits en marbre ; ouvrage romain, dont le travail vient à l'appui de ce que j'ai dit sur les arts. Il y en a un de la fille de Cicéron. C'est un ouvrage au-dessous du médiocre, et les autres paraissent de la même main. Il y a aussi une bibliothèque publique, sous la direction de l'abbé Agio, jeune Maltois, que le goût inné des sciences a seul formé. Ce jeune homme très intéressant, et très utile à cet établissement, par ses talents et son activité, sera peut-être un jour le père de la littérature maltoise. Cette bibliothèque, déjà assez considérable, s'augmente journellement de l'héritage des bibliothèques des chevaliers profès, et de la vente des duplicata, malheureusement trop répétés, et de livres les plus ordinaires, dont on retire peu d'argent. Il en est de même de la collection des médailles. Elle commence cependant à être intéressante

en médailles grecques. On a dans la même bibliothèque deux fragments de candélabres en marbre, avec des inscriptions phéniciennes très bien conservées, écrites sur le piédestal. L'abbé Barthélemi assure les avoir traduites ; les voici :

9958#912409599754449#4
 947924#1117#20.74#990990
 077797#9905047974#5951
 77997449

Traduction

« Abdassar et Asseremar, fils d'Asseremor fils d'Abdassar, avons fait ce voeu à notre seigneur Melerat, divinité tutélaire de Tyr : puisse-t-il les bénir après les avoir égarés ! »

Voyez les Mémoires de l'académie des belles lettres et inscriptions, tome 30, page 413.

Je ne sais pourquoi se trouve sur les mêmes piédestaux cette seconde inscription grecque :

ΔΙΟΝΥΣΙΟΣ ΚΑΙ ΣΑΡΑΠΙΑΡΧΩΝ ΟΙ
 ΣΑΡΑΠΙΩΟΣ ΤΥΡΙΟΙ ΗΡΑΚΑΕΙ
 ΑΡΧΗΤΕΤΕΙ

« Denys et Sérapion, de la ville de Tyr, tous deux fils de Sérapion, à Hercule, surnommé Archegetès. »

Ces deux monuments, quoique peu intéressants pour les formes, le sont au moins pour leur antiquité. Ils furent trouvés au fond du grand port, dans la *Villa-Abela*, où l'on dit qu'était un temple d'Hercule dont il n'existe plus rien. On a trouvé aussi une statue de ce héros en marbre, haute de deux pieds. Elle est très estimée à Malte ; elle est cependant bien loin des beautés de la sculpture grecque : elle pêche

par les proportions et par l'ensemble. La tête m'a paru moderne, quoique l'on prétende qu'elle n'ait été rompue que depuis peu d'années par un esclave qui l'avoit vendue pour une tête de S. Jean. Les pieds ont peut-être été traités encore plus outrageusement par le sculpteur qui les a retouchés. Il seroit bien difficile de savoir à quel temps donner cette statue ; mais sa médiocrité fait qu'elle ne vaut guère la peine qu'on s'occupe de cette recherche. On voit encore dans ce *museum* une quantité de vases, de lampes, et de lacrymatoires : ils n'ont rien de la finesse des vases grecs, et sont ou phéniciens ou des bas temps ; car ils ressemblent également à ceux que j'ai vus, qui avoient été trouvés à *Solentum* et dans les tombeaux des bas temps, où on avoit conservé l'usage des lacrymatoires et des lampes. Il y a aussi un beau vase en verre, trouvé à Malte, qui a dix-huit pouces de hauteur, et qui est absolument du même genre que ceux de *Ponpéia* ; ce qui peut le faire croire romain. Il faut voir dans la ville le cabinet de M. Barbaro, qui a rassemblé avec goût une jolie collection de toutes les productions naturelles de l'isle, et une collection de médailles romaines bien précieuses par leur conservation, et que M. Barbaro fait voir avec une complaisance et une honnêteté parfaite.

L'isle de *Gozzo* étoit regardée, par une grande partie de nos antiquaires modernes, comme ayant été l'isle de Calypso : mais cette opinion a passé de mode depuis quelques années ; et quoiqu'on ne trouve rien à Malte qui ressemble à la description qu'en ont faite Homère et Fénélon, on a transporté la demeure de cette nymphe à Malte, et situé son palais dans le fond du port de *la Melleha*. Nous traversâmes toute l'isle pour aller trouver cette baie ou port, au fond duquel effectivement on trouve à mi-côte une fontaine de quatre pouces d'eau, que l'on a été chercher dans le rocher par un aqueduc de quatre cents pieds de long. J'y entrai pour voir si j'y découvrirais quelques fabriques ; mais je ne trouvai que la roche percée sans soins, sans aucune espèce de magnificence. À quarante pieds de l'embouchure, une autre branche amenoit l'eau d'une autre source au même canal, et l'allait chercher à cent pieds par un aqueduc du même genre que l'autre. Cette abondance d'eau est distribuée dans un grand potager en terrasse qui descend jusqu'à la mer, et le rend le plus fertile et le plus abondant de toute l'isle. En montant par des rampes contre le rocher à pic qui domine ce jardin et le port, on trouve des excavations dans le

rocher : d'abord une pièce ovale, revêtue en stuc, mais sans régularité de forme, ni le moindre vestige d'ornements ; ensuite une petite pièce carrée de quatorze pieds, et pour toute ouverture la porte ; cinquante-six pieds plus loin, une troisième pièce de douze pieds de profondeur sur vingt-un, avec deux portes ; une quatrième de huit sur quinze ; et une cinquième qui termine la terrasse, de treize pieds de profondeur, au fond de laquelle est une espèce de cul-de-four, et à droite un trou qui a un peu la forme d'une fenêtre. Il y a encore un second étage tout aussi irrégulier, et sans correspondance ni suite de plan avec le premier ; mais des pièces qui ont plutôt l'air de grottes d'hermites que de toute autre chose. Autour de la troisième pièce de cet étage il y a un corridor pris aussi sur le rocher, et au fond une mauvaise terrasse, moitié ancienne et moitié restaurée ; deux pièces, dont celle du fond est éclairée par une croisée, à plus de sept pieds de hauteur. C'est là ce qu'on appelle le cabinet de toilette de Calypso, qui cependant a bien plus l'air d'un cachot que du boudoir d'une nymphe. Toutes les autres pièces sont creusées dans le rocher, sans soins, sans recherches, ne ressemblant ni aux bains ni aux conserves d'eaux d'un palais, encore moins aux appartements délicieux qui doivent faire reconnaître la demeure enchantée de cette voluptueuse divinité. Au reste, en détruisant tout ce qui existe, et en construisant tout ce qui n'a pu exister, on pourrait élever un palais sur la plate-forme, et par des jardins en terrasses faire arriver jusqu'à la plage, où il n'est point hors de vraisemblance qu'on puisse faire aborder à la nage de malheureux naufragés, qui auraient facilement pu échouer contre l'une ou l'autre des pointes de rochers qui s'avancent dans la mer et forment cette anse. Il seroit peut-être embarrassant de savoir où planter ces bois sombres et frais où Télémaque cherchait et trouvait la jeune Eucharis ; car il ne reste pas une feuille de ces forêts, et point de terre pour les replanter. Mais pour en revenir à quelque chose de plus raisonnable sur l'opinion qu'on peut prendre de ce lieu qui est devenu intéressant, il est possible que cette belle fontaine dont j'ai parlé se trouvant au fond d'un port très sûr et très commode pour les petits bâtiments, il ait été le premier fréquenté, tant à cause de l'eau qu'on y trouvait que par sa situation, étant le premier qu'on rencontre en arrivant d'Afrique après avoir doublé le *Gozzo*, et que cette fréquentation y ait fait faire quelques grossiers établissements dont ces excavations sont les restes. Nous reprîmes notre chemin vers la ville, et

passâmes au fond du port où S. Paul fit naufrage ; et après avoir traversé les beaux villages de *Rabatto* et de *Kercava*, nous passâmes sous les aqueducs par lesquels le grand-maître de Vignacourt a conduit l'eau de la seule fontaine qu'il y ait à la ville. On a remédié à cette disette d'eau à Malte, par une quantité prodigieuse de cisternes, qui se fabriquent avec d'autant plus de facilité que la même excavation, qui sert de carrières et de fondations à la maison que l'on bâtit, se voûte et sert de cisternes ; de sorte que chaque maison a la sienne, et qu'il ne se perd pas une goutte de l'eau qui tombe sur la ville.

Il vint pendant notre séjour à Malte une escadre française, commandée par M. Fabri, composée de quatre gros vaisseaux et d'une frégate, auxquels se joignit le vaisseau le *Caton*, tous bien armés, bien approvisionnés, et nous promettant de nous rendre maîtres de la mer et du commerce de la Méditerranée. Ce fut un spectacle pour la ville, et un embellissement pour le port, à qui il ne manquait plus rien alors. Nous fûmes obligés de renoncer à voir le *Gozzo*, ne pouvant y aller sans nous exposer à la peste, ou au moins à une rigoureuse quarantaine. Je regrettai de n'avoir pu voir et mesurer une muraille que l'on dit de fabrique phénicienne, le rocher aux *Fongus*, et la carrière d'albâtre qui ressemble à l'albâtre oriental. On en travaille beaucoup à Malte, mais malheureusement sans goût et sans belles formes.

Les Grecs ont eu sans doute des établissements au *Gozzo* ; car on trouve des monnaies du Goze même, représentant une tête de Diane avec un croissant dessus, et de l'autre côté un soldat armé de l'épée et du bouclier dans l'action de l'attaque. J'en ai trouvé une, mais l'inscription en est presque détruite.

Nous allions partir, lorsque notre patron vint nous dire qu'il arrivoit un *speronare* qui avoit eu chasse d'une felouque barbaresque, et qu'il me prioit d'attendre au lendemain, qu'il sortiroit un bâtiment maltois avec lequel nous marcherions de conserve. Quand nous n'aurions pas couru le même danger, il auroit été bien difficile de ne pas céder à la crainte de gens qui, venant à être pris, restent sans espoir, livrés à un esclavage d'autant plus dur, qu'il y a une haine implacable entre les deux nations.

RETOUR EN SICILE

Le lendemain le bâtiment ne sortit point ; mais nous partîmes le 17 septembre à cinq heures du soir, par un vent contraire, et vînmes prendre du lest à un mille de la ville, sur des rochers où l'on fait du sel dans de petits creux, en y introduisant l'eau de la mer par de petits canaux.

Dès que notre lest fut chargé, la nuit vint, et nous ramâmes à petit bruit, en doublant toutes les pointes, non sans prendre l'attention la plus grande de ne pas nous laisser intercepter par quelques barques turques que nous savions occuper les parages. Nous traversâmes *la Cala di san Giuliano*, et vînmes aborder à celle de la *Magdalena*, sous le canon de la tour. Nous mîmes à terre sur des roches si sèches et si déchirantes, que nous n'osâmes jamais nous éloigner de cinquante pas, dans la crainte de ne pouvoir revenir de nuit sans tomber et nous déchirer. Nous remîmes à la mer dès que la nuit fut bien fermée. Nos bateliers ramoient en silence, et sans presque faire de bruit. Une barque pareille à la nôtre, voguant avec la même précaution, nous rencontra à *la Cala di santa Maria*, et la surprise et la frayeur furent réciproques pour les bateliers, qui furent rassurés avant que nous eussions connu leur peur. Nous continuâmes notre route en traversant *la Cala di san Paolo*, jusqu'à la pointe de *la Melleha*, où nous jetâmes l'ancre sous le vent, résolus d'y passer la nuit, et peut-être une partie de la journée du lendemain, si le vent ne nous devenoit favorable.

Dans cet endroit nous nous arrangeâmes pour dormir. Vers les trois heures du matin du 18, un vent de terre détermina nos bateliers à lever l'ancre, et à mettre la voile pour prendre le large et faire canal. A la première pointe du jour nous rencontrâmes les quatre galères de la religion, qui rendirent le courage à nos gens, qui, ne se souvenant pas même de la peur de la veille, nous assuraient que jamais les *speronare* maltois ne craignaient les bâtiments turcs, de quelque espèce qu'ils fussent. Le vent cala au jour, et la bonace nous obligea à la rame

jusqu'à midi, que le vent du ponant nous arrêta tout court avec un roulis insupportable. La rôtie d'ail des matelots éveilla notre appétit ; nous échangeâmes le peu de provisions que nous avions contre leur gros pain et leurs aulx, et nous nous en trouvâmes à merveille. Sur le soir un vent frais nous fit faire un assez bon chemin ; et, après avoir vu tout le jour le *Gozzo*, je fus réveillé le lendemain par les cris d'une troupe innombrable de courlis, qui m'annoncèrent la terre de Sicile. Effectivement, à la première pointe du jour du 19, nous aperçûmes la pointe *della Secca*, terre aussi basse que sèche, mêlée de sable et de roches, avec quelques palmiers nains, et aucunes habitations. Nous suivîmes la rive avec un si petit vent, qu'il fallait l'aider de la rame. Bien portant, j'étais raccommo­dé avec la mer ; et content de ma navigation, j'étois bien loin de prévoir rien de ce qu'elle alloit avoir de funeste. Nous passâmes devant *Camerina*, trahie dans le temps de sa gloire par Denys le tyran, qui en emmena les habitants lors du siège de *Gela*, et la livra aux Carthaginois, qui, par le traité, renoncèrent au siège de Syracuse à condition qu'elle resterait au pouvoir de Denys. *Camerina*, dès-lors sans fortifications ni murailles, fut détruite depuis, et maintenant elle est enterrée sous le sable. Son territoire appartient au prince de Biscaris, qui, dans les fouilles qu'il y a fait faire à plusieurs reprises, y a trouvé nombre de choses intéressantes, principalement des vases grecs, dont j'ai déjà parlé à l'article de Catane, les plus précieux du cabinet de ce prince, et peut-être les plus beaux connus. Après avoir passé les *Scoglietti*, nous découvrîmes *Biscaris* dans l'éloignement et sur la hauteur. Le vent devint contraire ; mais, à force de rames, nous amarrâmes sur *Terra-Nova*, bâtie sur la hauteur. Nous n'étions occupés que d'y retrouver et d'y fixer la véritable situation de l'antique *Gela*, dont on dit qu'il existe une colonne dorique encore entière, bien que renversée ; après cela nous devions passer à *Calara-Girone*, ville très peu connue des étrangers, qui doit être l'ancienne *Hybla-Haerea*, où l'on trouve encore des médailles antiques ; et de là nous devions passer à Syracuse, que nous regardions comme le terme de nos travaux.

Tout occupés de ces joyeuses idées, nous approchions, nous touchions à *Terra-Nova* ; tout-à-coup on nous cria de la rive : *Speronara de Malte, au large, à Trapani, à Messine ou à Syracuse*. Nous dûmes que nous étions pleins de santé, que nous en apportions

les certificats de Malte : *Au large, au large*. Nous voulûmes répliquer, et nous ne trouvâmes plus à parler qu'à des canons de fusils, braqués contre nous par un tas de gredins qui profitaient de l'instant où ils pouvaient être impunément insolents, et paraître braves sans danger. Il nous était cependant impossible d'obéir : nous craignions encore moins leurs fusils que la mer et la faim ; nous n'avions pas quatre livres de pain pour treize que nous étions, et pas une goutte d'eau. Je demandai le gouverneur, auquel j'étais recommandé. Mais c'était l'heure de dormir : il me fit dire qu'il était malade, qu'il ne pouvait descendre à la marine, mais qu'il me conseillait de partir. J'envoyai chercher le juré, qui se trouvait vice-consul de la nation. Il me fit répondre que nulle considération ne pouvait le déterminer à s'approcher d'une barque pestiférée, et qu'il ne me verrait pas, mais que j'eusse à m'éloigner de la rade, parce qu'il se trouvait, par sa charge, obligé de m'y contraindre ; et ses coquins d'émissaires, dont le nombre augmentait à chaque instant, n'étaient que trop disposés à lui obéir. La populace s'en mêlait, nous bafouait, et nous menaçait. Je me mis dans une si vive colère, que je leur en imposai ; je leur criai que, s'ils me poussaient à bout, j'irais moi-même à terre, que je mettrais l'isle en quarantaine, et malheur au premier qui s'y opposerait. Je pris alors mon fusil, et m'avançai d'un air si déterminé, que la populace se sauva, et que la garde courut se retrancher derrière un bateau : alors je leur déclarai que je ne quitterais pas le bord que nous n'eussions pain et eau. Ils furent étonnés de notre contenance, d'autant plus que nos bateliers avaient déjà sauté à l'eau, et que nous avions l'air de protéger leurs mouvements. Ils demandèrent trêve, députèrent encore au gouverneur et aux jurés ; mais ils étoient derrière des murailles, et nous envoyèrent dire audacieusement que nous eussions à nous éloigner : et enfin nous y eussions été contraints, au risque de tout ce qu'il en pouvoit arriver, d'une longue route, d'un vent contraire, et d'une côte où il nous étoit également défendu d'aborder, si un Maltois, à qui par hasard le bateau appartenait, craignant quelques accidents pour son bâtiment, n'eût partagé notre indignation et pris sur lui de nous acheter lui-même du pain, et de nous faire apporter de l'eau et du vin ; ce qui, dans la circonstance, nous parut une action sublime. Pendant le temps de cette négociation, nous étions tourmentés d'un roulis qui m'eût mis à la mort sans ma colère, ou cette force de circonstance que l'on retrouve toujours dans le besoin. Nos provisions

arrivoient l'une après l'autre, et nous étions obligés, le fusil à la main, de les protéger de dessus notre bord, pour empêcher qu'elles ne nous fussent dérobées sur l'autre par les mêmes gardes qui exerçoient leurs bravades sur les passants. N'osant plus nous menacer, ils crioient contre ceux qui arrivoient pour savoir ce qui se passoit ; tous les enfants furent battus, et tout le peuple de *Terra-Nova*, pour voir des pestiférés qui se portoient si bien, fut obligé de gagner les hauteurs, et de monter sur les tours et les murailles de la ville. Notre départ eut l'air d'une levée de siège. Nous nous mîmes à manger de nouveau de l'ail et du pain, et nous reprîmes notre chemin.

Sous chaque garde on nous crioit : *Speronara de Malte, au large, à Syracuse ou à Messine*. Le 20 à midi le vent devint si fort et si droit de proue, nos hommes étoient si fatigués de la rame, que nous jetâmes l'ancre à quatre cents pas de terre, sous la pointe de *San-Pietro*, pays pierreux et désert. À peine notre équipage étoit-il occupé à prendre son repas, qu'il sortit d'une ruine deux gardes qui vinrent nous dire de passer chemin. Nous répondîmes que nous ne voulions pas aborder, que nous étions au-delà de l'espace prescrit, et qu'ils nous laissassent en repos attendre le vent. Ils s'ennuyoient d'attendre au soleil ; la solitude du lieu, la circonstance qui leur parut favorable à essayer la portée de la balle de leurs fusils, les engagèrent à nous en tirer une, qui heureusement n'arriva pas jusqu'à nous. Nous ne pouvions punir ces deux coquins sans risquer de nous faire une très longue et très mauvaise affaire ; nous filâmes doux, et prîmes du large jusqu'à plus d'un quart de mille. Au coup de fusil il vint encore main-forte d'une tour, et je ne sais quelles armes ils apportèrent ; mais au moment que nous ne pensions plus à rien, nous entendîmes le sifflement d'une balle sur notre tête, et le bruit comme d'un coup de carabine : heureusement ils avoient mal ajusté, et la balle avoit passé par-dessus. Nous étions si éloignés, que, bien qu'en plein midi, nous ne pûmes distinguer à leurs mouvements s'ils se disposaient à redoubler. Malgré notre répugnance à reculer en arrière et gagner le large par le vent qu'il faisoit, il fallut bien prendre ce parti.

La bonne fortune d'un demi-vent de *siroco* nous porta jusqu'à une baie appelée *la Pouzalla*. C'est dans cette baie que se chargent les caroubis, qui viennent en telle abondance dans cette partie de l'isle,

que nous en apercevions des monceaux sur le rivage comme des tas de charbon.

Le soir le temps se couvrit et nous menaça de marquer l'équinoxe par un orage. Ne pouvant aborder nulle part, ayant autant à craindre de la terre que de la mer, nous cherchions au moins quelque anse de sûreté pour passer la nuit sous le vent. Notre équipage força de voiles et de rames pour doubler les isles *Formiche* et la pointe de la baie de la *Marsa* ou de *San-Pietro*, et pour nous ranger sous un rocher anguleux, appelé *il Castelluccio*, où nous arrivâmes heureusement assez tard pour n'être pas aperçus de la garde, et par un temps déjà assez effrayant pour l'empêcher de sortir de sa baraque et venir visiter l'anse que formoit le rocher à pic sous lequel nous nous étions mis. Cette cale est un port commencé par la nature, qui seroit encore plus grand que celui de Syracuse, et très avantageux par sa situation, si l'ouverture n'en étoit trop large et n'y laissoit entrer la grosse mer, et si ses côtes trop basses ne la livroient à toute la force des vents de terre. Large de trois milles, et plus profonde encore, elle n'offre de sûreté que pour de petites barques, à l'angle seul où nous avons campé. Nous nous calâmes donc pour donner moins de prise au vent, et nous nous fermâmes de nos voiles, comme font les colimaçons de leur coquille, afin de passer la nuit le moins mal possible. Les éclairs étoient continuels ; le tonnerre grondoit, mais il grondoit au loin. Nous nous endormîmes jusqu'à deux heures avant le jour, qu'un coup de tonnerre réveilla tout l'équipage et le mit sur pied. Ce coup fut suivi d'une bordée générale et d'un feu roulant ; le coup n'attendait pas l'éclair, l'éclair reprenoit avant la fin du bruit. Ce n'étoit rien pour qui ne craignoit ni l'éclair ni le bruit : mais tout-à-coup nous sentîmes notre barque se soulever et replonger, l'eau entrer par nos égouts, le vent presser la voile qui nous couvroit, la pluie et la vague la couvrir et la battre, les traverses qui la soutenoient crier, céder et se rompre, et une bourrasque affreuse déchirer notre banne et en couvrir nos rameurs ; une pluie si abondante qu'elle étoit comme une masse d'eau, remplissait notre bateau, nous accabloit, nous coupoit l'usage de la respiration, de la parole et de tous les sens. Nos bateliers, aussi épouvantés que nous, tous à la fois, en se débarrassant de dessous les voiles qui les enveloppaient, s'écrièrent les uns aux autres, *Grebia, grebia, grebia*. Je ne sais pourquoi je devinai que cela vouloit dire

l'ancre ou la corde qui tenoit l'ancre ; mais ouvrant les yeux de mon mieux, et, par la lueur des éclairs, n'apercevant plus la terre qu'à trois milles, et notre bâtiment livré aux vagues, je me crus en pleine mer et perdu. Le désespoir, les cris et les invocations de notre équipage, achevoient de me persuader que nous étions sans ressource. Le tonnerre étoit si violent et si près, que chaque coup renversait nos bateliers.

Dans un tel danger, rien n'étoit plus affreux que la nuit, sinon l'éclair qui nous montrait notre situation. Je ne savois si je devois désirer la pleine mer ou les rochers pour y être brisé ; j'étois debout. L'un de nous, placé à côté de moi, ayant vu ce désastre, s'étoit enveloppé la tête de son manteau, et s'étoit dévoué à la mort. Un autre qui étoit plus éloigné me cherchoit, m'appeloit ; il entend ma voix, il me tend les bras : *Eh bien ! mon cher ami !* Eh bien ! lui dis-je, il faut combattre la mort, et puis savoir mourir s'il n'est point de ressource. Nous périrons ou nous nous sauverons ensemble, reprit-il en m'embrassant. Ce mouvement de sensibilité, dans un moment aussi extrême, me fit éprouver qu'il est des jouissances pour tous ceux de la vie. Je m'élançai vers la corde où notre ancre étoit attachée ; elle tenoit encore. Je reportai bien vite cette nouvelle à mes compagnons, et leur rendis l'espoir et le courage que m'avait donné cette découverte. Il semblaient que la vie nous était rendue ; mais cette vie tenait à un fil, et ce fil était furieusement tendu. Nous chassions sur une petite ancre dont la corde était de la grosseur de la moitié du doigt ; pour la soulager nous attachâmes notre lest à des cordes, nous le descendîmes à la mer, et avec les rames les matelots revenant dessus, nous nous rapprochâmes de notre rocher protecteur. Quand la bourrasque fut calmée (car, heureusement pour nos petits moyens, ce n'étoit qu'un grain qui passa vite), alors, dans l'eau jusqu'à mi-jambe, et pénétrés par le vent, nous ramassâmes nos hardes trempées, et nous nous rassemblâmes en tas, afin de nous réchauffer les uns les autres. Le jour vint bientôt éclairer notre désastre et la scène la plus risible. Ce fut la recherche et la découverte que nous fîmes de mon valet-de-chambre, qui était entré comme un coin entre des planches où il avait aussitôt perdu tout sentiment. Nous l'en tirâmes avec peine, et il revint de là comme de l'autre monde. Il nous regardait, s'émerveillait de nous voir, de nous parler, de nous entendre, et nous révéla le miracle de son patron S. Antoine, qui, à

l'instant que l'eau lui gagnait le ventre, lui avait inspiré de se couvrir la tête d'un plat à barbe de mer, attendu qu'on se noyait par les oreilles, et que le plat, les lui couvrant, lui avait sauvé la vie. Ensuite il nous confessa que dans cette attitude, n'entendant plus rien, il nous avait crus tous morts, et que dans cette circonstance il avait attendu ce qu'il plairait à S. Antoine d'ordonner de lui. Il conclut enfin par nous assurer que nous ne devions notre salut qu'à la protection immédiate que ce grand saint lui avait accordée, que notre première action devait être une action de grâces envers lui ; et il nous promit qu'aussitôt après il nous donnerait du linge pour changer.

Nous nous séchâmes à-peu-près, déjeunâmes tout-à-fait, ensuite nous nous remîmes en mer, et passâmes entre les isles des Courants et le continent. Ces isles ne sont que des écueils ou pointes de roches qui sortent de la surface de l'eau. Nous y retrouvâmes le retour de la vague qui avait été chassée par le vent de terre, et qui, par le calme, revenait à la côte par des lames qui nous élevèrent bien haut pour nous précipiter dans des gouffres profonds. Ce fut là que mon cœur fit ses dernières preuves. Nous passâmes à la rame devant le port *di Paolo*, qui ressemble assez à un lac dans une plaine ; car rien n'est plus plat que les terres de cette pointe. Enfin, après douze milles de marche, nous arrivâmes au cap *Passaro*, autrefois *Pachinum*, si sujet aux coups de vents, et si dangereux par eux. La terre, quoique basse, y est hérissée de petits rochers déchirants et inabordables. Cette pointe est devenue une isle par le temps, à ce que l'on peut croire par le peu d'eau qui couvre l'espace qui la sépare du continent, et les petites pointes de rochers qui semblent l'y attacher encore. Nous passâmes sur le bas-fond, qui a près d'un mille de large. Il y a sur l'isle un château fortifié qui a la forme d'une grosse tour carrée, renfermant une garnison qui semble être en exil aux extrémités de la terre.

Le vent étoit contraire ; nous demandâmes humblement à faire de l'eau, ou de nous tenir sous le vent : mais on nous refusa l'un et l'autre ; et malgré la grosse mer, et l'apparence d'un orage qui se formoit, nous fûmes obligés de tirer au large pour éviter la côte, qui, dans cette partie, est dangereuse, sans cale, et presque sans abordage. Heureusement un vent de *siroco* très frais, pressé encore par des nuages très gros, poussait notre poupe, et nous fit faire quarante milles

en moins de quatre heures. Cette partie orientale de la Sicile est bien plus agréable à la vue que celle du midi. Nous vîmes ces riches campagnes arrosées par le fleuve *Helorum*, aujourd'hui *Abisso*, dont les débordements, dit Virgile, ainsi que ceux du Nil, fertilisent ses bords. Nous aperçûmes de loin *Avola*, dont le territoire produit le sucre le premier connu de nous et des anciens.

SYRACUSE

Dès que nous eûmes doublé le cap *Longo*, nous découvrîmes Syracuse à six milles de là, qui, bien qu'elle soit la ville la plus dégénérée en comparaison de son ancienne splendeur, conserve encore, par la beauté de sa situation, un caractère imposant ; le mouvement de son territoire est aussi *grandiose* que la célébrité des événements qui s'y sont passés. Je me rappelai, en entrant dans son grand port, les flottes innombrables qu'elle y avoit reçues et contenues ; les batailles des Athéniens données dans son enceinte ; ce peuple d'Africains triomphants qui y avaient trouvé leur tombeau ; à gauche, la plaine où ils avaient campé ; à droite, l'isle d'Ortygie, qui est la ville moderne, et qui n'était autrefois que la forteresse et le château de Denys ; au fond, ces riches quartiers de *Neapolis*, de *Tycha* et de *Achradine*, enrichis de temples bâtis par Hiéron dans le plus beau temps des arts, et par ceux qui les avaient exercés avec le plus de succès. Toutes ces belles et grandes idées déchurent bien lorsqu'il fallut aborder à une chétive baraque appelée le bureau de santé, où une sottise députation mal peignée et en collet monté vint gravement nous proposer pour lazaret un tertre de dix pas quarrés sans abri ; terrain qu'il falloit solliciter pour l'obtenir, et défendre pour le conserver : mais comme tout paroît bon pour qui vient d'échapper au naufrage, nous nous hâtâmes de débarquer pour nous sentir en terre ferme. Le lendemain on nous proposa de construire à nos frais une cabane pour nous, et une pour la garde qui devait nous vexer ; mais comme nous n'étions pas venus à dessein de bâtir un lazaret à Syracuse, nous démontrâmes à MM. de la députation de santé qu'ils étaient obligés de souffrir notre barque à terre, et nous résolûmes d'en faire notre

logement jusqu'à la levée de nos arrêts. Malheureusement pour nous les lazarets de Sicile sont affermés, et en même temps nos santés, notre argent et notre patience ; aussi les fermiers les firent-ils valoir tout ce qu'ils pouvaient rendre. Il n'y eut sorte de vexations, de basses vilenies, qu'ils ne firent essuyer à tous les pauvres malheureux qui, comme nous, avaient donné dans le piège ; car on ne peut appeler autrement ce port en pareille circonstance. La cour ignore sans doute, en y établissant une quarantaine, qu'il n'y a ni logement ni hangar, ni seulement assez de terrain pour appuyer la proue des petites barques qui peuvent y aborder, et que les fermiers s'occupent plutôt du profit qu'ils peuvent tirer de leur entreprise que de la possibilité de faire exister ceux qui ont le malheur d'arriver à ce fantôme de lazaret. Ces négligences du gouvernement retombent sur la nation, et justifient l'espèce de mépris que les Maltois ont pour la manière de commercer des Siciliens. Aussi unies par les besoins réciproques et par les intérêts militaires, il est effectivement bien étrange que les deux cours soient toujours en explication par les entraves minutieuses apportées à chaque instant à leur commerce. Après avoir été témoins et martyrs de toute la basse rapacité de cette classe de la nation sicilienne, de la poltronnerie que leur causoit notre impatience, et avoir essuyé pendant vingt-huit mortels jours une quarantaine imposée injustement, avoir couché tout ce temps pêle-mêle avec nos matelots, avoir été baignés chaque nuit par l'excessive humidité de la saison, brûlés à midi par l'ardeur du soleil, et battus chaque soir par un vent qui nous donnoit la même courbature que la fièvre, nous sortîmes enfin de ce bouge infect, couverts de vermine et de plaies, nos habits étant si déchirés, que n'ayant pu les ôter depuis un mois, ils allaient enfin nous quitter. Un bienheureux vicaire général qui, en l'absence de son évêque auquel nous étions recommandés, avoit soulagé nos misères autant qu'il l'avoit pu, et nous avoit procuré tous les adoucissements qui avoient dépendu de lui, voulut bien encore nous loger au palais épiscopal.

Notre première curiosité nous porta à aller voir la fontaine Aréthuse, qui, après avoir changé trois fois de place, se trouve actuellement au couchant de l'isle, dont on prétend qu'elle occupait le centre avant que les tremblements de terre eussent changé le site, troublé et profané la pureté de sa source, divisé et perdu ses canaux, et mêlé à la limpidité et à la douceur de ses eaux la filtration de l'onde amère.

Tout le monde sait la fiction ingénieuse sur laquelle les Grecs ont établi l'histoire de cette fontaine, qu'ils avoient divinisée. La nymphe Aréthuse, compagne de Diane et élevée dans les principes austères de cette déesse, rejeta l'amour du fleuve Alphée, et fut changée en fontaine pour échapper à sa poursuite ; mais dans sa course, le fleuve ayant repris sa forme, il mêla ses ondes à celles de la fontaine qui fuyoit. Se confondre avec ce qu'on aime est certainement le moyen le plus agréable de s'y réunir. Cette Aréthuse, si chère à Diane, à laquelle on rendoit tellement des honneurs divins qu'Hercule même lui sacrifia des taureaux, enfin cette Aréthuse dont les eaux nourrissaient une quantité innombrable de poissons sacrés, n'est plus maintenant qu'une abondante source d'eau saumâtre et sulfureuse, qui s'échappe entre de tristes rochers, et qui coule dans une espèce de bassin anguleux, formé de deux vieilles murailles qui ne sont point antiques, où le linge le plus sale est lavé par une troupe de femmes plus sales encore, qui, presque nues et retroussées, offrent le tableau de tout ce que l'impudicité a de plus dégoûtant. À côté de cette fontaine, d'autres canaux conduisent avec la même abondance les eaux de la même source dans des tanneries et d'autres magasins : le reste, divisé dans des conduits épars, sort de tous côtés, se perd ou est retrouvé sans utilité par tous ceux qui veulent creuser dans le quartier qu'elle occupait, et vient aboutir enfin dans la mer par quantité de canaux que l'on distingue encore à l'entour de l'isle lorsque la mer est basse. Malgré l'état pitoyable de cette fontaine, en voyant l'abondance de ses eaux on ne s'étonne plus de sa célébrité ; car il est, pour ainsi dire, miraculeux que du centre d'un rocher presque isolé par la mer, il sorte une source qui, rassemblée, devoit plutôt paraître l'embouchure d'un fleuve que celle d'une fontaine. Suivant toute apparence elle avoit un grand et large bassin, puisqu'il y avoit quantité de poissons, dont parle Diodore ; poissons qu'on ne pouvait toucher sans offenser Diane, ce qui pourroit faire croire que ce bassin étoit près du temple de cette déesse ; et ce temple étoit au centre de l'isle, assez loin de la fontaine moderne. On voit à l'embouchure du port dans la mer, lorsqu'elle est calme, le bouillonnement d'une source abondante qui est lancée du fond, et ne mêle ses eaux qu'à la surface. Quoique cet effet soit connu en d'autres endroits, celui-ci prête encore à la fiction du fleuve Alphée, qui, de l'Élide, roulant ses eaux à travers celles de la mer, venait les

mêler, sans qu'elles fussent altérées, à celles de sa belle nymphe. Mais ce n'est plus ce fleuve si amoureux : aujourd'hui tristement séparé, il ne ressemble qu'à un vieux mari ayant un autre lit que celui de son épouse prostituée. J'ai cherché à plusieurs reprises ce fleuve ou cette source ; mais ou le vent, ou la mer trop haute, m'ont toujours empêché de le distinguer.

Fort près de cette fontaine étoit le palais de Verrès, et cette promenade délicieuse dont Cicéron accuse ce proconsul d'avoir fait un lieu de débauche. C'est encore aujourd'hui la promenade publique ; mais elle n'a plus de délices, et n'est qu'un promenoir étroit entre un grand mur et le parapet de la marine, planté de quelques chétifs arbres de bouleaux. En cherchant bien on découvre, au bas de la muraille, près d'une fontaine qui est encore un démembrement d'Aréthuse, deux fragments de fabrique réticulaire, ouvrage romain, qui véritablement pourroit bien avoir appartenu au palais de Verrès.

Nous entrâmes dans l'intérieur de l'isle, qui devint le partage de Diane lorsque Minerve, Proserpine et cette déesse se partagèrent la Sicile ; ce qui fit appeler ce quartier *Ortygie*, d'un nom de cette déesse. Il fut toujours le plus important, parce qu'il commandait les deux ports, et devint l'habitation des tyrans qui le fortifièrent. Les Romains connoissoient si bien l'avantage de sa situation, qu'ils ne permettaient pas qu'aucun Syracusain l'habitât.

Je cherchai le temple de Diane, celui de Minerve, les palais de Denys, ses jardins, son tombeau, ces bains fameux du célèbre Daphnis, fils de Mercure et d'une nymphe, cet inventeur de la poésie pastorale, qui charmoit Diane par son chant et ses vers, et qui devint aveugle pour avoir été infidèle. Ce que je trouvai de plus apparent et de plus conservé, fut le temple de Minerve, dont on a fait la cathédrale ; ce qui a fort masqué et dénaturé cet édifice ; qui étoit, comme les autres, d'ordre dorique sans base. *Agio*, dixième évêque de Syracuse, fut le premier qui changea ce temple en église. De nos jours on a démoli la partie occidentale pour y bâtir la façade ; on a ouvert le mur intérieur en arcades, et muré les entrecolonnements, pour former des bas-côtés, et donner plus de largeur au temple moderne. Il reste donc dans la partie latérale onze colonnes engagées, et il en manque quatre

des quinze qui fermoient la longueur de ce temple : dimension trop longue pour six colonnes qu'il avoit de largeur. Cependant les colonnes intérieures qui formoient la porte du temple ne laissent aucun doute sur l'existence de deux entrecolonnements qui manquent au fronton. L'architrave est conservée ; on y voit encore les longues pierres qui portoient des colonnes au mur intérieur, et formaient un plafond en plate-bande dans le pourtour de l'édifice. On dit qu'autrefois le temple étoit voûté, et qu'un tremblement de terre arrivé en 1542 fit écrouler cette voûte. Il reste à savoir si elle étoit antique ; ce qu'il y a de bien certain, c'est que le tremblement fut si violent, que l'entablement en a gauchi, et que plusieurs colonnes en ont perdu leur à-plomb. La dimension de ces colonnes étoit courte, l'entrecolonnement large ; elles posaient sans base sur trois gradins de neuf pouces, qui eux-mêmes étoient appuyés sur la roche vive. Une chose assez singulière, c'est que les deux colonnes intérieures sont plus hautes que les extérieures, et sont taillées d'une seule pierre. L'histoire nous apprend aussi qu'au-dessus de son portique il s'élevait une tour, où étoit un bouclier resplendissant qui s'apercevoit de très loin, et que lorsque les vaisseaux, en s'éloignant du port, venaient à perdre de vue ce bouclier, ils jetaient leurs offrandes à la mer pour se rendre Neptune et Minerve favorables. Il n'étoit pas besoin de tour pour cela, et la seule élévation du temple et de sa situation suffisait pour produire cet effet. On en peut juger par ce qui reste encore.

On ne sait si on doit regretter qu'on ait gâté ce temple en en formant une église : car on peut dire que si la fabrique moderne le dénature, il y a tout à parier qu'il n'en existerait presque rien sans elle ; témoin le temple de Diane, qui, non loin de là, est si détruit, que, sans les recherches les plus exactes, on pourrait fort bien douter de son existence.


Il faut à présent aller chercher ce temple fameux, le premier élevé à Syracuse, dans la chambre d'un particulier appelé *Danieli*, rue *Resalibra*, où, dans la ruelle de son lit, on trouve encore deux chapiteaux sur leur fût, que l'on a entaillé pour agrandir la chambre. Les colonnes sont enterrées à plus de la moitié de leur hauteur, et si près l'une de l'autre, que les deux chapiteaux n'ont que quelques pouces de séparation. En faisant quelques réparations, et creusant une

citerne, le propriétaire a trouvé deux autres fûts de colonnes, l'une de l'angle, et l'autre du retour de la partie occidentale. Nous fîmes toutes les recherches possibles pour trouver quelques vestiges de la partie orientale, ce qui nous aurait fait connaître la grandeur de ce temple et le nombre de ses colonnes ; mais nous ne découvrîmes rien, sinon, dans l'étude d'un notaire appelé *Rosso*, les deux autres côtés des chapiteaux des deux mêmes colonnes que nous avons trouvées d'abord.

Nous allâmes de là au château qui est placé à la pointe de l'isle. Il y reste quelques ruines d'un château bâti en 1039 par un certain vice-roi grec, nommé *George Maniace*. Il reste de ce château la porte, décorée dans le goût de ce temps, mais avec magnificence : elle est revêtue en beau marbre précieux, arraché sans doute de quelques monuments, et dénaturé avant que d'être attaché à celui-ci. À droite de la porte on trouve encore un grand vestige de l'intérieur du palais de ce prince, décoré d'une architecture sans proportion. Les colonnes sont courtes ; de grands chapiteaux ne sont d'aucun ordre, et portent des voûtes à arêtes, le tout en grandes pierres de taille. On en avoit fait un magasin à poudre, où le feu prit il y a plusieurs années, et emporta une grande partie du reste de l'édifice. Ce qui s'en est conservé m'a semblé avoir dû être ou un vestibule, ou une salle des gardes, et n'a rien de curieux que d'avoir conservé la manière de bâtir de ce siècle. Le château est très avantageusement situé, et commande l'entrée du port, qu'il peut défendre. C'étoit à cette pointe que s'attachoit la chaîne qui le fermoit, en allant se terminer à la pointe de *Plemire*, qui est vis-à-vis. C'est en cet endroit que se donna la dernière bataille navale qui fit perdre aux Athéniens tout espoir de salut, et qui fut donnée si près des murailles, que les Syracusains animoient les combattants de leurs cris. Du château nous vînmes à l'église de *san Phelippo*, dans laquelle nous trouvâmes un puits creusé dans la roche vive, autour duquel un escalier tournant, taillé aussi dans la roche, arrive jusqu'à l'eau, qui n'a que deux ou trois pieds de profondeur. On prétend que c'étoit un bain ; mais à quoi bon creuser si avant pour aller chercher dans l'obscurité un bain de trois pieds de diamètre, d'une eau crue et froide comme de la glace ? Tout le plan de l'excavation est donné en disant que c'est un puits creusé dans le noyau d'un escalier tournant. De distance en distance il y avoit des ouvertures sur le puits, apparemment pour

donner de l'air ou du jour à l'escalier, qui servoit peut-être à en nettoyer le fond, et à en tenir l'eau aussi claire qu'elle l'est encore. Entre la vingtième et la trentième marche, on trouve un long et bas souterrain qui n'aboutit à rien, et n'a aucune forme. Nous passâmes de là à un autre souterrain, dans la rue *del Caputo*, maison de Joseph *Bianca*, où nous trouvâmes dans la cour l'entrée d'un escalier moderne, qui descend à un escalier antique de quatre pieds six pouces de large, taillé dans le roc ; et après plusieurs marches, nous trouvâmes un palier éclairé autrefois par un soupirail ; puis une seconde rampe de douze marches, qui conduisent à une chambre de seize pieds quarrés, arrondie aux angles, ayant quatre piliers quarrés portant une voûte d'arête, le tout taillé d'un trait très pur dans un roc très dur et très égal. Ce souterrain, découvert depuis quelques années, est d'une conservation parfaite. Lorsqu'on le découvrit, il y avait un trou à gauche, par lequel on pou voit entrer dans un autre souterrain en galerie, où il y avait des tombeaux dans la forme de ceux des catacombes. Le chevalier de *Landolina*, qui y entra un des premiers, fit toutes les recherches possibles, et ne trouva rien qui pût lui donner aucune lumière sur le temps où on a voit fait usage de ces tombeaux. Les os des corps étaient entiers ; mais cela ne prouvait pas qu'ils ne pussent être romains, puisque l'usage de brûler les corps ne s'est introduit chez eux que longtemps après qu'ils possédaient déjà la Sicile. Au reste, ces tombeaux n'avaient rien de commun avec le premier souterrain, puisqu'il n'y communiquait que par une crevasse accidentelle. Il serait bien difficile de décider ce que ce pouvait être que ce monument : on n'y a rien trouvé qui pût en indiquer l'usage. On n'y voit qu'un petit anneau de fer incrusté dans le centre de la voûte, destiné sans doute à suspendre une lumière. Était-ce un petit temple pour quelque culte mystérieux ? Était-ce tout simplement une cave ? On y avait ménagé un gradin qui occupait deux côtés. On en a fait une conserve d'eau, en bouchant le trou qui communiquait aux sépultures.

En courant les rues, nous trouvâmes près du palais sénatorial, dans la maison du cavalier *Salonia*, un grand vase de terre cuite, comme celui que j'avais vu dans la cour du *museum* du prince de Biscaris. Ces grands vases, d'un poids énorme, servaient à contenir, d'une manière immuable, des grains ou des fluides. Celui-ci, de forme ronde, posant sur une pointe, a quatre pieds huit pouces de hauteur sur autant de

diamètre, avec cette marque au col de son ouverture, , qui était sans doute l'empreinte annonçant ce qu'il pouvoit contenir. Dans la cour du palais sénatorial, je vis un tombeau de marbre blanc, de sept pieds quatre pouces six lignes, sur trois pieds un pouce de large, et deux pieds huit pouces de hauteur, d'un seul morceau : le couvercle, en forme de fronton, est sans sculptures ni inscriptions. Il fut trouvé il y a quelques années près du temple de Jupiter Olympien. Il y avoit dedans quelques vases et un aigle d'ivoire : ce qui pourroit faire croire que c'étoit le sarcophage de quelque consulaire.

Dans la cour de l'évêché est un marbre quarré, avec cette inscription en beaux caractères grecs :

ΒΑΣΙΛΕΟΣ ΑΤΕ
ΙΕΡΩΝΟΣ ΙΕΡΟΚΛΕΟΣ
ΣΥΡΑΚΟΣΙΟΙ ΘΕΟΙΣ ΠΑΣΙ

Explication.

« Sotto la guida del re Jeron, figlio di Jerocle, i Syracusani a tutti dei. »

Ce qui fait connoître le véritable nom du père d'Hiéron, que l'histoire ne nous avoit pas conservé. Trois trous sur la pierre annoncent qu'un trépied y étoit attaché plutôt qu'une statue.

Enfin nous sortîmes de la ville, par la seule entrée qui y amène du côté de la terre. Ce côté, toujours fameux par sa fortification, étoit appelé autrefois *la Rocca*. C'étoit où Denys avoit établi sa demeure principale, depuis qu'au retour de la levée du siège de *Gela*, il s'étoit vu abandonné de sa cavalerie, et au moment de perdre la couronne. Ce château, par sa situation, étoit devenu si fort, et défendoit tellement ce quartier, qu'on y assiégea vainement ce tyran, et que son fils, sans talents politiques ni militaires, s'y défendit de manière que, sans la défection de ses troupes, Timoléon n'eût pu l'en chasser. Aujourd'hui cette situation n'est pas moins importante. De beaux forts, de gros bastions, des châteaux isolés, de grands fossés où l'eau de la mer entre et communique du grand au petit port ; tout cela a l'appareil imposant

d'une grande ville de guerre, et n'annonce rien moins que les petites rues tortueuses et les mauvaises habitations que l'on trouve dedans.

Ce lieu, bâti, rebâti, creusé, taillé tant de fois, et arrangé à la manière de fortifier de chaque temps, est donc celui qui a le plus perdu de son ancienne forme : ce serait en vain que l'on y chercherait des antiques. On dit cependant qu'il y reste encore des souterrains qui communiquaient du château dans tous les quartiers de la ville ; mais je ne les vis point, ni ne pus demander à les voir.

En continuant notre route, nous arrivâmes par des ponts qui, ayant succédé à une langue de terre, attachent encore l'isle à l'Achradine, le second quartier de l'antique Syracuse. Cette partie, plus basse et moins pierreuse, arrosée d'ailleurs par les anciens aqueducs, est couverte de maisons de campagne, où l'on ne découvre aucuns vestiges antiques, ni des fabriques, ni des murailles qui séparaient ce quartier des autres.

Laissant l'Achradine à droite et entrant dans *Neapolis*, nous trouvâmes d'abord l'amphithéâtre, que l'on sait qui étoit dans la *Neapolis*, attaché aux murailles de l'Achradine. Cet amphithéâtre, bâti dans un terrain inégal, fut taillé moitié dans le roc et moitié construit en grosses pierres, avec des corridors voûtés. Sa forme étoit un grand ovale fort allongé dans son plus grand diamètre, et, dans l'autre, petit et enfoncé. On peut dire qu'en tout c'étoit un monument médiocre, élevé par les Romains, ainsi que celui de Tarente, et à l'usage de la seule colonie romaine ; car on sait que les Grecs n'assistaient jamais à ces sortes de spectacles pour lesquels étoient construits les amphithéâtres, qu'ils les avaient même en horreur, et qu'il n'y avoit point de mot propre dans leur langue pour nommer ces édifices. Le propriétaire de celui-ci, peu amateur de l'antiquité, a détruit de nos jours une partie des voûtes des corridors, et a enlevé le reste des gradins pour labourer sur l'emplacement.

Tout près de l'amphithéâtre sont les ruines du théâtre, dont les gradins, entièrement taillés dans le roc, se seraient absolument conservés, si on ne s'en fût servi comme d'une carrière pour tirer des pierres, et si journellement on ne le détruisait à plaisir. On y distingue cependant encore une grande partie des gradins, les deux repos qui

servaient à la distribution des spectateurs. Les escaliers ou vomitoires ont cela de particulier, que, de chaque côté, il y a un autre petit escalier qui subdivisoit les marches du premier et les gradins à asseoir les spectateurs. Cette particularité, qui n'existe à aucun autre des théâtres antiques que j'ai vus, étoit occasionnée par la nécessité de distribuer les spectateurs sur les trois ordres de gradins ; et comme à chaque ordre il y avoit un large trottoir qui, par sa retraite, laissoit une élévation considérable de son niveau à celui du dernier des gradins de l'ordre supérieur, l'escalier qui conduisoit de la partie supérieure au trottoir devoit être plus incliné que les gradins pour regagner le niveau de la retraite. Les spectateurs qui devoient rester dans l'ordre supérieur laissoient donc l'escalier principal, et passoient à l'un ou à l'autre de ceux qui y étoient accolés, et qui suivoient l'inclinaison des gradins et distribuoient dans chacun d'eux, tandis que ceux qui alloient se placer dans les ordres inférieurs continuoient leur route par l'escalier du milieu, qui, plus rapide, les portoit au niveau du trottoir, d'où ils se distribuoient de nouveau, par de pareilles rampes, jusqu'à l'orchestre.

Le plan fera encore mieux connoître cet ingénieux moyen²². Sur la partie latérale du premier gradin du second repos, il y avoit une inscription grecque, gravée en creux sur une tablette saillante de la roche même : on aperçoit encore quelques lettres. Les savants de Syracuse discutent chaque jour sur le temps de cette inscription. La voici :

ΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ ΦΙΛΙΣΤΙΔΟΣ

« De la reine Philistide. »

On connoît une reine Philistide, épouse d'Hiéron. Mais ce ne pouvoit être cette reine qui eût fait construire ce théâtre, puisqu'il étoit bâti avant Denys le tyran ; il y avoit donc une autre reine Philistide, dont l'histoire ne parle pas. Mais au reste on dit que, dans le temple de Minerve, on voyoit les portraits de vingt-quatre tyrans de Syracuse, et il y en a quinze dont les noms ne sont pas venus jusqu'à nous. Chaque gradin, dans sa partie supérieure, est entaillé pour appuyer les pieds de

²² Voyez le quatrième volume du *Voyage pittoresque des deux Siciles*.

celui qui étoit assis sur le supérieur, de manière qu'il ne pût gêner celui qui étoit assis au-dessous.

Une galerie supérieure, dont on aperçoit encore la plateforme en quelques parties, portoit peut-être un ordre d'architecture, avec un corridor ou un rang de loges couvertes. On distingue encore un des angles de l'avant-scène. En tout, ce théâtre, quoique très grand, n'étoit pas proportionné à la grandeur de la ville, telle qu'elle étoit sous le règne d'Hiéron ; mais il l'étoit peut-être lorsqu'il fut construit, avant que les quartiers de *Tycha* et de *Neapolis* eussent été ajoutés à ceux d'*Ortygie* et d'*Achradine*. Au reste, sa situation étoit parfaitement belle, confinant presque à l'angle des quatre quartiers. Les spectateurs avoient le coup-d'oeil de la pleine mer, celui de l'isle, des deux ports, des belles campagnes qu'arrose *l'Anapus*, du temple de Jupiter olympien, du *forum*, de *l'Achradine*, et de tout *Neapolis*. Malgré la non-existence et le dépérissement de ce que je viens de nommer, c'est encore un des plus beaux lieux du monde, qui offre le tableau le plus *grandiose* et le plus pittoresque. Les aqueducs antiques y amènent encore un volume d'eau qui fait tourner un moulin, et qui en feroit tourner quatre. Celle qui s'échappe de toutes parts, forme autant de cascades, arrose des plantes du plus beau vert, et fait croître des peupliers magnifiques. Cette nature riche contraste si avantageusement avec des roches coupées, des aqueducs rompus, des fabriques modernes, la couleur brûlée du sol et la beauté du ciel, qu'un peintre ne peut jamais espérer de pouvoir ressembler et imaginer tous ces effets, que la seule nature lui donne ici à copier.

Tout près de là sont les latomies ou carrières, si fameuses dans l'histoire, où furent enfermés et entassés les Athéniens après leur défaite, où les tyrans envoyoient les ennemis de la tyrannie, où de malheureux prisonniers vieillissoient, mouroient, et laissoient une seconde génération. Ce lieu spacieux, commencé pour tirer des pierres, devint dans la suite un enclos aussi immense que redoutable. Une enceinte de plus de deux journaux, taillée à pic dans le roc, de cent pieds d'escarpement, et fermée par une muraille conservée dans l'épaisseur du même rocher, étoit le premier espace qui précédait de grandes et vastes grottes, dont la célèbre Oreille de Denys est la plus profonde.

On peut dire que le temps, qui enlaidit tout avant de tout détruire, a produit ici un effet bien contraire ; car faisant abstraction des antiques horreurs, on n'y voit plus qu'un site aussi riche que pittoresque, et le plus beau mouvement pour un jardin anglais. Les tremblements de terre qui ont renversé cette muraille qui constituait la prison, en ont fait de beaux rochers ; d'autres, détachés et écroulés, ont fait disparaître ce que le travail et l'art pouvaient avoir de forme symétrique et froide. Les canaux qui portaient l'eau aux prisonniers, rompus maintenant, la laissent échapper au hasard, et tomber sur les mêmes rochers ; elle les colore et les couvre de ses plantes traînantes, les guirlandes ou les tapisse d'une mousse verte, sur laquelle elle coule, se divise, se perle et se brillante, tombe en petites cascades, et arrose un terre-plein cultivé et planté de toutes sortes d'arbres fruitiers et de légumes abondants.

À travers, et au fond de ces roches pyramidales ou suspendues, on découvre l'ouverture de trois vastes grottes. La première est celle où l'on fait le sel de nitre : l'entrée noircie et vomissant de la fumée, dans le fond, le feu, les fourneaux et les ouvriers, représentent les forges de Vulcain ou l'entrée des enfers. La seconde, d'un autre style et d'une couleur moins austère, est un grand plafond plat, porté par de grands piliers ménagés dans la roche : la plupart, rongés par le temps, n'ont plus l'air que de grosses stalactites suspendues. Le vaste de ces grottes, le sonore de leur cavité, font que le moindre son semble blesser la tranquillité dont elle est le sanctuaire : c'est le temple du Silence, bâti dans un désert. La troisième est celle appelée l'Oreille de Denys. Elle paraît étroite, sombre, et mystérieuse. C'est l'ancre de la sibylle. Il n'y a point de retentissement plus sensible. C'est plutôt le sonore d'un instrument qu'un écho. Elle résonne et retentit, et ne répète qu'à l'entrée. Enfin, c'est peut-être le plus grand et le plus beau corps sonore qui existe. L'ensemble de cette latomie, dans l'état où elle est, est un lieu sublime et enchanté : mais si on vient à se souvenir des maux affreux qu'ont coûtés ces excavations à ceux qui les ont travaillées, les tourments abominables dont elles ont été l'instrument et auxquels elles ont servi de théâtre, le charme cesse alors ; on ne voit plus que la prison, les chaînes, les tortures, la tyrannie ; on veut fuir, et on craint en sortant de rencontrer Denys.

Nous allumâmes un flambeau pour aller reconnaître la profondeur de ce cachot, dont on attribue l'invention à ce tyran. Sa coupe a la forme de celle d'une cloche : c'est-à-dire que la grotte va en se rétrécissant depuis la base jusqu'aux trois quarts de sa hauteur, qu'elle s'élève en gardant la même dimension, et forme enfin un petit cintre surbaissé, dont la clef suit exactement cette forme d'S, qui va en inclinant insensiblement jusqu'au fond de la grotte, qui se termine carrément. Au milieu de la partie latérale droite, est une chambre carrée, entaillée aussi dans la roche, et qui nous parut un ouvrage postérieur. Six à neuf pieds d'élévation de terre, amassée par le temps, ôtent encore beaucoup de vide à cette excavation, déjà si spacieuse, et assourdissent une partie du retentissement déjà si considérable. Les parties latérales, taillées très uniment, sont encore lissées par un enduit de stalactite que l'humidité y dépose, et on ne distingue contre ces murs que quelques trous qui servaient à attacher quelques échafauds, et ces anneaux entaillés dans la pierre, de l'usage desquels il est très difficile de prendre ou de donner une idée juste. S'ils furent faits pour attacher des prisonniers, il y en aurait eu qui l'auraient été à plus de quinze pieds d'élévation ; ce qui pourrait faire croire que cette prison fut creusée à différents temps, et qu'on avoit fabriqué ces anneaux à mesure que le sol s'abaissait. Il est certain encore qu'on n'a jamais attaché les prisonniers à ces entailles qu'avec des courroies ou des cordes, parce que ces espèces d'anneaux n'auraient pu soutenir le frottement et l'effort d'autres anneaux de fer. Il est encore plus que douteux que leur usage fût jamais pour attacher des prisonniers ; mais ce qui me paraît bien plus douteux encore, c'est que ce lieu ait été jamais une prison faite par Denys pour connaître les secrets des prisonniers. À l'inspection du local, je ne vois que des raisons qui répugnent à cette opinion, à moins qu'on ne veuille suivre aveuglément une vieille erreur par respect pour son antiquité ; antiquité qui n'est que populaire, et n'est appuyée sur aucun passage historique. L'histoire rapporte à la vérité que ce tyran avoit, près de son palais, des prisons où il faisait tourmenter les prisonniers d'état dont il avoit intérêt de connaître les projets ; mais les latomies n'étaient pas voisines de son palais. Ces carrières ne sont point nommées quand il est question de cette prison particulière. Les latomies étoient des prisons publiques, où l'on faisoit travailler les

prisonniers et les esclaves, et non un lieu à questionner un prisonnier dont on vouloit savoir le secret. Les latomies, d'ailleurs, étoient connues bien avant Denys, puisque ce fut où on enferma les Athéniens après leur défaite. Si cette grotte eût été fabriquée pour l'usage que l'on dit, on ne l'eût point faite de cette profondeur, puisqu'il a fallu des siècles pour la creuser : les tyrans veulent des moyens plus prompts pour servir leur crainte ou leurs passions. D'ailleurs cette fabrique n'eût pu servir qu'une seule fois, puisque l'usage connu en auroit détruit l'effet. Et puis, quelle espèce de possibilité d'entendre, de distinguer et de suivre les conversations dans un lieu où, dès que trois personnes parlent, les sons se confondent et ne produisent plus que du bruit sans articulation ?

L'histoire nous apprend d'ailleurs que cette prison n'étoit que pour la multitude, comme chez nous les galères, et jamais pour de grands criminels, ni pour des prisonniers distingués ; et que, lorsque Denys y envoya le dithyrambique Philoxène, qui avoit trouvé ses vers mauvais, c'étoit pour le punir en l'humiliant, et non pour le tourmenter, puisque, quelques jours après, ce poète, se trouvant à la table du souverain qui lisoit encore des vers, s'écria : Remmenez-moi aux carrières²³. C'étoit donc des carrières qui étoient devenues prisons, qui dans leur origine avoient été ouvertes et travaillées par des hommes libres. Ensuite on profita de leur spacieuse enceinte pour y enfermer cette multitude de prisonniers de guerre que l'on faisoit esclaves ; ils y travaillaient pour les édifices publics, y restaient toute leur vie, s'y mariaient, et y avoient des enfants nés esclaves. Lorsque l'on eut fait ces établissements, il fallut bien pourvoir à leur subsistance et aux besoins de première nécessité : de là ces aqueducs que l'on y trouve encore, ces corps de briques incrustés à l'entour, qui y distribuaient l'eau. Il fallut leur donner un abri pour les garantir de l'excessive ardeur du soleil et des pluies de l'hiver : ce fut alors que leur faisant continuer les mêmes travaux, on leur fit commencer à creuser des grottes, et que, pour s'assurer de leur solidité et prévenir les dégradations, on adopta cette forme, qui est prouvée la meilleure, tant de siècles n'y ayant apporté aucun changement, et dont le tassement n'a que la poussée des

²³ Denys lui pardonna cette saillie, et fut le premier à en rire. On peut dire que si Denys faisoit de mauvais vers, il entendait la plaisanterie lorsqu'elle étoit bonne. On connaît de grands princes qui ont plus de rancune.

voûtes à ogives, sans aucune espèce de dégradation par la filtration des eaux. Mais pour en revenir à ceux qui n'ont des yeux que pour voir des oreilles, on peut leur faire observer qu'il y a une autre oreille commencée à l'autre bout de la latomie, dans la grotte où l'on fait le sel de nitre. On trouve encore la même forme de voûte et de grotte aux latomies de l'Achradine, dans ce que l'on appelle la forêt des capucins. Voilà bien des oreilles ; et Denys se serait répété souvent, ou n'aurait pas été l'inventeur de ce moyen. Il est vrai qu'à la fameuse il y a une petite chambre à l'échappement de la voûte, où l'écouteur venoit, dit-on, se placer.

Comme je passois pour un novateur, pour avoir voulu croire à ce que la raison paroissoit me dicter, je ne voulus rien négliger de ce qui pouvoit ou me convaincre de mon opinion, ou m'en faire changer. Je résolus donc de me faire monter à la chambre. J'y parvins, non sans peine, et voici ce que j'y vis ; une chambre longue de dix pieds six pouces, sur quatre pieds de largeur, allant en se rétrécissant jusqu'à deux pieds dix pouces, terminant carrément, et creusée sans soin ; à gauche, une marche d'un pied d'élévation, et une espèce de couloir de trois pieds de large sur six de long, arrivant à l'ouverture de la grotte, qui n'a dans cette sommité que deux pieds six pouces : ce couloir suit la forme du canal de la voûte. La porte par où j'entrai ne me parut ouverte que par le temps, qui a dégradé le rocher, qui, de ce côté, n'a été conservé que de six pouces d'épaisseur, le tout fort grossièrement travaillé, sans rien qui puisse indiquer quel usage on a voulu faire de cette excavation particulière, aucun siège pour s'asseoir, aucune inscription, pas même le fruste et le lisse des lieux habités. Contre les côtés, je ne vis qu'une suite de trous, à deux pieds de distance les uns des autres, et à quatre pouces sous le comble : ces trous me parurent suivre le long du canal, à la même hauteur. Alors je commençai l'expérience de la voix. Je me mis d'abord à l'entrée de la grotte. Tant qu'il n'y eut qu'une personne qui parla de sa voix naturelle, je l'entendis distinctement, de quelque lieu qu'elle fût dans la grotte, de la même manière que je l'aurois entendue en bas. Lorsqu'elle parla à voix basse, et comme en secret, j'entendis un frémissement, et rien d'articulé ; et quand deux personnes vinrent à parler à la fois, je n'entendis plus rien qu'un bruissement de sons discordants et confus, qui ne laissoit distinguer aucune parole. Je recommençai la même

expérience tout au fond du canal, à l'entrée de la chambre, et j'en trouvai là tous les effets affoiblis. J'allai me mettre au fond de la chambre, et je n'entendis plus rien ; c'est-à-dire, je perdis tout l'effet de la redondance de cette cavité, et n'entendis plus que le bruit d'une conversation trop éloignée pour en distinguer une seule parole. Je regardai bien attentivement tous les dehors de cette chambre, pour distinguer par où on avoit pu y arriver depuis que la latomie étoit creusée plus bas que son niveau, et je me convainquis qu'il n'y avoit eu depuis ce temps, pour y arriver, que la manière que j'avois prise, qui certainement n'est pas commode, et n'a été à l'usage que de quelques curieux qui vouloient absolument voir.

Enfin, après m'être convaincu que ce trou n'étoit point une chambre pour écouter, et qu'elle n'avoit d'intéressant et de mystérieux que sa situation, qui, à prendre la date de son excavation, remontoit au temps où la carrière étoit à cette élévation, et à celui où on a commencé et creusé la grotte, je remontai, bien persuadé qu'il n'y avoit rien de merveilleux dans cette grotte que la grandeur du travail et la parfaite égalité de la qualité de la pierre ; que cela, joint à la forme que l'on a donnée à sa coupe, garantissait sa durée éternelle ; que dans trois mille ans on peut assurer qu'elle existera telle qu'elle a toujours été.

J'eus le plaisir de trouver mes conjectures d'accord avec celles du chevalier *Landolina*, qui avoit eu la bonté de se charger de satisfaire ma curiosité, et entre les mains duquel j'eus tant à me louer de m'être trouvé. Outre la complaisance extrême qu'il eut de m'accompagner et de m'éclairer dans mes minutieuses recherches, il y ajouta tout ce que l'étude et la réflexion procurent de connoissances. Attentif à ce qu'il voit, savant dans ce qu'il discute, plein de goût, de sagesse et de sang froid dans les partis qu'il prend pour porter son jugement, je ne connois personne qui, par acquis et par caractère, soit plus fait que lui pour écrire l'histoire. Heureusement qu'il s'en occupe ; et s'il a différé jusqu'ici de mettre ses ouvrages au jour, on peut assurer qu'en y paroissant ils y resteront, et ne seront pas de ces livres éphémères qui cessent d'exister dès qu'ils sont connus.

Mais c'est assez parler des latomies, et peut-être trop de l'Oreille de Denys. Arrachons-nous de ce beau lieu, qui n'a pas besoin de fable

pour être intéressant et célèbre, et passons à d'autres curiosités. En prenant entre les latomies et le théâtre, on monte une rue antique, entaillée dans le rocher qui bordoit l'enceinte de l'Achradine. Elle étoit garnie de tombeaux et de sépultures, aussi taillés dans le rocher, avec de petits enfoncements de six pouces quarrés, où il est à croire qu'étaient incrustées en marbre les épitaphes de ceux qui occupoient ces sépultures. Ou dit que ce fut là que Cicéron découvrit le tombeau d'Archimède. On ne doit pas s'étonner de sa dégradation actuelle, puisqu'au temps de la questure de cet orateur, il mit tant d'amour-propre à avoir découvert un monument si intéressant, dont les Syracusains mêmes n'avaient déjà plus d'idée.

C'est par cette même rue que passait Timoléon, lorsque, dans sa vieillesse, il était appelé à la délibération des grandes affaires de la république qu'il avoit rétablie, et que quittant sa maison de campagne, située dans la plaine, vis-à-vis le château de *l'Abdale*, il se rendait en litière au théâtre, où il trouvait le peuple assemblé, qui, à l'instant qu'il paroissoit, se répandait en acclamations, et, avant de traiter d'affaire, l'obligeait à entendre le récit de ses hauts faits, comme un témoignage du souvenir toujours présent des services qu'il avoit rendus à la patrie. On sait que les Grecs s'assembloient au théâtre pour y traiter des affaires d'état, ainsi que pour voir les spectacles, et que c'étoit le lieu d'assemblée où ils passaient presque toute leur vie.

Nous continuâmes notre route par *Tycha*, quartier élevé, où il ne reste que quelques traces de rues étroites, tortueuses et non pavées. Le rouage des chars, qui a creusé le rocher de six pouces dans de certains endroits, laisse voir que ces rues devoient avoir été aussi incommodes en voiture qu'à pied. Le rocher, qui faisait quelquefois la première assise des murailles, donne çà et là quelques arrachements du plan des maisons, qui, selon toute apparence, étoient toutes fort petites dans ce quartier. Elles étoient posées à cru sur le rocher, sans fondations ni substructions ; aussi n'en est-il rien resté, mais absolument rien. Il semble que le temps en ait dévoré les pierres ; il n'a laissé qu'une roche toute nue, où il serait impossible de deviner une ville, sans les aqueducs que l'on rencontre à chaque instant : ils sont tous souterrains, taillés dans la pierre même, et pour la plupart ils conduisent encore l'eau en abondance ; ils l'amènent de trois lieues, d'un pays appelé

Bucemi. Ces aqueducs, que l'on compte encore au nombre de douze, amenoient l'eau sous terre pour la dérober à la connaissance de l'ennemi, et la distribuaient dans tous les quartiers par des canaux qui se divisoient et se coupoient dans tous les sens. Chaque rue et chaque maison avoient pour la plupart un petit puits étroit et rond, qui étoit foré comme un canon, et aboutissait à un aqueduc, ou bien à un petit canal qui y alloit chercher l'eau et l'y reportoit. Ces aqueducs couloient souvent l'un sur l'autre, jusqu'à trois étages, et sans jamais saillir au-dessus du niveau du sol.

En quittant *Tycha* et traversant *Neapolis* dans sa partie élevée et pierreuse, nous nous approchâmes des murailles qui formoient l'enceinte de ce quartier, et qui suivoient les sinuosités de l'escarpement de la roche et de la fortification naturelle. Ces murailles, plus ou moins fortes, selon la nécessité du lieu, étoient bâties de grosses pierres taillées en quarré-long, posées à sec en présentant une pointe. Il y a encore de certains endroits où il en reste jusqu'à quatre assises, sans cependant laisser distinguer de porte. Je cherchai en vain celle à laquelle Denys, retournant de nuit de *Gela* abandonné des siens, fut obligé de mettre le feu pour rentrer dans la ville. Nous vîmes les ruines de cette grande muraille qu'avaient élevée les Athéniens lors du siège, et qui coûta tant de sang aux deux partis, à l'un pour l'approcher de la ville, à l'autre pour la démolir. Nous trouvâmes près de là les latomies de *Tycha* : car il y avoit des carrières dans chaque quartier, ce qui leur ôtoit la peine de charier les grosses pierres dont ils élevoient leurs murailles. Enfin, nous arrivâmes à la ruine d'un château qui terminoit *Tycha* et *Neapolis*, et attachoit les murs de l'un et l'autre à la partie la plus élevée de la ville, appelée *Épipole*. Il reste incertain si *Épipole* étoit un cinquième quartier, ou seulement le nom du lieu élevé qui continue et va se terminer en pointe à l'angle où est actuellement le hameau de Belvédère ; si l'enceinte où étoit le château s'appelloit *Euriale*, ou si *Euriale* étoit le château même ; si *l'Abdale*, *Exapile* et *Pentapole* étoient trois châteaux différents, ou si ces trois noms étoient ceux de chacun des bastions qui composoient la forteresse d'*Euriale*. Quoi qu'il en soit, il reste une ruine encore assez distincte pour voir la forme de cette forteresse, qui, par sa situation, si elle étoit trop éloignée pour être d'un grand secours à la ville, assuroit au moins le poste le plus avantageux que les ennemis eussent pu

prendre, puisque de là on découvrait non seulement tous les mouvements qui pouvoient se faire dans les quartiers, mais dans tout le territoire de Syracuse, dans ses deux ports, et en pleine mer. Ce château parut toujours si difficile à prendre, qu'il ne fut jamais attaqué. Marcellus ayant emporté *Tycha*, fit retirer ses troupes, dans la crainte d'être enveloppé entre l'Achradine et la garnison de ce fort, qu'il laissoit derrière lui à la puissance de l'ennemi. C'étoit à un des bastions d'*Euriale* qu'aboutissait cette fameuse muraille de trente stades de longueur, qui enfermoit *Tycha* et une partie de l'Achradine, que Denys fit élever en vingt jours par soixante mille ouvriers, et bâtir en grosses et belles pierres de taille qui en rendoient la construction aussi magnifique qu'extraordinaire. On en voit encore les ruines, qui suivent, de même que du côté de *Neapolis*, les sinuosités de l'escarpement et la fortification naturelle de ce quartier. Ce fut sous ces murailles que Marcellus posa son camp, et ce fut par-là qu'il entra dans *Tycha*. C'est là aussi qu'on peut, comme ce Romain, pleurer sur Syracuse, en pensant aujourd'hui à la fin funeste de cette ville si grande, qu'on se faisoit la guerre dans son enceinte, qu'on se la disputoit comme un royaume, Denys le jeune dans l'isle, les Carthaginois dans le port, Hicétas dans l'Achradine, et Timoléon dans le reste de la ville : chacun, avec un intérêt différent, étoit seul contre tous, s'observoit, se battoit, se retranchoit, et faisoit tous les mouvements d'une campagne. Cette ville, que le règne d'Hiéron avoit portée à un tel point de richesse et de magnificence qu'aucune alors ne l'égalait, est ruinée aujourd'hui d'une manière qu'on la chercherait dans elle-même sans la pouvoir trouver, si son sol prononcé, et la nature du rocher sur lequel elle étoit bâtie, ne traçaient encore son enceinte. Nous redescendîmes dans *Neapolis* et revînmes passer près du théâtre où Hiéron fit élever ce fameux temple d'un stade de longueur, et duquel on croit que furent enlevées ces belles colonnes que nous admirons encore au portail de la rotonde de Rome, et dont il ne reste plus rien ici. Il ne reste pas davantage du port des vaisseaux, qui en contenait six cents, sous trois cents loges, dont nous ne vîmes que l'emplacement. Enfin, après avoir fait plusieurs lieues sans quitter l'enceinte de la ville, nous rentrâmes ce jour-là, devant à notre imagination à-peu-près tout ce que nous avons eu de jouissances, et ce que nous avons fait de découvertes ayant plus excité nos regrets qu'augmenté nos connaissances.

Un autre jour nous ressortîmes, en prenant par le petit port ou *Porto Marmoreo*, nom qu'il avoit pris des riches édifices et de la quantité de marbres que Denys et Agathoclès y avoient prodigués. Il n'a rien conservé de cette magnificence, pas même sa forme : ce n'est plus maintenant qu'un petit port pour les barques, qui ont même peine à y entrer dans le temps des basses marées. On voit cependant encore, sur sa rive gauche, des formes entaillées dans le rocher, que l'on croit être celles des galères antiques. Si l'on juge de leur grandeur par la plupart de ces formes, elles étoient fort petites. Puis nous entrâmes dans l'Achradine par la partie où étoit le *forum*, le *prytaneum*, le fameux palais à soixante lits, bâti par Agathoclès, d'une grandeur et d'une élévation extraordinaires. On ne voit plus rien de tout cela ; mais on y a trouvé encore de notre siècle une quantité prodigieuse de marbres, de grandes colonnes, qui annoncent que si l'on fouillait ce côté, on trouverait peut-être encore des choses très intéressantes. Comme il est un des plus bas et des plus atterrés, il a pu cacher et conserver quelque chose, ce qu'on ne peut espérer où la roche est restée nue. Aussi est-ce encore le lieu où on cherche et trouve les médailles, lorsque les pluies abondantes ont délayé la terre et formé des ravins. À peu de distance de là, dans une vigne appelée *Vianisi*, on trouve les substractions d'un grand édifice, où l'on voit des voûtes d'une construction fort curieuse. Des espèces de fioles de huit pouces de longueur sur trois de largeur, sans fond, remplies de mortier, s'enfilent du col dans le fond les unes des autres, recouvertes d'un enduit général, sur lequel étoient posés à plat une brique, un nouveau lit de mortier, et encore une brique posée de même. Rien n'a pu détruire des voûtes à plein cintre fabriquées de cette manière ; à peine même peut-on en arracher quelques fragments. Ces voûtes sont encadrées de cintres en pierres de taille, avec la même coupe de pierres que nous employons actuellement. Pourquoi donc ce moyen extraordinaire, quand ils avoient un moyen simple ? Peut-être craignaient-ils la poussée de nos voûtes, et préféreraient-ils cette espèce de calotte d'une seule pièce, dont la portée étoit perpendiculaire. Il est difficile de rien deviner du plan de cet édifice par ce qui reste. On voit seulement que la construction a été reprise à plusieurs fois, en changeant et augmentant le plan et la distribution.

Nous passâmes de là à Sainte Lucie, protectrice de Syracuse, lieu où cette sainte fut martyrisée et enterrée. Derrière le grand autel, on conserve l'ombre d'un grand tableau du Caravage, qui fut brisé, dit-on, par le dernier tremblement de terre, et dont il ne reste presque que la toile. Sur l'autel de la chapelle particulière de la sainte, est sa figure en marbre, faite dans le genre gracieux. À côté de la chapelle, sont des catacombes qui n'ont rien de particulier.

De là nous allâmes aux capucins, dont le jardin, planté dans les latomies, est d'un effet aussi mystérieux que pittoresque. C'est une galerie tortueuse et sans plan, où des citronniers et des orangers en touffes, en berceaux ou épars, sont plantés entre des rochers escarpés, ou sous des voûtes taillées, qui, rongées par le temps, ressemblent à présent à des roches suspendues. Ce contraste du gracieux au terrible est également susceptible des deux genres. Young et Anacréon y eussent également trouvé la couleur de leurs tableaux.

À l'égard des habitants de ce jardin si extraordinaire, ils se contentent de compter chaque jour leurs oranges, et ce qu'ils pourront les vendre, sans jamais s'être avisés de lever les yeux pour savoir si la roche suspendue menace leur tête, ou de respirer l'odeur de la fleur d'orange.

J'y retrouvai une autre oreille de Denys, qui, moins bien faite, ou détruite ensuite par de nouvelles excavations, n'a pu acquérir aucune célébrité. J'y vis les mêmes entailles dans le mur, qui pourraient bien n'être que les attaches des animaux qui voituraient les pierres que l'on sortait de ces carrières.

Nous passâmes de ces latomies aux fameuses catacombes de Saint Jean, les plus belles, les plus grandes, les mieux conservées que j'aie vues, et peut-être les plus faites pour donner des idées justes de ces espèces de lieux. Celles-ci sont une ville tout entière, avec ses grandes et petites rues, ses places et ses carrefours, creusés dans le rocher à plusieurs étages, et évidemment creusés seulement pour faire des sépultures, et non, comme les autres, des carrières. Celles-ci n'ont pu servir à tirer des pierres, les issues n'en étant ni larges ni commodes, et tout l'espace étant ménagé en voûtes plaies, cintrées ou sphériques. On

voit que ces catacombes ont été travaillées avec soin, pendant une longue suite de siècles, par un peuple riche et nombreux, qui y pouvait occuper un grand nombre d'ouvriers ou d'esclaves.

Nous vîmes d'abord une église que l'on regarde comme la première élevée à la catholicité, et que l'on dit bâtie du temps de saint Marcian. Il est à croire cependant que, du temps de cet apôtre, il n'y eut point d'église bâtie, et que les autels sur lesquels on sacrifiait n'étaient point couverts d'édifices si apparents. Celle-ci, décorée de débris, a la forme grecque avec les trois autels. On voit à droite le premier siège épiscopal, qui est fait d'un chapiteau ionique ; à côté est le tombeau de saint Marcian, qui a bien la simplicité apostolique. De l'autre côté est une colonne de granit tronquée, révéérée comme ayant servi à attacher et martyriser plusieurs saints. On trouve dans la construction de cette église plusieurs fragments d'inscriptions grecques du bas temps, qui sont la preuve qu'elle n'est pas aussi ancienne qu'on le prétend. En descendant sous une voûte dans la partie latérale, on découvre le cintre de la porte antique qui entrait aux catacombes. On trouve d'abord la rue principale, qui est large, droite, et à voûte plate, et que l'on peut suivre très longtemps, sans cependant pouvoir en connaître la longueur définitive, à cause des atterrissements qui s'y sont faits. À gauche en entrant, on trouve l'embouchure d'un canal interrompu par un aqueduc, qui, suivant toute apparence, plus antique encore que les catacombes, fut rencontré dans leurs fouilles. On trouve plus loin, contre le plafond de la même rue, la suite de cet aqueduc. Dans les parties latérales de cette rue sont de grands tombeaux incrustés dans le roc, avec un plein cintre qui les couvre, et divers petits monuments où étoient inhumés les enfants. D'espace en espace sont d'autres excavations profondes et en droite ligne, où se trouvent trente à soixante tombes, à côté les unes des autres, de même grandeur, toutes ménagées dans le massif de la pierre, et toutes exactement ouvertes et fouillées. Dans d'autres endroits sont des chambres sépulcrales particulières, avec des portes qui fermaient à clef, dont on voit encore l'entaille des gonds et des gâches, et où sont au milieu de grands et larges tombeaux isolés, qui étoient sans doute ceux des chefs de famille. Après cela viennent les carrefours, qui sont la rencontre de deux rues, qui forment quatre ouvertures, donnant dans de vastes salons ronds, dont la voûte cylindrique, artistement travaillée, avoit

une ouverture qui alloit se rendre à la superficie du sol, pour y trouver l'air et la lumière. Tout à l'entour de ces salons sont des tombeaux placés symétriquement, et de même forme que ceux de la rue principale. En cheminant dans ce labyrinthe ténébreux, on est tout étonné de revenir sur ses pas sans s'en apercevoir, et de se trouver dans un étage au-dessous de celui que l'on vient de quitter. Il est impossible qu'un monument qui a demandé un travail aussi long et aussi dispendieux n'ait pas été fait par les Grecs, puisque, pendant et depuis le temps des Romains, Syracuse n'a pas été assez considérable pour faire ces excavations, quand tous ses habitants n'eussent fait autre chose que les creuser. D'ailleurs, cette égalité et cette simplicité dans les honneurs rendus aux morts annoncent un temps de liberté et de république. Si l'on y voit à présent quelques distinctions, il est évident qu'elles y ont été ajoutées postérieurement. Ces distinctions sont des peintures grecques du bas temps, faites sur un enduit posé sur la roche, avec des lettres grecques ou latines ; des marques du martyr peintes dans l'intérieur, telles que des palmes, des colombes, des cercles dans lesquels étoient peintes des croix et des lettres ; ces autres marques *C.P.A.* ou *P.C.* (*pro Christo*), signes ordinaires des tombeaux des martyrs, mais qui n'y ont été placés que longtemps après qu'on ne faisait plus d'usage de ces souterrains, et qu'ils étaient abandonnés aux pauvres chrétiens qui s'y cachaient peut-être dans les temps de leur persécution, et y ajoutaient ces chétifs ornements pour distinguer leurs saints des idolâtres qu'ils avaient délogés. On sait d'ailleurs que les catholiques ne se sont jamais fait scrupule de cette espèce de vol : des inscriptions en marbre trouvées ailleurs, dont ils n'avaient que retourné la tablette sur laquelle ils avaient gravé de nouveaux noms, font foi de ce que j'avance ; et si l'on veut un plus grand exemple, on peut aller chercher à Rome le pape Corsini dans le tombeau d'Agrippa.

Pour en revenir à ces catacombes, elles n'ont point ce genre terrible et effrayant de celles de Naples, mais une tranquillité sage et noble, qui annonce le sanctuaire du repos. Enfin, je crois que de tous les monuments qui restent de Syracuse, on peut regarder celui-ci comme celui qui peut donner une plus juste idée de la grandeur ancienne de cette ville.

On peut voir en sortant les ruines de l'église d'un ancien couvent de bénédictins, fondé par le pape Grégoire le grand, où l'on trouve des fragments d'anciennes colonnes doriques cannelées, que l'on avoit adaptées à la construction et décoration de cette vieille église.

De là nous passâmes au bord de la mer, en suivant une vallée creuse qui étoit peut-être anciennement une rue basse qui conduisait à la mer. On voit qu'il y avoit une porte avec des marches, et elle s'appeloit porte d'Achradine. Vis-à-vis sont deux écueils, appelés à présent les Deux Frères. Je pris un bateau, et j'en fis le tour, sans découvrir aucuns vestiges de fabriques ni de travail dans le rocher. Plus loin nous trouvâmes un autre chemin creux, appelé *Buon Servizio*, ce qui fait croire que c'étoit là qu'étoit la maison d'Archimède. Ce géomètre dont les sublimes machines ont passé jusqu'à nous, les avoit composées pendant le règne pacifique de son parent Hiéron, et s'en servit ensuite contre les Romains ; il les criblait de traits, il brisait leurs galères ; enfin, par tant de nouveautés, il avoit intimidé à un tel point les assiégeants, qu'ils fuyaient dès qu'ils voyoient paroître quelques pièces de bois sur les murailles. Marcellus l'appeloit *ce Briarée de géomètre qui surpasse tout ce qu'on raconte des géants*. En effet, les Syracusains n'étoient plus que les instruments des machines de ce grand artiste ; et pour la première fois on faisoit la guerre à couvert, et l'on combattait sans s'exposer au danger d'être atteint de l'ennemi. Un seul vieillard résista pendant huit mois aux forces romaines, tant il est vrai qu'un seul homme peut faire et la force et la gloire d'une nation entière. Celle des Béotiens naquit et mourut avec Épaminondas.

Il n'existe rien de la maison d'Archimède, non plus que du palais de Gélon, et du grand et fameux temple d'Esculape, que l'on sait qui étoit bâti dans l'Achradine. Tout ce côté est ruiné de manière que la roche même qui leur servoit de fondement est encore mangée par l'air, et ressemble plutôt à des scories qu'à de la pierre. Je n'y en trouvai pas une isolée, tant les ruines sont fondues et dissoutes ; et cependant il existe encore du *mattoni* et des fragments de vases, avec les formes et les arêtes, cette matière résistant plus au temps que la pierre et le verre même. À comparer les ruines de Syracuse avec celles du temple de Junon Lacinienne à Crotone, et des temples de Métaponte, Sélinonte

et Girgenti, qui toutes sont plus anciennes que celles-ci, on voit évidemment que la pierre morte, tendre, grossière, qui est plutôt une concrétion marine qu'une pierre de roche, résiste plus au temps et conserve mieux ses formes que la pierre fine et vive qui fait le sol de Syracuse.

La partie de l'Achradine qui regardoit le levant, alloit en pente douce jusqu'à la mer, et sans doute devoir être la plus commode ; mais elle jouissoit de la vue la moins variée et la moins agréable, parce que de ce côté on ne découvroit que la pleine mer. En retournant à la partie du nord, nous découvrîmes quelques vestiges des murailles de l'ancienne enceinte qui étoit élevée sur le rocher qui battoit la mer, et rendoit la ville très forte de ce côté. Plus nous nous avançâmes le long du port de Trogille, plus les traces des murailles devinrent sensibles ; et lorsque nous eûmes passé la *Tonnara*, appelée *Santa-Buonacia*, qui est un lieu où la mer rentrant dans la ville forme une petite anse profonde et étroite, nous retrouvâmes les fameuses murailles élevées par Denys, que l'on suit et distingue parfaitement, bâties par assises de deux pierres posées en large, et de deux posées en long. Au fond du port de Trogille, port toujours ouvert aux flottes des ennemis de Syracuse, et où Marcellus avait la sienne, nous vîmes la plage où, pendant l'échange des prisonniers, quelques soldats romains s'approchant des murailles en mesurèrent la hauteur en comptant les assises des pierres ; ce qui causa la première surprise du quartier de *Tycha*. On aperçoit aussi dans le lointain le territoire accordé à l'Espagnol *Mericus*, ce traître qui livra à Marcellus le quartier d'Achradine, et causa la prise de Syracuse. Ce canton, que l'histoire nomme *Belligeni*, s'appelle encore *Bigeni*. De là nous revînmes, traversant la ville antique dans sa plus grande largeur : nous ne fûmes pas plus heureux à y découvrir des antiquités. Son centre, moins aride, est planté de vignes et d'oliviers, avec quelques habitations bien éparses et très rares. En nous rapprochant, nous aperçûmes quelques traces de rues toujours étroites et tortueuses, un fragment de canal souterrain, que je crois plutôt, vu sa forme et sa grandeur, un égout qu'un aqueduc, d'autant qu'il en passe d'autres tout à côté. Nous rapprochant du théâtre, à l'angle d'un carrefour, nous trouvâmes une roche où étoient taillés, dans la masse conservée, deux tombeaux dont les façades étoient composées de deux colonnes doriques antiques,

cannelées et sans base, une porte et un fronton ; l'intérieur, avec des sarcophages et des niches à urnes cinéraires. Ces deux tombeaux très pittoresques, dont le style annonce l'antiquité, font voir que si, dans beaucoup de villes grecques, l'usage était de faire les tombeaux hors de l'enceinte, cet usage n'était pas général, puisque ceux-ci étaient dans l'enceinte du second quartier de Syracuse, ainsi que les catacombes, et que le tombeau de Denys fut élevé dans *Ortygie*, celui de Thrasibule dans *Tycha*, et ceux d'Hiéron et d'Archimède dans *Neapolis*, après que ces quartiers furent fermés de murailles.

Cette variété dans les sépultures peut faire croire que les Romains s'étaient emparés des habitations des Grecs jusques dans leurs demeures ultérieures ; ou bien les Grecs connurent-ils aussi l'usage de brûler les corps ?

De là nous revînmes au point d'où nous étions partis ; et par le calcul du temps que nous avons mis à parcourir ce quartier, je me confirmai dans l'idée que m'avoit donnée le premier aspect de l'enceinte de Syracuse, qu'elle pouvoit être aussi grande que l'est Paris maintenant.

Un autre jour nous prîmes une petite barque longue et étroite. Traversant le grand port, nous entrâmes dans l'embouchure du fameux fleuve Anapus, qui n'est qu'un ruisseau tranquille de vingt-quatre pieds de large, sur douze à quinze de profondeur à son embouchure. Nous quittâmes pour un moment notre barque au pont qui le traverse, pour aller voir les ruines du temple célèbre de Jupiter Olympien, dont il ne reste que deux colonnes, l'une de l'angle gauche de la partie orientale, et l'autre de l'angle correspondant de la face occidentale. Le fonds appartient au monastère de *Santa Maria*, et s'appelle maintenant les *Colonnes*. Du temps de Cluvier il y en avoit encore sept. Il y a quelques années qu'on voyoit les fragments de quelques-unes qui étoient renversées : les deux qui restent menacent de tomber. Il n'y a point de chapiteaux ; les cannelures ne vont pas jusqu'au bas, mais elles laissent un petit socle de sept pouces. Ce temple étoit bâti sur une éminence, entre deux marais, et composoit autrefois un petit quartier isolé. Ce fut celui dont se saisit le fier Imilcon, qui, après avoir conquis presque toute la Sicile, vint faire le siège de Syracuse, entra

dans le port, suivi de mille vaisseaux et de trois cents mille hommes de troupes, pilla le temple de Cérès et de Proserpine, qui étoit sous les murailles de *Neapolis*, et vint poser son camp dans celui de Jupiter. Il démolit tous les tombeaux des environs pour se fortifier, entre autres ceux de Gélon et de Démaret, dont il ne reste aucun vestige. La nature du lieu est très susceptible de placer un camp et de le rendre inexpugnable ; mais les deux marais qui l'avoisinent produisent un mauvais air perpétuel, qui, à plusieurs reprises, a sauvé Syracuse en faisant naître des maladies affreuses dans l'armée des Athéniens, et la peste dans le camp des Carthaginois. Elle y fut si terrible cette fois, que ceux qui en étoient attaqués devenoient furieux. On ne pouvoit soulager les malades ; et, comme le dit l'histoire, le malade étant sans secours, et la maladie sans remède, les morts ne furent plus enterrés. La terreur d'un tel spectacle, l'effroi, le désespoir, accrurent encore le mal. Enfin, ce fier Imilcon qui, après avoir ravagé la Sicile, étoit venu comme en triomphe faire le siège de Syracuse, se vit en peu de temps obligé de mendier et de payer trois cents talents la pitié de Denys, et de fuir à la faveur de la nuit, après avoir abandonné ses alliés et cent cinquante mille morts sans sépulture, poursuivi par la peur jusqu'à Carthage, où il eût été trop heureux de ne pas aborder. Le théâtre de tels événements, et les images qu'ils offraient à mon imagination, me faisaient encore frémir après tant de siècles.

Nous revînmes chercher notre bateau, et la scène changea ; les grands et lugubres tableaux s'effacèrent, et il en succéda de riants. Bientôt les rives du fleuve se rétrécirent, et nous nous trouvâmes à l'ombre des cannes et des roseaux, et comme dans un taillis épais. L'eau sur laquelle nous voyagions s'éclaircissait de plus en plus par la tranquillité, et elle devenait comme un crystal. La profondeur empêchait d'en voir le courant. Nous arrivâmes bientôt à un angle où la fontaine de *Cyané* vient se joindre à *l'Anapus*. Nous abandonnâmes le fleuve pour la fontaine, qui, autrefois compagne de Proserpine, fut ainsi métamorphosée pour avoir voulu s'opposer à l'enlèvement de cette princesse. Toujours nymphe pour la pudeur, on ne la découvre presque qu'en écartant les roseaux dont elle se couvre. Nous trouvâmes bientôt le *papyrus*, cette célèbre et curieuse plante qui n'existe dans le monde que sur les marais que forme le Nil dans ses débordements, et sur cette fontaine tranquille. J'étais extrêmement

empressé de la voir, de la toucher, d'en connaître les détails. Elle étoit dans sa beauté alors. Cette plante, presque errante sur l'eau, n'est attachée par ses racines ni au fond ni au bord : petites et délicates, elles pompent la substance qu'elles rendent à sa tige, de la même manière que nous voyons aux fleurs que nous faisons venir en hiver, dans des vases, sur nos cheminées. Elle croît et se multiplie comme les marcottes de nos oignons de fleurs. Le pied, qui fait touffe, est de la forme et de la couleur de nos oignons de tulipes, avec les mêmes enveloppes. Il sort de chaque rejeton un seul brin triangulaire non rectiligne, ayant deux côtés droits et une courbe, sans feuille, d'un vert clair : au bout du jet paroît d'abord un bouton aussi triangulaire et cubique, couvert d'une enveloppe parfaitement ressemblante à la fleur de nos tulipes. Cette fleur s'éclate avec le temps, et laisse épanouir une houppe verte, formée de brins légers, de la grosseur d'un fil commun, qui va croissant et se subdivisant à mesure que la tige s'élève. Enfin, il paroît à la pointe de cette frange une fleur verte, presque imperceptible, et ce moment est celui de la perfection de la plante. Sa crue totale est de cinq jusqu'à dix pieds. Le panache qui couronne pompeusement cette tige droite et bien filée, vient jusqu'à quinze pouces de longueur de brin, et est d'un effet très agréable. Cette espèce de jonc, qui paroît d'abord avoir quelque solidité, n'est qu'une écorce lisse et ferme, composée de fils qui couvrent une moelle spongieuse, qui s'affaisse et se détruit dès qu'elle n'est plus imbibée de l'eau qu'elle pompe. La mort de chaque brin entraîne celle de son oignon et des racines qui lui étoient attachées. La décomposition de tout cela sert à la nourriture des nouveaux rejetons, et de ligaments à leur souche, qui produisent à la fin de petites isles qui vont toujours s'agrandissant, et couvriroient toute la fontaine si on ne les forçoit à livrer passage. Cette plante, telle que la décrit Pline en parlant de celle du Nil, est encore appelée, par les paysans du pays, *pampéra*, avec la même prononciation que se prononce le mot Πάπυρος. On n'en fait d'usage que pour lier le grain, dans le temps des récoltes. Il faut pour sa croissance toutes les circonstances qui se rencontrent ici : un climat chaud, une belle eau tranquille et profonde, qui ne froisse jamais ses racines par un courant rapide. Cette plante si célèbre, qui n'occupe dans l'Europe qu'un mille de longueur du cours de la fontaine, semble n'exister que comme une curiosité ; ce qui pourroit, ce me semble, faire naître l'idée qu'elle fut apportée d'Égypte, ou envoyée à Hiéron

par Ptolémée, que l'on sait qui avoit un grand commerce et une grande intimité avec ce prince.

Après que nous eûmes passé les *papyrus*, nous nous trouvâmes dans une prairie où nous semblions naviguer ; car les plantes et les fleurs couvroient aussi le cours de la fontaine, et le fond de la prairie n'étoit guère plus solide. Enfin, nous arrivâmes à sa source, qui est un grand bassin d'une limpidité si parfaite, qu'on y voit le plus petit poisson à trente pieds de profondeur. Ces poissons, sacrés autrefois par le culte accordé à la nymphe, sont encore protégés aujourd'hui par la profondeur et la limpidité de son eau. Nous élevâmes une tente près de la fontaine, qui, malgré le volume énorme d'eau qu'elle donne, ne forme pas un bouillonnement, et dont le crystal n'est pas troublé d'une seule bulle d'air. Nous fîmes à l'ombre une halte agréable, et nous bûmes de l'excellent *calabrese*, à côté de cette belle source, à laquelle nous avons voué l'admiration la plus respectueuse. Ensuite nous reprîmes gaillardement notre navigation, qui fut un peu moins observative, et nous rentrâmes à Syracuse à la nuit, après avoir employé presque toute la journée à faire quatorze milles en serpentant dans une campagne délicieuse.

VOYAGE A ISPICA

Tout le monde me parloit des caves d'*Ispica*, et personne ne me disoit les avoir vues. Bien que souvent attrapé en matière de grotte, je ne sais quelle inspiration vint tourmenter ma curiosité. La crainte des regrets me fit partir lestement un matin avec mes camarades. Nous traversâmes la plaine de Syracuse, qui produit actuellement quantité de vin, et qui est plantée d'oliviers aussi vieux que l'antique ville. Ensuite nous trouvâmes une campagne pierreuse jusqu'aux approches du fleuve *Casibile*, qui coule dans une petite vallée et la fertilise. À quelque distance de la mer, sur une petite éminence où il y a une méchante ferme, on découvrit, il y a quelques années, les ruines d'une maison de campagne ; on fouilla, et l'on trouva une figure entière de

marbre, et un beau buste, que le comte *Gaetano* envoya au roi de Naples. La fouille rencontra encore une étuve revêtue en marbre ; et tout-à-coup, comme si l'on avoit eu peur d'en trouver davantage, on recouvrit bien vite le tout, de manière qu'on ne distingue plus rien de cette fouille, qui auroit pu être fort intéressante, et faire connaître le goût des Grecs dans la distribution de leurs maisons de campagne et leur magnificence en ce genre. Je courus toute la campagne pour chercher *la via Helorina*, que je ne pus trouver. À trois milles plus loin, nous aperçûmes, sur les bords de la mer, de grands champs d'un vert tendre et frais ; c'était les plantations de sucre du prince de *Monte-Leone*, le seul qui cultive encore par magnificence cette production en Sicile, où elle fut connue et travaillée de toute antiquité, et jusqu'au temps que le sol américain, si propre à cette plante, en fit abandonner la culture dans toutes les autres parties de l'univers. La plante en est mince, et ne s'élève qu'à sept pieds. Elle vient par touffes séparées, ressemble au roseau par la feuille, et à la canne par le jet. Les nœuds s'éloignent les uns des autres, à mesure que le brin s'éloigne de la terre. Chaque nœud a un œil productif. Le pied demande à être perpétuellement arrosé comme le riz. En le travaillant, on relève la terre à l'entour, ce qui fait trocher la plante, développer les boutons des premiers nœuds, et produire des brins. Elle commence à croître au mois de février, et ne se recueille qu'au mois de décembre, aux approches de Noël, que l'on coupe la canne à quatre pouces de terre. Pour multiplier la plante, on détache de la touffe les jeunes brins, que l'on replante sans racine, comme un morceau de bois que l'on enfonce en terre. Quoique ces cannes ne fussent pas à leur parfaite maturité, nous en mâchâmes avec plaisir. La partie supérieure a un goût acide, qui ne tient que fort peu de la nature de la plante : on la coupe, et on la donne aux animaux, qui l'aiment beaucoup. Toute la partie près de la terre est ligneuse, et presque sans goût. C'est dans le fût de la plante qu'est contenue, dans une substance moelleuse, une liqueur miellée et glutineuse, d'un goût agréable, dont on fait le sucre par le moulinage, la coction et le dépurement. La maison où se travaille ce sucre étoit abandonnée, et nous ne trouvâmes personne pour nous faire ouvrir les ateliers.

Nous nous rendîmes de là à *Avola*, qui n'est qu'à un mille plus loin, et à seize de Syracuse. Cette ville, qui autrefois étoit bâtie sur une

montagne, se vantoit d'être l'*Hybla major*, si célèbre par son miel ; mais tant de villes veulent être *Hybla*, ou bien il y avoit tant de villes de ce nom, qu'on ne peut rien décider sur cela. J'en ai trouvé trois ; celle-ci, *Hybla Megara* près de Mellili, et *Paterno* près de l'Etna. *Avola* ayant été renversée par le tremblement de terre de 1693, les habitants crurent la rebâtir plus commodément dans la plaine, dans un territoire fertile, abondant en grain et fruits, et principalement en amandes, dont ils font un commerce considérable. Ses maisons se ressentent encore de la peur du tremblement de terre : elles sont basses, les rues larges et alignées. Nous dînâmes, et partîmes pour *Noto*, qui n'est qu'à six milles d'*Avola*, dans un territoire riche et couvert d'arbres. L'ancienne *Noto*, capitale du canton de ce nom, étoit bâtie à six milles de la nouvelle, au sommet d'une montagne aride ; ce qui en rendoit l'arrivée pénible, et la situation désagréable. Renversée de fond en comble par le même tremblement de terre qui détruisit *Catane*, *Lentini* et *Avola*, les habitants, ainsi que ceux d'*Avola*, transportèrent tout à la fois leurs demeures où elles existent à présent. La ville fut tracée sur une plate-forme ; et comme si l'on n'eût eu à loger qu'un peuple de prêtres et de religieuses, il semble qu'on ait eu le projet de ne bâtir que des églises et des couvents : ils y sont si grands, et en si grand nombre, qu'on croit ne voir autre chose. Par une autre singularité, les particuliers riches ont laissé l'emplacement naturel de la ville qui est en bon air, pour venir bâtir des autels dans la colline sur un plan incliné, difficile, incommode, et où l'air n'est rien moins que sain. On regrette ici, comme à *Catane*, qu'une dépense aussi considérable et des matériaux aussi magnifiques que ceux que l'on trouve à *Noto*, y aient été employés avec si peu de goût, et qu'une ville toute neuve soit bâtie à la honte des arts dans un siècle où il semble que l'on fasse tant d'efforts pour connaître et imiter les bons modèles de l'architecture simple, noble et sage.

Recommandés par l'évêque de Syracuse, nous fûmes reçus par son grand-vicaire *D. Pascale Zapata*, qui nous donna tous les renseignements qu'il put sur *Ispica* ; et tout cela se borna à ajouter à notre *campieri* un autre *campieri*, qui nous conduisit le lendemain à *Rosolini*, village à quatorze milles de là. Le notaire du lieu, à qui nous étions adressés, ajouta à nos deux *campieri* un guide, qui devoit en prendre un autre, que nous trouvâmes en effet dans notre route, et qui nous conduisit à

six milles encore, au milieu d'un vaste désert, pierreux et inculte, où on ne voit que quelques caroubiers épars.

ISPICA

C'est au milieu de ce vaste espace, qui paroît une plaine unie, que, le terrain manquant tout-à-coup, on découvre une vallée creuse, tortueuse, aussi riche, aussi abondante en productions, que le reste est aride. Nous descendîmes un sentier périlleux le long de la roche à pic qui borde cette vallée, dont le fond est à cent pieds du niveau que l'on vient de quitter. Au bas, une fontaine abondante arrose de grands arbres, et coule dans des canaux taillés dans le roc ; ce qui donne à ce lieu, situé dans la partie la plus âpre et la plus brûlée du midi de la Sicile, toute la verdure et la fraîcheur des vues des Alpes en été. Je jouissois de l'agrément de cette vallée, que je cherchois encore ce qu'elle avoit d'extraordinaire, lorsqu'examinant de plus près, je vis dans la partie latérale exposée au midi, partie plus dégradée par les impressions de l'air, l'intérieur d'une multitude infinie de petites chambres entaillées dans la roche par étages de dix à douze pieds, l'une sur l'autre. Je doutai un moment si ce n'étoit pas un effet de la nature du rocher, qui, par couches plus ou moins tendres, a voit éprouvé cet ordre de dégradation ; mais je fus bien vite dissuadé, lorsqu'examinant de plus près, je retrouvai l'impression de l'outil dans une pierre égale de dureté, que je trouvai autant de portes que de chambres, et qu'elles étoient toutes de même grandeur, presque toutes sans communication, avec la même forme, le même travail, les mêmes dispositions, et pour les mêmes usages. Nous cherchâmes à la partie opposée, et nous remarquâmes, en observant de plus près, que ce côté n'avoit pas été moins travaillé et habité, mais que, plus à l'ombre, il étoit moins dégradé, et qu'on ne voyoit des grottes que les ouvertures étroites qui leur servaient d'entrée, et qui, pour la plupart, étoient masquées par leur direction. Nous trouvâmes de ce côté des chambres entières, l'embrasure des portes conservée, une coulisse de chaque côté du chambranle, où les habitants glissaient apparemment des planches l'une sur l'autre, et deux trous où se plaçoit une traverse pour

assurer la clôture. Chaque pièce forme un carré avec des angles amortis, de dix-huit pieds de long sur six de large et six de hauteur. Vis-à-vis l'entrée de celles des premiers étages, il y a des espèces de niches dans lesquelles est figurée à peu-près une mangeoire, avec l'anneau entaillé pour attacher la vache ; à gauche de la porte, une espèce de baignoire ou de bassin, taillée dans le sol, avec une ouverture en dehors, qui sembloit destinée à donner un écoulement aux eaux ; une autre ouverture à hauteur d'appui pour laisser entrer le jour et l'air quand la porte étoit fermée ; vis-à-vis, une excavation de quelques pouces, où on peut croire qu'étoit la couche ; tout autour des côtés, des anneaux entaillés pour attacher des chèvres ou suspendre des ustensiles, et des trous où étoient sans doute fichées des chevilles à porter des planches qui faisaient des rayons ; et de petites excavations de quelques pouces, pour poser des lampes ou quelques autres petits meubles ; dans de certains autres, une espèce de buffet dans lequel s'incrustaient quelques pots, et dessous, une petite plateforme ronde avec un petit canal alentour, et un échappement pour les eaux ; mais tout cela si fruste et originairement si mal fait, qu'il est bien difficile d'en deviner l'usage, si ce n'étoit pour faire et tenir les fromages.

Ces habitations étoient sans communication, bien qu'elles ne fussent séparées, pour la plupart, que par un massif de six pouces, et que l'étage du dessus n'eût pas un plancher plus épais. Les petits sentiers qui conduisoient aux portes de l'étage du bas, étoient obliques et masqués, et il est décidé qu'on ne pouvoit monter ou descendre des étages supérieurs que par des échelles de corde. Je parcourus trois milles de longueur de cette vallée, et je trouvai toujours les mêmes excavations, dans le même ordre, et avec les mêmes circonstances. Quelques-unes cependant avoient une seconde chambre derrière la première, et d'autres qui communiquoient à l'étage supérieur par une ouverture ronde comme celle d'un puits, et des trous qui servoient sans doute à mettre des échelons pour tenir lieu de marches d'escalier. Je visitai tout ce qui étoit à portée, et partout où je pouvois grimper, et je ne trouvai aucune différence. Pas une ligne droite, pas un angle d'équerre, pas une voûte cintrée ni de surface plane. Je fus bien étonné, dans ces demeures aussi rustiques, d'y trouver des fragments de vases de terre grecs, de la plus grande finesse ; dans le fond de la

vallée, des tombeaux faits d'une pierre creuse, de cinq pieds quelques pouces de long, sur quinze pouces de large, et des os pétrifiés ; une grande quantité de fragments de vases de grosse terre rouge, un morceau de marbre blanc taillé grossièrement dans la forme du piédouche d'un buste, deux petites ouvertures quarrées, et une espèce de four de quatre pieds de diamètre, sur quatre pieds deux pouces d'élévation en voûte cylindrique, la seule chose qui ait été faite avec une forme régulière.

Je trouvai quelques-unes de ces retraites encore habitées, avec le même usage de chaque chose, et, dans les habitants, des caractères aussi farouches que le lieu étoit sauvage et solitaire. Les enfants se sauvoient à mon approche, et criaient de désespoir en me voyant entrer dans la cabane de leur père, malgré toutes les démonstrations d'amitié que j'employois pour leur donner quelque confiance. En suivant la vallée, nous arrivâmes à ce qu'on appelle le château. Il est, de même, excavé dans le rocher. On monte au second étage par un escalier extérieur, le seul qui existe dans la vallée. Toutes les premières pièces ont été ouvertes par la chute du rocher. On en peut compter huit dans cet état, dont on ne voit que le fond : la quatrième a dû servir de cuisine. On y voit toutes les marques du feu que l'on y a fait, et une espèce de petit fourneau, et, devant, des mortiers entaillés dans le rocher ; dans la huitième pièce, une ouverture ronde qui sert d'escalier ; après cela, deux petites pièces fermées, dans la forme de couloir, l'une de huit pieds de longueur, l'autre de sept ; après cela, une pièce de vingt-quatre pieds sur neuf, avec une croisée ; et trois autres de file et de plain-pied, communiquant les unes aux autres ; deux autres dans un second rang, plus enfoncées dans le rocher, communiquant à celles qui leur étoient parallèles ; dans l'avant-dernière, un trou qui descendait à l'étage d'en bas, et un autre qui communiquoit à l'étage du dessus ; nous ne pûmes pas y monter, mais elles avoient apparemment la même distribution.

On pourrait, si l'on vouloit, assigner des noms à chacune de ces pièces, en faire des chambres, antichambres, chambres à coucher, à alcoves, cabinet, chambre d'audience ; mais comme il n'y a pas d'autres recherches dans celles-ci que dans les autres, que toute la différence existe dans la communication du plain-pied aux étages du

dessus et du dessous, je pense que ce que l'on en peut croire de plus raisonnable, est que cette demeure, par sa forme et par sa position, devoit être le logement du chef de la peuplade, laquelle peuplade devoit être immense, lorsqu'on la proportionne au nombre de cases que l'on trouve dans une vallée de huit milles d'étendue ; elle commence à *Spaca Furno*, et va se terminer près de *Modica*. Je m'enfonçai encore à plus d'un mille dans la vallée, sans trouver aucun changement dans la fabrique de ces retraites, ni dans leur ordre, ni dans leur nombre. Comme le hasard n'en a donné aucune, et qu'elles sont toutes l'ouvrage des hommes, si rapprochés de la nature, on ne peut s'empêcher de penser qu'elles ne soient de la première antiquité, et faites peut-être par les premiers habitants de l'isle, avant que les hommes y eussent la connoissance de la commodité d'une maison, et d'autres besoins que celui de se mettre à couvert. Le nombre infini de ces cases ne peut laisser aucun doute qu'elles aient été occupées par un peuple très nombreux, absolument pasteur, sans défense, et n'employant tout au plus, et pour toute ruse de guerre, que celle de se cacher en s'escarpant et s'incrustant pour ainsi dire dans le rocher. L'histoire nous donne pour premiers habitants de la Sicile, les Lestrigons, hommes gigantesques, dont on ne sait pas l'origine, et les Sicanien, venus d'Espagne. Elle dit que, se disputant sans cesse les plaines de *Lentini* et les contrées abondantes de l'Etna, les Sicanien furent obligés de les céder aux Lestrigons, qui les chassèrent et les obligèrent d'aller occuper la partie du midi. Seroit-ce dans la vallée d'*Ispica*, qui est à la côte du midi, que seroient venus se retirer les Sicanien, et se cacher dans le désert pour échapper à la poursuite de leurs gigantesques ennemis ? Mais c'étoit bien avant *Cocalus*, et le temps où il y eut des villes bâties. Le génie de l'homme est d'imiter ce qu'il a vu, et de chercher à se donner ce qui a déjà été à son usage. Qu'on envoie des Européens dans un désert, ils y bâtiront une ville, feront des maisons plus ou moins ressemblantes à celles où ils seront nés ; mais ils n'habiteront jamais longtemps le trou d'un sauvage.

Si les habitants de ces retraites eussent vu une ville quelconque, ils auraient eu l'idée d'une ligne droite, d'un angle, d'une forme régulière, et auraient cherché dans ces excavations les commodités que donnent ces formes. On peut donc hasarder de faire remonter l'époque où cette vallée commença à être habitée, à la plus haute antiquité, et au temps

où l'isle n'étoit couverte que de peuples pasteurs, ou d'un peuple subjugué, sans défense, réduit à se cacher pour échapper à un vainqueur sauvage et barbare. En ce cas ces petites coupes de terre grecques, trouvées dans les tombeaux, ce piédouche en marbre, ces espèces de fours taillés régulièrement, seraient des articles intéressants et à part. Alors ces retraites, habitées d'abord par un peuple entier, auraient été abandonnées pour aller bâtir *Trinacria*, *Casmena*, *Argiro*, *Enna*, *Camico*, et d'autres villes dans le centre de l'isle et sur la pointe des rochers, où on sait que s'étaient établis les Sicanien, et qu'ils se défendaient contre les Lestrigons, et même contre les Grecs, qui occupaient les bords de la mer. Les Grecs eurent de temps en temps des guerres avec ces peuples, qu'ils avoient réduits et n'avoient pu vaincre ; ce qui pourrait prouver encore que les colonies grecques en Sicile, ainsi que les nôtres en Amérique et en Asie, étoient plus occupées de s'enrichir par le commerce, que de l'envie de s'agrandir. Ces premières habitations, restées vacantes, avoient pu, à plusieurs reprises, servir de retraites momentanées à des troupes vaincues et poursuivies qui y trouvaient un asyle ignoré, soit dans les temps reculés, soit du temps des Grecs, soit encore dans celui où les Romains eurent à envoyer en Sicile de grandes armées pendant plusieurs années contre les esclaves révoltés, qui, après avoir perdu toutes les villes qu'ils avoient soulevées, tenaient encore la campagne, disparaissaient, et reparoissoient au moment qu'on les croyoit détruits. Ces retraites obscures étoient bien susceptibles de leur procurer ces moyens ; elles n'ont pas même cessé d'être habitées, puisqu'on y trouve quelques bergers qui y demeurent, et qui, sans rien changer à la première forme, en font encore le même usage, sont aussi sauvages que les premiers, vivent de lait, de fruits et de choux qu'ils cultivent au fond de la vallée, attachent leurs vaches et leurs chèvres aux mêmes lieux et aux mêmes anneaux, couchent à la même place, et ont la même frayeur d'un homme qui a un habit, qu'auroient pu l'avoir les premiers habitants d'un homme qui leur auroit paru avec une autre forme. Ceux d'à présent, lorsqu'ils voient par hasard quelques étrangers, les croient des magiciens qui viennent chercher des trésors. Nos guides, en conséquence, ne quittaient point nos dessinateurs, dont l'action de dessiner avoit apparemment semblé à ces bonnes gens quelques opérations de nécromancie.

Je m'étois avancé seul ; et parcourant ces lieux solitaires et sauvages, je ne pouvois me défendre de rêverie. Mon imagination se reportoit à ces temps où cette vallée étoit habitée par ces hommes simples qui vivoient du lait de leurs troupeaux, s'habillaient de leurs peaux. Je les voyois occupés du soin de traire leurs chèvres, de conduire et serrer leurs troupeaux dans ces trous, de monter à leurs étages supérieurs, chargés de leurs enfants, ou des chevreaux qu'ils ne voulaient pas laisser à leur mère. Je les voyois, assis sur l'herbe, prendre leurs repas sur le bord de ces belles fontaines, sans soupçonner d'autres besoins, sans désirer autre chose que ce que la terre offroit à leurs yeux et sous leurs mains ; et passant du tableau de l'homme sortant ainsi des mains de la nature à l'état actuel de l'homme au milieu de nos capitales, parvenu à faire des glaces et des tapisseries et ignorant de quoi on fait le pain et comment on fait les planches, de ces habitations à celles de nos petites maîtresses de Paris, j'admirais l'espace immense que les mœurs et la société peuvent faire parcourir à l'imagination humaine, et le temps infini qu'il a fallu pour apporter chaque nuance, pour créer un besoin en cherchant une jouissance, et, par degrés se faisant une nécessité du superflu, ne pouvoir plus trouver le nécessaire dans le concours même des productions de l'univers entier.

En m'abandonnant ainsi à ma pensée, je ne m'apercevois ni du chemin que je faisais, ni de la chute du soleil. Je m'étois éloigné de mes compagnons, et je fus obligé de me hâter de revenir les trouver. J'avois fort chaud quand je remontai à cheval ; la fraîcheur me saisit à l'instant le plus malsain de la journée, dans une région de mauvais air, et j'arrivai à *Rosalini* avec une douleur de tête insupportable. Nous ne dormîmes ni les uns ni les autres.

RETOUR À SYRACUSE

Je montai à cheval avec la fièvre, et une douleur dans les os, comme si j'y eusse eu la goutte. Nous nous acheminâmes du côté de la mer, et nous descendîmes dans le riche vallon où coule le fleuve *Helorum*, qui

l'arrose en été et qui l'inonde en hiver, et en fait une des campagnes les plus abondantes de la Sicile ; j'y retrouvai la vérité ordinaire des descriptions géographiques de Virgile. Nous traversâmes le fleuve, et lui trouvâmes quatre pieds d'eau après une sécheresse de cinq mois. Nous montâmes sur une terrasse élevée, entre *l'Helorum* et *l'Asinaro*, où, après trois jours de marche et autant de défaites, les Athéniens furent faits prisonniers par les Syracusains, et où l'armée athénienne, exténuée de fatigue et de soif, se trouva arrêtée par les marais, et où le malheureux Nicias, apprenant la défaite de Démosthène, rendit son bouclier à Gylippe. Nous trouvâmes une aiguille détruite en partie, et que l'on croit un trophée élevé en mémoire de cette célèbre victoire. Ce trophée, construit sur le lieu le plus apparent, est un socle carré d'environ quinze pieds de large sur sept de hauteur, sur lequel s'élève une espèce de colonne sans base ni cannelure, formée de quatre pierres à chaque assise, qui vont encore à la hauteur de quarante à quarante-cinq pieds, et dont le sommet est ruiné par le temps et les tremblements de terre qui en ont dérangé les assises, qui sont sans ciment. Je me représentai le malheureux Nicias, ce général chargé de la plus grande expédition que les Athéniens eussent jamais entreprise, et qui avoit été au moment de voir couronner sa réputation par la plus célèbre des victoires : je le voyois, accablé de malheurs et d'années, couvert de cheveux blancs, à genoux et la tête baissée, se consacrant à la honte de l'esclavage pour sauver la vie à ce qui lui restoit de soldats, embrassant les genoux du vainqueur et lui livrant son bouclier. On sait le cas que les Syracusains faisaient de ce témoignage de leur victoire : la preuve en est qu'ils élevèrent à Syracuse un obélisque où ils placèrent cet écu, qu'ils formèrent au même instant des trophées, en attachant aux arbres les armes des vaincus, et qu'ils élevèrent dans la suite une colonne triomphale (probablement celle qui existe encore) ; enfin, qu'ils retournèrent en triomphe dans leur ville délivrée, ayant couronné de fleurs jusqu'à leurs chevaux. Ils consacrèrent à jamais le jour de cette victoire par des fêtes qui ont été célébrées de siècle en siècle, jusqu'à un temps où l'origine et le motif n'en étaient plus connus de personne. Il n'y a pas encore un siècle qu'on élevait, au 10 de mai, un arbre énorme que l'on apportait dans la grande place, et que les citoyens accompagnaient avec des palmes à la main. Cette cérémonie a été abolie : mais il en reste encore une singulière coutume ; c'est qu'à cette époque du 10 mai, chaque citoyen arrêté pour dettes devient

libre, sous la condition qu'il redeviendra prisonnier au bout du mois, si dans cet espace de temps il n'a pu arranger ses affaires : et ce jour-là tout le monde se réjouit à Syracuse, sans savoir la cause. Il seroit bien singulier que ce fût encore en mémoire de la défaite de Nicias !

Je me trouvai, au pied de cette colonne, aussi accablé que le vieux général. J'étois couché sur la terre, pendant que nos dessinateurs faisaient des vues du pays, afin de rendre ce sujet historique. Je ne pouvais plus me relever. Nous devions retourner à *Noto* ; mais la crainte de me trouver malade dans une maison étrangère me fit prendre la résolution de retourner à Syracuse, où le traitement que je recevais de l'évêque (M. Alagona) me faisait croire que j'étais rentré chez moi : il me restait cependant encore 30 milles à faire. Nous passâmes *l'Asinaro*, et vînmes à *Avola* faire rafraîchir les chevaux. Ma tête enflait à vue d'œil ; je me jetai sur un banc, d'où on me releva pour me mettre sur mon cheval. J'y pris un second accès de fièvre, après lequel je ne pouvais plus me soutenir. Les milles me paraissaient éternels, et je croyais ne jamais arriver à Syracuse, où cependant ma monture me rendit à porte fermante, défiguré et n'en pouvant plus. En entrant dans mon lit, j'eus un grand frisson : la violence de cet accès me débarrassa peut-être de tout ce que mon état annonçait de funeste ; car, trois jours après, je fus debout et à cheval pour m'en aller.

Le grand vicaire, de la maison de *Gargallo*, celui qui était venu nous secourir en quarantaine, vint encore nous accompagner jusqu'aux confins du territoire de Syracuse. Nous sortîmes par la porte de Trogille. Nous traversâmes tout le fond de ce port, et nous trouvâmes, vis-à-vis la péninsule de Tapse, aujourd'hui *degli Magnisi*, un monument que l'on dit avoir été élevé en mémoire de la victoire de Marcellus. Quoique le temps ait ruiné ce monument, et que chaque jour on en enlève des pierres, on y distingue encore le piédestal, terminé par une doucine et par une corniche. Au-dessus est un petit socle ou un amortissement qui servait de base à une colonne ; il ne reste que quelques pieds du fût de cette colonne, encore tellement dégradée, qu'il faut s'en approcher pour en reconnaître la forme circulaire. Comme on n'a aucune tradition sur ce monument, et que le camp de Marcellus, pendant le siège de Syracuse, étoit dans cette partie, rien ne répugne à l'idée que ce soit en l'honneur de ce héros que

ce trophée ait été élevé. La construction en est pleine, par assises, et sans ciment.

Nous allâmes de là dîner au fief de *Preodo*, où notre cher grand vicaire nous fit goûter dans sa cave de tous les vins de Syracuse, et nous expliqua comment on les diversifiait par la manière de les faire. On fait trois récoltes dans la même vigne, en prenant de semaine en semaine ce qu'il y a de plus mûr ; la seconde est la plus estimée. On fait du vin sans le cuver ni le presser ; celui-là est très léger : ensuite une autre qualité du pressurage. On laisse aussi flétrir le raisin au soleil avant de le presser ; ce qui fait une espèce de vin cuit, ressemblant beaucoup au vin blanc du Cap. Après cela mettant le nouveau avec le vieux, des différentes qualités, on varie à l'infini ; mais les deux seules et vraies différentes espèces sont le rouge cuvé, appelé *calabrese*, et le muscat blanc. Une preuve de l'excellence de ces vins, c'est qu'on peut les laisser dans le tonneau ainsi que dans la bouteille, à moitié ou au quart plein, sans que cela change ou diminue en rien sa qualité.

Le plant, dans la vigne, ressemble à notre *gamé*, et se taille de même, c'est-à-dire une souche sortant de terre de six pouces, formant une petite tête, où chaque année on conserve une quantité de brins que l'on taille en ne laissant à chacun qu'un bouton ou deux, et cette taille se fait au mois de janvier, pour prévenir la sève.

MELILLI

Nous passâmes ensuite sous *Melilli*, bâtie sur le mont *Hybla*, fameux par la bonté de son miel. J'ai mangé de ce miel, que je n'ai pas trouvé si bon que celui de Malte, et pas meilleur que le nôtre de Narbonne. Je crois que cette diminution dans la qualité vient du peu de soin des habitants à le préparer. Ils soignent cependant les mouches, les portent à la montagne l'été, et les descendent dans la plaine l'hiver, en les divisant au printemps, au lieu d'attendre, comme chez nous, qu'elles se séparent d'elles-mêmes. On les tient dans des

paniers de canne, longs de cinq pieds sur six pouces en carré de largeur, qui se transportent facilement et s'entassent commodément dans un petit espace, sous quelques roches, à une belle exposition. C'est peut-être la réputation de son miel et son abondance qui ont donné le nom de *Melilli* à cette ville, ou bien les plantations de sucre ou cannes miellées que l'on y cultivoit et que l'on n'y cultive plus. On appeloit la montagne *Hybla Megara*, à cause de la ville de Mégare qui y fut bâtie par les Grecs de Mégare, ville d'Achaïe. Cette colonie, cent ans après son établissement, fonda Sélinonte, et fut détruite par Marcellus, lors du siège de Syracuse. L'histoire rapporte que Dédale y creusa une piscine à travers laquelle le fleuve *Alabon* passoit avant de se décharger dans la mer. Nous étions conduits par un abbé érudit du pays, qui nous tonnoit les passages de Thucydide, voyoit Mégare encore dans sa beauté, et avoit cependant bien de la peine à nous en trouver deux pierres l'une sur l'autre. Nous trouvâmes pourtant une si grande quantité de morceaux de *mattoni*, que nous ne pûmes douter qu'il n'y eût là des constructions. Une grande digue moderne retient encore le fleuve *Alabon*, pour lui faire tourner un moulin ; mais au lieu de reproduire la piscine de Dédale, il ne forme plus que des marais puants, qui donnent du mauvais air. Cependant, en cherchant bien, nous trouvâmes la trace des murailles de la ville, qui sont démolies jusqu'au niveau du sol, et laissent voir qu'elle étoit carrée et très petite, bâtie devant une petite plage, et tout-à-fait sur le bord de la mer. Nous ne vîmes rien de plus de Mégare ; nous dirigeâmes notre marche droit à *Carlentini*, laissant à notre droite *Augusta*, bâtie dans le treizième siècle par l'empereur Frédéric après la destruction de *Centorbi*.

AUGUSTA

Augusta est située sur une péninsule, au fond d'un grand golfe. On y a ajouté un château qui défend le port, le plus grand et le plus facile de la Sicile. On a de notre temps dégarni de leur artillerie les beaux bastions de Syracuse, pour en porter la plus grande partie à *Augusta* : non que cette artillerie pût défendre cette ville, ni que cette ville pût

empêcher que l'on prît ses canons pour en aller battre Syracuse ; mais peut-être par esprit de politique, qui, d'une véritable ville de guerre, en a fait deux. Au reste, le roi de Naples, avec ce qu'il a de troupes, défendrait difficilement l'entrée du royaume de Sicile, et ce qu'il y a de places servirait plutôt à des rebelles qu'elles ne suffiraient contre un ennemi puissant qui viendrait y faire une invasion.

Nous suivîmes un beau vallon, dans lequel une rivière, tombant de plan en plan, forme à chaque instant des cascades bruyantes, ou de petits lacs tranquilles, ou bien, en se divisant, s'enfuit en formant de petits ruisseaux qui produisent, outre l'abondance, un printemps éternel.

Nous arrivâmes à *Villa Asmondi*, bourg neuf, assez joliment bâti sur un monticule formé par une ancienne éruption volcanique, dont la lave est *rougeâtre*, spongieuse, et moins dure que celle de l'Etna, qui en est éloigné de soixante milles. La nuit nous y surprit, et nous arrivâmes à tâtons, quoique par un chemin fort difficile,

CARLENTINI

à *Carlentini*, ville bâtie par Charles Quint, qui voulait en faire un quartier général des troupes de Sicile. Ce projet en est resté aux murailles. Les maisons sont si basses, que les rues ressemblent encore à un camp ; trois mille habitants sans commerce y vivent assez misérablement. Nous avons une lettre de recommandation de l'évêque de Syracuse pour son grand vicaire, qui nous logea aux Bernardins. Nous descendîmes le lendemain à *Lentini*²⁴,

LENTINI

²⁴ L'ancienne *Leontium*.

ancienne, grande, riche et célèbre ville, bâtie par les Chalcidiens au même temps que Catane. Cette ville, rivale de Syracuse, est réduite maintenant à quatre mille citoyens, qui habitent sur une très petite partie des ruines de l'ancienne ville. Le mauvais air qui règne alentour empêche la population de s'y accroître, malgré l'abondance en tout genre des productions du territoire.

Elle eut ses tyrans comme Syracuse, et fut toujours son ennemie. Elle fut la patrie du célèbre rhéteur Gorgias, qui surprit les Athéniens mêmes par son éloquence, et fut celui qui leur persuada la malheureuse expédition de Nicias. Dans la suite *Lentini* tomba au pouvoir des Syracusains. *Hieronyme*, fils d'Hiéron second, le dernier tyran de Syracuse, y fut assassiné en descendant du château. La position de ce château, l'abondance du pays, rendirent toujours *Lentini* une place importante aux différents peuples qui occupèrent la Sicile. Ce fut le tremblement de terre de 1693 qui acheva de la détruire, et qui la réduisit à l'état de misère où elle existe actuellement. Jamais ruine ne fut plus complète ; le sol même semble retourné, et rien ne représente mieux le désastre et la dévastation. L'ancienne ville, bâtie sur quatre collines, n'offre plus qu'un sol déchiré par quatre ravins qui découvrent quelques chétives grottes, les seuls restes qui attestent son ancienne situation. Le château étoit bâti sur une roche isolée, opposée à la ville, taillé dans le roc, retaillé, bâti et rebâti successivement et selon les différentes époques et méthodes d'assiéger et de défendre les places. Les ruines que l'on y voit actuellement, quoique considérables, ne peuvent donner la moindre idée de sa forme antique. Ses fossés et ses tranchées font voir évidemment que ces vestiges ne remontent pas au-delà du quatorzième siècle. On me fit voir des figures sur des pierres, que l'on me dit qui avoient été jugées par des voyageurs antiquaires être des caractères carthaginois ; mais je n'y vis que quelques figures de géométrie formées par des mains maladroites. Voilà tout ce qu'on nous fit voir d'antiquités, avec lesquelles, comme de coutume, on entremêla nombre de vieilles histoires miraculeuses, que nous fûmes obligés d'entendre jusqu'au bout, attendu qu'un orage affreux nous empêcha de partir.

À trois milles de *Lentini* il y a un lac immense, appelé *Bivieri*, ou lac de *Lentini*, qui appartient au prince de *Butera*, et lui vaut trente-six mille livres de rente de l'amodiation de sa pêche qui consiste en anguilles, tanches et céfalu²⁵. La chasse y est encore plus étonnante, et s'y fait de la manière la plus commode. Tous les matins les oiseaux qui sont au *Bivieri* passent aux *Pantani*, autres lacs qui sont à quelques milles de là. Après les avoir tirés commodément au passage, on va les chasser tout le jour avec de petites barques, en se promenant sur le lac, et le soir on les tire au second passage lorsqu'ils reviennent des *Pantani* au *Bivieri*. Le gibier y est si abondant et si varié, que chaque mois de l'année y en apporte de nouvelles espèces, de telle sorte que les chasseurs mêmes tuent chaque jour des oiseaux qu'ils ne connaissent pas. Ce seroit à l'entrée de l'hiver, à l'instant des passages, un des plus beaux séjours pour un curieux qui voudroit compléter un cabinet d'histoire naturelle en oiseaux de rivière. J'y ai vu l'oiseau cardinal, que l'on ne compte point au nombre des oiseaux d'Europe. Le reste du pays n'est pas moins abondant en autre gibier ; les bécasses et les lièvres se tuent jusques dans les petits jardins de *Lentini*.

Nous en partîmes après dîner, et descendîmes bientôt dans le riche pays de *Leontium*, appelé à présent la plaine de Catane, si abondante en bled. Cette plaine, de douze milles de large sur vingt de profondeur, étoit anciennement les champs des Lestrigons, partagée et arrosée par le *Symeto*, le plus grand fleuve de la Sicile, qui roule dans ses eaux une quantité d'ambre jaune et noir, que l'on va chercher à son embouchure dans la mer, et que l'on travaille à Catane. Nous passâmes le fleuve sur un bac. Je cherchais la cause de l'extrême fertilité de ces champs, qui rendent depuis dix jusqu'à cinquante pour un des grains que l'on y sème. Je crus en trouver la cause dans la nature du sol, qui est une terre grasse, mêlée d'une grande quantité des cendres de l'Etna, dont les sels, renouvelés continuellement par les exhalaisons nitreuses dont l'air des environs de ce volcan est empreint, rendent jusqu'à l'atmosphère productive. Toutes ces causes, jointes à la douceur du climat, en ont fait une terre si abondante, que le bled y vient naturellement et sauvage ; ce qui a fait croire que c'étoit en Sicile qu'on avoit commencé à connoître l'usage de cette plante. J'en ai

²⁵ Le céfalu est une espèce de barbeau qui se nourrit également dans l'eau douce et dans l'eau salée.

recueilli moi-même à mon premier voyage, et me suis assuré de sa forme et de sa différence d'avec le bled que nous connaissons.

Le sauvage ne s'élève qu'à quatre pouces de terre, sur une paille noueuse, qui n'est ni lisse ni droite, comme celle de l'autre, et qui, lors de la maturité, se rompt facilement à l'endroit des nœuds, et laisse tomber l'épi qui n'est composé ordinairement que de trois grains recouverts de trois enveloppes très fortes. Elles font chacune le tour du grain, et se terminent par une barbe courte, rude et ferme, qui, au lieu de se dresser comme dans l'épi de l'autre bled, se dirige horizontalement et en sens contraire entre elles. Le grain en est petit, long et sec ; la peau en est épaisse, et la partie farineuse d'un grand blanc, avec le même goût que la farine de l'autre bled. On dit dans le pays que trois ans de culture le dénaturent et le rendent tel que celui dont on fait usage. Cependant ce qui me feroit croire que l'espèce est différente, c'est que j'en ai trouvé non seulement à travers les pierres, mais dans les champs les plus abondants et sur les bords des grandes pièces, mêlé avec l'autre bled, sans qu'il eût changé en rien de sa nature âpre et sauvage.

CATANE

Après avoir fait dix-huit milles depuis *Lentini*, nous arrivâmes à Catane, où je ne retrouvai plus l'aimable et docte chanoine *Recupero*, qui étoit mort pendant mon absence. Je le regrettai avec tous ses amis, la bonne société, et tous ceux qui l'avoient connu personnellement. Je regrettois des arrangements que nous avions pris ensemble pour la traduction et l'impression de son ouvrage sur l'Etna ; mais ses dernières volontés et les bons soins du prince de Biscaris me firent renouer cette négociation avec le frère du chanoine.

Le prince venoit d'être nommé conservateur des antiquités de *Val Demone* et de *Noto*. Bien qu'un peu tardive, la cour ne pouvoit prendre une meilleure résolution, ni faire un meilleur choix, les antiquités dans le royaume des deux Siciles étant un objet de spéculation très

important, puisque la curiosité des voyageurs y apporte annuellement de grosses sommes qui ne coûtent rien à l'état, surtout si l'on défend l'exportation de ces mêmes objets de curiosité, leur destruction, et l'achat des inscriptions si intéressantes dans le lieu où on les arrache, et d'un prix si inférieur à l'instant qu'elles sont détachées et transplantées, mais dont le vol est encouragé par ces voyageurs qui ont la manie d'acheter, de payer et d'emporter.

Nous partîmes ensemble, après avoir consacré mon second séjour à la société du prince, si utile à son pays, et si aimable pour ceux à qui il accorde son amitié. On ne se résout pas à quitter tout-à-fait ceux pour lesquels on a conçu un tendre et véritable attachement. Je crus donc que je reverrois cette respectable famille, et ne la quittai cependant qu'avec les plus sensibles regrets. Nous allâmes dîner à *Iaci*, petite ville bien bâtie, très peuplée, où on fait quantité de soie que l'on y travaille, et où l'on trouve en général beaucoup plus d'activité et d'émulation que dans les petits pays de la côte du midi.

IACI

Iaci remonte son origine jusqu'aux temps fabuleux, et tire son nom d'*Acis*, amant de *Galatée*, que le géant *Polyphème*, dans un mouvement de jalousie, écrasa de la chute d'un rocher qu'il lui lança. Une autre chronique est qu'un roi *Acis* ayant bâti cette ville à laquelle il avoit donné son nom, eut une guerre à soutenir avec un prince lestrigon, qui le vainquit et le tua ; ce qui donna lieu à la fiction de *Polyphème*. Quoi qu'il en soit, la ville d'*Acis* ou d'*Iaci* a bien changé de sol, et celle d'à présent est sûrement bien au-dessus de l'ancienne, si l'on en juge par son élévation actuelle au-dessus du niveau de la mer, et lorsque l'on compte les différentes laves dont on voit la tranche en descendant la rampe qui va de cette ville au *Caricatore* qui est au-dessous ; objet de curiosité qu'il ne faut pas manquer de voir en passant à *Iaci*. Nous en partîmes l'après-dînée, et continuant de traverser d'antiques laves, nous arrivâmes à *Giarri*, où nous prîmes la plaine. Nous traversâmes le fleuve *Freddo*, formé, dit la fable, du sang

d'Acis écrasé par Polyphème. Dans la nuit nous passâmes le *Cantara*, et vînmes coucher ou plutôt passer la nuit aux *Giardiai*, sous *Taorminum*, où nous montâmes avant le jour, et eûmes encore le plaisir d'aller voir lever le soleil de théâtre, et de le voir colorer le sommet de l'Etna, tandis que les vallons et la plaine étoient encore dans l'ombre. Après avoir admiré ce volcan sous un nouvel aspect, couvert des frimas de l'hiver, nous prîmes congé de lui et de *Taormine*, bien convaincus que c'étoit le lieu le plus pittoresque et le plus étonnant pour la richesse et la variété des vues, non seulement de la Sicile, mais peut-être de l'Europe entière. Nous vînmes dîner à *Fiume di Nisi* ; c'est près de là que, dans les montagnes, on trouve les ruines des anciennes mines de la Sicile. On exploite encore celles d'antimoine, qui y sont abondantes. J'y ai vu des échantillons de plomb natif, de cuivre, de soufre, d'or et d'argent ; mais la Sicile a bien d'autres trésors à chercher, avant de sacrifier aux mines la petite population qui laisse une partie de sa surface en friche.

MESSINE

Nous arrivâmes de bonne heure à Messine, où la première chose que nous apprîmes, c'étoit que nous avions une quarantaine à faire en entrant en Italie. Après avoir mis ordre à mes finances, nous allâmes faire une course au Phare, à douze milles de Messine, un des trois angles de la *Trinacrie*, appelé autrefois et à présent encore, le cap Pelore. Nous prîmes une barque, achetâmes en chemin de grosses murènes et de beaux rougets, qui sont délicieux sur ces parages ; et tandis qu'on nous les accommodait dans le village du Phare, nous allâmes examiner de nouvelles découvertes que l'on venoit de faire en plantant des arbres dans un jardin appartenant au marquis Palerme. Nous y vîmes, presque à la superficie du sol, des ruines de murailles en *mattoni*, revêtues en marbre, avec un pavé en mosaïque blanche et sans compartiment ; à quelques pas de là, une autre chambre circulaire, qui étoit sans doute une étuve, puisqu'il en existe encore en *mattoni* les corps de chaleur qui tapissaient la muraille et y formaient un double fond. On a tiré tout à côté quelques morceaux de marbre

équarris, qui ont l'air de n'avoir jamais été employés. On n'y a trouvé que des monnoies romaines du temps de Constantin.

En s'enfonçant dans les terres on trouve un grand lac salé, sur le bord duquel l'on voit aussi, à la surface de la terre, des vestiges de grandes murailles bâties de même en *mattoni* ; des parties de ces murailles s'élèvent encore jusqu'à trois pieds, et servent de soubassement à une maison de paysan. On assure à Messine que ce fut là que furent prises les grosses colonnes qui décorent la nef de la cathédrale, et qu'elles appartenaient à un temple. L'histoire ne parle que d'un temple de Neptune, bâti à *Pelorum* par le géant Orion, fils de ce dieu ; mais ce seroit donner une antiquité bien reculée et bien fabuleuse à ces ruines, dont la fabrique m'a paru romaine, et pourroit avoir appartenu à quelque *villa* de quelque questeur de Messine. Il seroit bien aisé de s'en assurer par la fouille, qui seroit d'autant plus facile à faire, que la terre n'est qu'un sable léger, et qu'on n'aurait presque point à creuser pour faire des découvertes, ou au moins satisfaire sa curiosité ; mais le peu de goût que l'on a à Messine pour ces sortes de recherches, pourra laisser encore longtemps le voile sur les antiquités de *Pelorum*. Je fis le tour de la langue de terre basse qui forme ce cap, et je me persuadai encore davantage que tous les systèmes et toutes les discussions sur la rupture du détroit de Messine et des tranches correspondantes des montagnes opposées de la Calabre et de la Sicile, sont toutes illusoires, et décrites par des savants qui n'avaient jamais vu le détroit. Il en est de même du prétendu élargissement de ce passage, qui rend, dit-on, les deux écueils de *Charybde* et de *Scylla* moins terribles qu'autrefois. Cependant, à examiner le local, on voit évidemment que ces deux écueils n'ont jamais changé de place, *Charybde* ayant toujours été à l'entrée du port de Messine, comme *Scylla* à 12 milles de là, vis-à-vis le phare, dans des rochers dont le temps et le battement perpétuel de la mer et des courants n'ont pu encore changer la forme sous laquelle les Grecs nous la décrivent ; que ce rocher, dont l'aspect est aussi effrayant qu'il est vraiment terrible, est bordé et soutenu de grandes montagnes à pic, qui ne laissent aucun espoir aux malheureux navigateurs qui y vont échouer ; qu'il n'a jamais permis au canal de s'élargir de ce côté, et qu'à la rive opposée, qui est à la partie la plus étroite de ce passage, la plage est basse, le terrain composé de sable et de ponce du *Stromboli*, dont cette

langue de terre s'est formée et allongée assez sensiblement pour laisser déjà en arrière la tour, quoique peu ancienne. Il est encore très aisé de voir que ce passage n'est pas moins dangereux qu'autrefois, et que si les descriptions qu'on en fait ne le rendent plus si terrible, c'est que ce ne sont plus les poètes qui se chargent de les faire.

Je m'embarquai pour *Tropea* ... Ici se termine le journal de M. de Non, pour ce qui regarde la Sicile. La continuation appartient à l'Italie, et a déjà été insérée en notes au *Voyage* de M. Swinburne. Ce journal ayant été envoyé à mesure qu'il a été écrit, et imprimé tel qu'il a été envoyé, on lui reprochera peut-être des négligences de style et des répétitions inséparables d'un ouvrage dont on n'a pas revu l'ensemble : mais il nous a paru que ces négligences mêmes portent un cachet de vérité précieux à conserver ; que ce mérite pouvoit lui servir d'intérêt, et lui faire pardonner des incorrections que M. de Non n'auroit pas laissé subsister, si, au plaisir qu'il nous a fait de nous envoyer son journal, il eût été dans le cas d'ajouter celui de le soigner.